3 1761 07503740 8

No. 219

RELIEUR
VICTOR LAFRANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/questionsdhieret00gagn

1359
1

Questions d'Hier et d'Aujourd'hui

DU MÊME AUTEUR

Nouvelles et Récits (1885) . . 1 vol. 207 pages.

Récits de voyages (1886), traduits de l'anglais, de J.-U. Gregory, Québec. . . . . 1 vol. 244 pages.

Les Banques d'épargne scolaires (1887) . . . . . broch. 48 pages.

Études archéologiques et Variétés (1896). . . . . 1 vol. 379 pages.

L'Amérique précolombienne (1908). Essai sur l'origine de sa civilisation . . . . . 1 vol. in-12, 376 pages.

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS
POUR TOUS PAYS

126

ALPHONSE GAGNON

QUESTIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

225595
27.9.28

ÉDITEURS :

Desclée, De Brouwer et Cie
LILLE—PARIS—BRUGES—ROME

J.-P. Garneau, libraire-éditeur
47, rue Buade, 47, QUÉBEC.

1913

AC
25
G3

AVERTISSEMENT

Je n'écris pas de préface. Pour faire savoir au lecteur que j'ai réuni en volume un choix d'articles composés au hasard des événements depuis quelque dix ans ; que j'indique dans ce volume la date à laquelle ces articles ont paru, avec, pour quelques-uns, des notes en renvoi nécessitées par les circonstances actuelles ; que les articles qui ne portent pas de date sont inédits ; que, dans une chronique éclose en janvier ou en juin, il ne soit pas nécessairement parlé des tristesses d'une nature engourdie par l'âpre froid de l'hiver, ou de la saison des fleurs, alors qu'elle revêt ses plus riches parures et remplit l'âme d'allégresse, il suffit d'un simple Avertissement. Ce que contient ce volume, le lecteur pourra le dire comme moi, mieux que moi peut-être, et il saura bien, sans que je l'y invite, me faire mon procès de toute autorité.

A. G.

NOTE
SUR LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE

(Janvier 1899)

Nous pouvons dire, je crois, que les littératures européennes, anciennes et modernes, nous sont, en général, mieux connues que les productions des auteurs américains. Ceci peut s'expliquer surtout par le fait que les grands écrivains de l'antiquité et ceux des siècles récents sont proposés pour modèles dans les établissements d'éducation où la plupart d'entre nous puisent leur savoir, et aussi par le fait que la langue que nous parlons est la plus belle des langues modernes et qu'elle a été maniée par d'incomparables génies.

Toutefois, il n'est peut-être pas sans utilité et sans plaisir pour nous de faire plus amplement connaissance avec la littérature des Américains, avec qui nous avons déjà tant de rapports d'intérêt ou d'amitié. S'il est d'ordinaire peu convenable de regarder dans le champ de son voisin, il n'y a pas d'indiscrétion à s'occuper de sa littérature. J'ajouterai qu'il est même nécessaire pour nous de s'enquérir de la culture morale et intellectuelle d'un peuple avec qui il est parfois question de nouer des liens plus étroits que ceux de l'amitié. Si l'on sent la nécessité de se mieux connaître lorsqu'il s'agit de relations entre simples particuliers, à plus forte raison

devons-nous ne pas négliger les investigations lorsque les intérêts primordiaux et l'avenir national de toute une nation peuvent être en jeu.

Le 21 décembre 1620, un petit navire, le *May-Flower*, contenant environ cent personnes, jetait l'ancre dans une baie sur le versant oriental de l'Amérique du Nord appelé depuis la Nouvelle-Angleterre. Les hommes qui montaient cette embarcation n'apportaient avec eux ni renommée, ni richesse, ni puissance ; ils fuyaient même leur pays et venaient chercher dans les solitudes de l'Amérique la paix religieuse que leur refusait la mère patrie. Ces hommes étaient des puritains, et leurs figures sombres et sévères annonçaient des gens doués d'une énergie peu commune, déterminés à triompher des obstacles qui pourraient s'opposer à leur entreprise.

En effet, les Pères pèlerins, appellation que leur a donnée l'histoire, prirent racine sur le sol de l'Amérique ; ils y fondèrent des colonies qui furent l'origine de ce vaste empire que l'on désigne maintenant sous le nom d'Etats-Unis. Pendant longtemps les besoins matériels de leur nouvelle position réclamèrent toute leur attention et leurs efforts ; il leur fallait défricher le sol, se défendre contre les sauvages, lutter contre l'ennui et les difficultés de toutes sortes qui accompagnent les établissements de ce genre ; mais ils puisèrent dans leur force morale le secours nécessaire pour vaincre la nature ; un siècle s'était à peine écoulé que l'on comptait dans cette partie de l'Amérique où ils s'étaient fixés, plusieurs colonies florissantes, des villes prospères et une population nombreuse possédant déjà une aptitude

toute spéciale pour le commerce et l'industrie ; une université, celle d'Harvard, à Cambridge, avait même été fondée dès 1636. On comprend donc que, pendant toute la période coloniale alors que Dryden, Pope et Addison remplissaient l'Angleterre du bruit de leur renommée, les pionniers du nouveau monde avaient à s'occuper tout d'abord à se fonder une patrie avant de songer à se créer une littérature.

Si cette époque n'a produit aucune œuvre originale, elle ne fut pourtant pas non plus dépourvue d'écrivains. Il y eut alors une sorte de littérature se composant d'écrits d'occasion, de brochures politiques, des histoires locales, des traductions de classiques, des traités moraux ou religieux, ayant pour auteurs des ministres de divers cultes, des professeurs, des politiciens, des imprimeurs, nés, pour la plupart, en Angleterre ou de parents anglais.

Le Massachusetts se distinguait comme le centre de ce mouvement intellectuel ; un grand nombre de ceux qui s'y établirent étaient des élèves de Cambridge.

Inutile toutefois de chercher dans les productions de cette époque, la grâce du style, l'élégance de la forme, l'élévation de la pensée, les élans généreux, ces aimables qualités enfin qui constituent l'art ; car tout cela était étranger au caractère farouche des puritains, cruels à force d'austérité et d'intolérance religieuse.

Le premier livre publié dans la Nouvelle-Angleterre fut une traduction des psaumes en vers anglais (The Bay-Psalm Book). Cette œuvre, qui parut en 1640, est due à la collaboration commune de Thomas Welde, ministre de Roxbury, Eliot, le seul protecteur que les Indiens aient eu aux Etats-Unis, et Richard Mather, mi-

nistre de Dorchester. Les familles de Cotton et de Mather ont joué le premier rôle dans l'histoire littéraire, politique et religieuse des colonies anglaises du 17e siècle, tant par la véhémence de leurs polémiques que par la quantité de leurs écrits.

Le plus célèbre représentant de ces deux familles fut Cotton Mather né en 1663, et petit-fils de Richard Mather. A l'âge de douze ans, il lisait Cicéron, Térence, Virgile, Homère, et étudiait en même temps la langue hébraïque. Ordonné ministre à 21 ans, il se consacra à la prédication. De 1686 à 1727, il composa, dit-on, trois cent quatre-vingt-deux écrits, sermons, essais, quantité de biographies et traités de tous genres. Il publia une histoire ecclésiastique de la Nouvelle-Angleterre, qui passe pour son œuvre capitale. Cette histoire embrasse la période de 1620, date de l'établissement des premières colonies, à 1698.

Ce Cotton Mather était d'une activité incroyable ; tous ses instants étaient occupés. Ceux qui venaient le visiter pouvaient lire cet avertissement sur la porte de son cabinet : *Be short ;* soyez brefs.

Parmi les écrivains théologiens qu'a produits le vieux puritanisme de la Nouvelle-Angleterre, Jonathan Edwards fut un des derniers, des plus célèbres et des plus subtiles, car, au titre de théologien, il joignait celui de philosophe et de métaphysicien. Fils de ministre et ministre lui-même de 1726 à 1757, il publia nombre de traités religieux et philosophiques. Son principal ouvrage est un *Traité sur le libre arbitre ;* c'est un exposé des idées calvinistes sur la question de la liberté, et il y soutient la doctrine fataliste qui est celle de la secte.

Enfin, apparut Benjamin Franklin, qui fut aussi po-

pulaire en Europe qu'en Amérique. Esprit clair et précis, joignant à une merveilleuse souplesse la plus honnête bonhomie, son style a les qualités de sa pensée, bon sens, lucidité, bienveillance, onction fine et narquoise. Formé à l'école du célèbre écrivain anglais Addison, il fut dans son pays le véritable initiateur d'un mode de littérature plus aimable, annonçant un progrès vers une civilisation plus douce.

Par son origine et son éducation première, Franklin avait été à même de connaître les mœurs et les usages des classes les plus humbles de la société ; il savait comment le pauvre gagne son pain à la sueur de son front. Si, à un âge plus avancé, il connut les avantages de l'opulence et les splendeurs d'une brillante civilisation, cela ne fit qu'ajouter à son expérience de la vie qui le rendit propre à aborder le vaste champ de la critique et de la réforme avec un talent et une aptitude admirables.

Franklin avait une manière propre et originale de faire goûter à ses lecteurs ses conseils de sagesse pratique, ses exhortations à la tempérance et à l'économie ; et ses écrits sous forme de maximes, de proverbes, contes, apologues, soit en prose ou en vers, étaient lus avec avidité dans toutes les familles.

Ainsi, parlant des dépenses inutiles, il racontait l'histoire suivante, qui lui était personnelle :

« Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où l'on vendait des babioles ; mais, étant charmé du son d'un sifflet, que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers pour cela tout mon argent. Revenu chez moi, sifflant par tou-

te la maison, fort content de mon achat, mais fatiguant les oreilles de toute la famille, mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais bruit, me dirent que c'était dix fois plus que la valeur. Alors ils me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent : ils me ridiculisèrent tant de ma folie que j'en pleurai de dépit et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

« Cet accident fut cependant, dans la suite, de quelque utilité pour moi, l'impression restant sur mon âme ; de sorte que, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet*, et j'épargnais mon argent. »

Cela rappelle la fameuse patte de dindon de Legouvé.

Qui ne connaît la *Science du bonhomme Richard*, dans laquelle Franklin a résumé les meilleures de ses maximes populaires ? Cet ouvrage, qui fit à l'auteur une réputation européenne, a été traduit dans toutes les langues modernes. J'en cite un ou deux extraits, et, de préférence, celui où il propose le moyen d'avoir toujours de l'argent dans sa poche :

« Dans ce temps, où l'on se plaint généralement que l'argent est rare, ce sera faire acte de bonté que d'indiquer aux personnes qui sont à court d'argent le moyen de pouvoir mieux garnir leurs poches. Je veux leur enseigner le véritable secret de gagner de l'argent, la méthode infaillible pour remplir les bourses vides et la manière de les garder toujours pleines.

« Deux simples règles bien observées en feront l'affaire.

« Voici la première : *Que la probité et le travail soient vos compagnons assidus.*

« Et la seconde : *Dépensez un sou de moins par jour que votre bénéfice net.*

« Par là votre poche si plate commencera bientôt à s'enfler et n'aura plus à crier jamais que son ventre est vide ; vous ne serez pas maltraité par des créanciers, pressé par la misère, rongé par la faim, glacé par la nudité ; le ciel brillera pour vous d'un éclat plus vif et le plaisir fera battre votre cœur.

« Hâtez-vous donc d'embrasser ces règles et d'être heureux. Ecartez loin de votre esprit le souffle glacé du chagrin et vivez indépendant. Alors vous serez un homme et vous ne cacherez point votre visage à l'approche du riche ; vous n'éprouverez point de déplaisir de vous sentir petit lorsque les fils de la fortune marcheront à votre droite ; car l'indépendance, avec peu ou beaucoup, est un sort heureux et vous place de niveau avec les plus fiers de ceux que décorent les ordres et les rubans. Oh ! soyez donc sage ; que le travail marche avec vous dès le matin, qu'il vous accompagne jusqu'au moment où le soir vous amènera l'heure du sommeil. Que la probité soit comme l'âme de votre âme, et n'oubliez jamais de conserver un sou de reste, après toutes vos dépenses comptées et payées ; alors vous aurez atteint le comble du bonheur et l'indépendance sera votre cuirasse et votre bouclier, votre casque et votre couronne ; alors vous marcherez tête levée sans vous courber devant des habits de soie, parce qu'ils seront portés par un misérable qui aura des richesses, — sans accepter un affront, parce que la main qui vous l'offrira étincellera de diamants. »

Parlant du coût de la paresse et de la valeur du temps, il disait :

« Mes chers amis et bons voisins, il est certain que les *impôts* sont très lourds ; cependant, si nous n'avions à payer que ceux du gouvernement, nous pourrions espérer d'y faire face plus aisément.

« Mais nous en avons une quantité d'autres bien plus onéreux : par exemple, l'impôt de notre « paresse » nous coûte le double de la taxe ; notre « orgueil », le triple, et notre « folie », le quadruple.

« Ces impôts sont tels, qu'il n'est pas possible aux commissaires d'y faire la moindre diminution : cependant, si nous sommes gens à suivre un bon conseil, il y a encore quelque espoir pour nous ; Dieu aide ceux qui s'aident eux-mêmes.

« S'il existait un gouvernement qui obligeât les sujets à donner régulièrement la dixième partie de leur temps pour son service, on trouverait assurément cette condition fort dure ; mais la plupart sont taxés par leur paresse d'une manière beaucoup plus tyrannique. La « paresse » amène avec elle des maladies et raccourcit sensiblement la durée de la vie ; elle engendre les soucis et produit l'ennui et les regrets. L'oisiveté, comme la rouille, use beaucoup plus que le travail. La clef dont on se sert est toujours claire.

« Si le temps est le plus précieux des biens, « sa perte doit être la plus grande des prodigalités, puisque le temps perdu ne se retrouve jamais », et que ce que nous appelons « assez de temps », se trouve toujours « fort peu de temps. »

« Si vous aimez la vie, ne prodiguez donc pas le

temps : car « le temps c'est l'étoffe dont la vie est faite. »

Cette manière de dire des vérités, de donner de bons conseils, rendit Franklin fort populaire.

Franklin mourut le 17 avril 1790, comblé d'honneurs et jouissant d'une grande réputation. Il clôt la période de la littérature américaine coloniale.

PÉRIODE DE L'INDÉPENDANCE.

La période de la Révolution fut remarquable par les hommes d'Etat et les orateurs célèbres qu'elle fit naître. Ce fut une époque glorieuse où le patriotisme uni à l'éloquence soutint les Etats confédérés dans leur lutte pour la liberté.

Washington, John Adams, Patrick Henry, Jefferson, Madison et Alexandre Hamilton brillent d'un vif éclat dans l'histoire politique de leur pays. Plusieurs d'entre eux furent aussi des écrivains distingués ; mais leurs écrits et leur correspondance ont trait surtout aux grands événements auxquels ils prirent une part si active. Tel est le cas pour Jefferson et John Adams. Ce dernier, descendant d'une ancienne famille du Massachusetts, nous a laissé un *Journal* (Diary), et plus de trois cents lettres de correspondance qui forment un véritable monument littéraire tant par le caractère intime de l'œuvre que par la beauté du style et l'élévation de la pensée.

La révolution américaine, en pénétrant les âmes d'enthousiasme pour la cause sacrée de la liberté, inspira plus d'un poète lyrique. La déclaration de l'indépendance, la bataille de Trenton, la défaite de Burgoyne,

la capture du général Prescott à Newport, celle du major André et autres épisodes de cette lutte des colonies contre la métropole, furent célébrées dans nombre de chants populaires et de ballades patriotiques.

Ainsi, le *Yankee Doodle*, le plus célèbre de ces chants populaires, date de cette époque. La musique toutefois en avait été composée dès 1755 par l'Anglais Shackbury, lors de l'attaque projetée contre les forts Niagara et Frontenac, sur des couplets satiriques dans lesquels les soldats anglais se moquaient de l'accoutrement des recrues coloniales en marche sur Albany et plaisantaient *Yankee Doodle* partant en guerre. Mais, par un de ces retours inattendus qui se trouvent dans plus d'un ordre de choses, sous la révolution, les soldats américains victorieux renvoyèrent à leurs ennemis cette piquante raillerie en adoptant le *Yankee Doodle*, qui devint un chant national.

Un autre chant très en vogue pendant la guerre est intitulé : *War and Washington* (La guerre et Washington). Il fut composé par un poète du Massachusetts, Jonathan-Mitchell Sewall, dans le style pompeux particulier à cette époque. En voici un couplet : « Orgueilleux *Britons*, ne vous vantez plus, dans un présomptueux dédain, de vos légions triomphantes sur terre et de votre invincible force sur mer ; car, nous, vos fils enflammés de colère, nous avons ceint nos épées ; Huzza, huzza, huzza *for War and Washington* (pour la guerre et pour Washington). »

Il n'est pas moins vrai qu'il fut fort heureux pour les Américains que des valeureux fils de la France ceignirent aussi leurs épées en leur faveur, car sans leur aide, il se serait écoulé encore bien du temps avant que

les colonies confédérées eussent pu secouer le joug de l'Angleterre.

C'est de cette époque que date également la littérature humoristique américaine. Francis Hopkinson, John Trumbull, Hopkins, Freneau, Brackenridge et Barlow, par leurs poèmes politiques et burlesques, contribuèrent pour une large part à l'affranchissement de leur pays en soutenant le courage des troupes pendant que Washington, Madison et Hamilton luttaient sur les champs de bataille ou jetaient les bases de la nouvelle constitution.

Dès 1774, Hopkinson publiait une histoire allégorique *(pretty story)* du conflit entre les colonies et la métropole, dans laquelle figure une colonie de fermiers luttant vaillamment contre les procédés illégaux d'un surveillant tyrannique. Représentant le New-Jersey au congrès, il signa la déclaration d'indépendance qu'il célébra dans un poème burlesque intitulé : *The Battle of the Kegs* (la bataille des barils), combat allégorique des Anglais contre une flottille de tonneaux sur le Delaware.

Les différents auteurs que je viens de nommer, pour ne parler que des plus remarquables, outre les services qu'ils rendirent à la patrie dans ses efforts pour conquérir sa liberté, eurent encore le mérite de frayer une voie littéraire nouvelle à l'esprit américain en le dégageant de l'imitation étrangère.

Jusqu'à cette époque la littérature américaine n'avait été pour ainsi dire qu'un reflet affaibli de la littérature anglaise. Addison et Pope furent d'abord les auteurs préférés dans toutes les colonies où se développa le goût d'écrire ; ils furent les inspirateurs de l'école

littéraire et philosophique de la Pensylvanie, patrie adoptive de Franklin. Puis vinrent Fielding et Richardson dont les écrits, à leur tour, servirent de modèles. On peut dire que les écrivains de la mère patrie exercèrent une influence telle que les meilleurs littérateurs américains du siècle dérogèrent à peine de la tradition anglaise.

XIXe SIÈCLE.

Nous arrivons ainsi au 19e siècle, dont plus de la première moitié fut l'âge d'or de la littérature américaine.

En 1800, Washington Irving avait 17 ans ; Fenimore Cooper, 11 ans ; Bryant, 6 ans ; Emerson, Longfellow, Whittier, Holmes, Hawthorne, Poe, allaient naître dans les onze premières années du siècle.

Disons d'abord quelques mots des romanciers, ces intéressants conteurs qui nous font passer des heures si agréables, quand ils savent se tenir dans les bornes du bon goût et de la vraisemblance.

Ce qui, pendant longtemps, a fait défaut à la littérature américaine, c'est l'originalité. On a les yeux tournés vers la mère patrie ; on s'inspire de ses meilleurs écrivains, de sorte que, à venir jusqu'aux premières années de notre siècle, la littérature de nos voisins ne fut pour ainsi dire qu'un rameau détaché de la littérature anglaise.

Aussi, pour qu'une littérature puisse naître, il lui faut un milieu favorable et le temps nécessaire, quelquefois des siècles. Or les Américains, qui n'ont pas le temps d'attendre, ont à peine un passé. Ils n'ont guère de traditions, de souvenirs qui soient de nature à offrir un

aliment à l'imagination. C'est un peuple qui n'a pas eu de jeunesse ; il naissait et atteignait presque en même temps l'âge de maturité. La moindre ruine de la malheureuse Irlande ou de l'Ecosse, le plus humble donjon de la Bretagne ou de la Normandie, les vestiges d'un simple castel des rives de la Loire ou des bords du Rhin, évoquent plus de réminiscences et ouvrent un horizon plus vaste à l'idéal que tout ce que la main de l'homme a édifié sur le sol des Etats-Unis. Hawthorne lui-même, dont nous dirons quelques mots dans un instant, confesse dans un de ses ouvrages, combien cette pauvreté de souvenirs est un obstacle à l'épanouissement d'une littérature vraiment originale. « Nul auteur, dit-il, à moins qu'il n'en ait fait l'expérience, ne peut avoir une idée de la difficulté d'écrire un roman sur un pays où il n'y a ni ombres, ni antiquités, ni mystères, ni pittoresque, ni horreurs, ni rien autre chose qu'une prospérité vulgaire étalée au grand jour, comme c'est heureusement le cas de ma chère patrie. Le roman et la poésie, comme le lierre, les lichens, les giroflées jaunes, ne poussent que sur des ruines. »

Charles Brockden-Brown, qui vécut de 1771 à 1810, est, des citoyens de l'Union, le premier en date qui écrivit des romans et qui essaya de faire de la littérature une profession.

Voulant s'écarter des sentiers battus, il visa à l'originalité. Il avait du talent, mais une imagination désordonnée et maladive. L'effet qu'il cherche à provoquer est factice, fantastique, invraisemblable. *Wieland*, *Arthur Mervyn*, *Edgar Huntley*, sont des œuvres où tout est forcé, bizarre, incohérent. On y sent les pénibles efforts d'une intelligence qui veut créer et qui se perd

dans son impuissance, en des exagérations chimériques ou monstrueuses. Il ne décrit que des scènes terribles, jamais une peinture naïve, simple et naturelle de la vie domestique.

Une littérature de ce genre ne pouvait vivre, aussi Brockden-Brown est depuis longtemps oublié.

Le 15 septembre 1789 naissait, d'une des plus anciennes familles des Etats-Unis, Fenimore Cooper, le Walter Scott américain. Si cet auteur a perdu un peu de sa grande vogue d'autrefois, il n'en est pas moins le romancier le plus remarquable et le plus fécond que l'Amérique ait produit. Ses ouvrages ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

On sait que Fenimore Cooper reproduit, dans ses romans, les scènes grandioses de la nature américaine, le caractère des tribus indigènes et les mœurs de la vie sauvage. Vous pénétrez avec lui dans l'intérieur des forêts vierges, vous parcourez des déserts sans bornes, des savanes verdoyantes, et tout cela est décrit avec une couleur que la nature seule peut inspirer.

« Parmi les nombreux romans que Cooper a publiés, dit un de ses critiques, celui qui s'isole par l'originalité la plus caractéristique, c'est le *Dernier des Mohicans*. En vain chercheriez-vous dans toute la bibliothèque des romanciers un ouvrage que l'on pût mettre en parallèle avec celui-ci. Matelots de Smollett ou de Fielding et mendiants de Walter Scott ont disparu. L'éternelle famille de héros qui se perpétue de fiction en fiction s'évanouit enfin. Vous êtes dans un monde nouveau où respire dans sa majesté le génie originel de la race humaine. L'enfant du désert s'élève et se dessine devant vous. Il n'a ni vêtements, ni parures. Il est seul, à

part, étranger à toute civilisation ; il est maître de tout ce qui l'entoure et ne reconnaît pas de maître. Roi de son désert, il n'a pas d'esclaves. Passions, vices, vertus de notre société lui sont inconnus. La nature qui l'environne est grande comme lui. Elle a pour lui des secrets et des plaisirs que le reste du monde ignore. Ce roman où respirent une magie et une fraîcheur merveilleuses nous fait vivre de la vie des solitudes primitives et nous associe à l'homme qu'elles ont nourri. »

« La *Prairie*, qui est le titre d'un autre de ses romans, contient des descriptions caractéristiques et très détaillées ; c'est le plus beau portrait de ce genre qui soit sorti de sa plume. Vous croyez, après en avoir achevé la lecture, avoir vécu sur les bords de ses fleuves, traversé mille fois cette prairie, interrogé les mystères de ces lieux pleins de charme et fait retentir ses échos de votre voix. »

Ses descriptions sont souvent surchargées et manquent de vie ; pourtant, une fois qu'on a commencé à le lire, on le lit tout entier.

Cooper est l'auteur de romans maritimes qui n'ont jamais été surpassés.

Tout en traçant un tableau déjà bien incomplet de la littérature américaine, il nous faut encore laisser dans l'ombre plusieurs noms qui mériteraient d'y figurer, tels, par exemple, que le célèbre et malheureux Edgar Poe, dont les œuvres sont si populaires aux Etats-Unis, malgré tout ce qu'elles renferment de fantastique et d'étrange ; l'auteur de *l'Autocrate à table*, Oliver Wendal Holmes, qui fut à la fois médecin, romancier, poète et philosophe.

Examinons un instant la figure si remarquable de

Nathaniel Hawthorne, le créateur du vrai roman américain. Il est un des plus parfaits prosateurs que les Etats-Unis aient produits, et la force et la sagacité de ses analyses, la peinture des caractères et des sentiments sont si piquantes d'expression et de réalisme, qu'il passe pour le fondateur de l'école analytique, dont son fils Julien Hawthorne, Henry James et Howells sont les représentants actuels.

Rien pourtant ne faisait prévoir, dans sa jeunesse, qu'il arriverait un jour à ce degré de distinction. D'une nature indolente et rêveuse, ce qui le charmait davantage au collège Bowdoin, où il fit son cours d'études en même temps que Longfellow, c'était de cueillir des myrtilles, de suivre de l'œil des flottes de bois descendant le fil de l'eau, à tirer des pigeons ou des écureuils, à pêcher la truite. De retour à Salem, la fameuse Salem des puritains, il y passa dix années de sa vie, fuyant toute société, « ne sortant que la nuit pour courir les rues désertes aussi sombres que les ombres dont son imagination peuplait la ville ; se glissant près de la maison où jadis l'on jugeait les sorciers, grimpant sur le monticule où on les pendait. » Ces souvenirs étaient chez lui d'autant plus vivaces, qu'un de ses ancêtres avait présidé à ces exécutions, car sa famille était une des premières qui avaient émigré en Amérique. Les ombres de Salem font le sujet d'un de ses écrits : *Twice told Tales, (Contes racontés deux fois).*

Chose rare pour un Américain, Hawthorne n'aime ni le commerce, ni la politique ; la vie mystique, au contraire, a pour lui des attraits particuliers. Il s'identifie avec la nature, interroge l'âme humaine, dont il fait le centre de ses études, observe ce que la vie de la plus

ordinaire apparence peut présenter de beau, de noble, de généreux. « Les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent », dit-il, et c'est cette pensée qui le guide dans ses analyses. Original dans la conception de ses ouvrages, il n'imite ni les écrivains anglais, ni ses devanciers américains. Les deux romans les plus appréciés de Hawthorne sont *The Scarlet Letter (la Lettre rouge)*, qui passe pour son chef-d'œuvre, et la *Maison aux sept pignons*.

Nathaniel Hawthorne, qui est mort en 1864, laissa une empreinte si profonde et exerça une telle influence sur le mouvement intellectuel de ses contemporains et compatriotes, que les plus célèbres romanciers venus après lui se sont, avec plus ou moins de succès, inspirés de son génie.

Je dis, avec plus ou moins de succès, car la littérature actuelle chez nos voisins, de même que le niveau de la vie publique, n'ont pas su se maintenir au degré d'élévation et de beauté morale qui distinguaient la génération de la première moitié du siècle.

Tous ces principes qui font la grandeur des peuples comme celle des individus, la religion, la morale, le patriotisme, tendent de plus en plus à s'effacer de l'esprit de la population. L'enseignement religieux ne pénètre plus la masse du peuple.

L'absence de toute règle, d'arbitre suprême en cette matière, a fini par provoquer une véritable anarchie intellectuelle, qui se traduit dans les actes des particuliers, parfois même dans ceux de la législation. Les sectes les plus bizarres, disons mieux, les plus inconcevables, y pullulent. D'autre part, ils se comptent par millions les Américains qui vivent éloignés de tout culte

et qui, de l'intolérance de leurs ancêtres et du défaut d'une éducation religieuse dans leur jeunesse, sont passés à l'indifférence la plus complète des préceptes du christianisme. Et la littérature, qui ne peut être que l'expression psychologique d'un peuple envisagé à ces différents points de vue, peint parfaitement le changement qui s'est opéré depuis ces vingt-cinq dernières années. « Les dogmes fondamentaux de la déchéance originelle, de la grâce, de la rémunération et des peines de la vie future, qui tenaient encore une si grande place dans les productions littéraires de l'Amérique, il y a trente ans, dit M. Claudio Jannet, ne se retrouvent plus dans celles de nos jours. Presque tous les écrivains contemporains en renom ont été plus ou moins touchés par la contagion des idées *unitaires*. Parmi les romanciers, celui qui a le plus de mérite, Bret-Harte, ne fait plus appel qu'à une vague religion de l'humanité où les sensations (nous ne pouvons dire les sentiments) tiennent une place prépondérante et où les exigences de la morale, à force d'atténuation, arrivent à *n'avoir plus aucune portée* »[1].

L'amour excessif du tout-puissant dollar matérialise chez la plupart le culte de la pensée, étouffe les élans généreux de l'âme.

« La richesse, dit à ce sujet une des grandes revues de l'Union, est plus généralement l'objet de la poursuite de chacun que le bonheur intérieur, l'honneur ou la dignité. Le crédit auquel nos contemporains aspirent et veulent arriver est celui que donne l'argent plutôt que celui qui suit la vertu. De belles maisons, un train élégant, une vie luxueuse, des réceptions coûteuses, des

1. Claudio Jannet, *les Etats-Unis contemporains*.

amusements à la mode, voilà les objets de leur ambition bien plus que la culture intellectuelle et morale, les triomphes de l'art ou les découvertes de la science. C'est ainsi que les choses se passent dans tous nos grands centres. Un extérieur pompeux et le décorum des manières qui attirent les regards, l'admiration et la popularité, sont plus prisés que des principes inflexibles et une conduite droite. En résumé, la société américaine, dans les villes et dans le reste du pays, est futile, superficielle, vaine, et s'appuie plus sur les prétentions que sur le mérite »[1].

Avouons également que le genre d'éducation donné au delà de la frontière n'est nullement propre à favoriser le génie, à former des hommes d'élite. La remarque d'Alexis de Tocqueville, que les Etats-Unis sont le pays qui, proportion gardée, compte le moins d'ignorants et le moins de savants, est aussi vraie aujourd'hui qu'elle l'était de son temps. Les écoles publiques et l'éducation que l'on y donne à la jeunesse du pays tendent, de leur nature, à établir une uniformité médiocre dans tous les esprits.

« Notre système d'écoles publiques est simplement une machine dans laquelle on jette, comme matière pratique, les esprits les plus divers et que l'on transforme en autant de MENTAL SHOE-PEGS (ce qui veut dire des êtres intellectuels coulés dans le même moule et qui se ressemblent tous comme des clous à chaussures). On ne fait aucun effort pour se rendre compte des aptitudes de l'élève, pour savoir si Dieu l'a destiné à écrire de la poésie ou à laver de la vaisselle, à être un Massillon ou un conducteur de mulets. Voyez le programme aussi in-

1. *New-Orleans Monthly Review*, mars 1875.

flexible que le lit de Procuste.... Un maillet brutal fait entrer toutes les intelligences dans le même moule. Est-il étonnant que les hommes de génie deviennent rares ?... » [1].

Et ce n'est pas la politique, telle qu'entendue et pratiquée aujourd'hui dans la grande République, qui peut contribuer à l'épurement du goût littéraire et artistique de la population, en même temps qu'au maintien des principes d'une saine morale. Il y a à peine cinquante ans, elle était encore l'objet de l'attention des citoyens les plus éminents du pays et dont les aspirations étaient vraiment patriotiques ; aujourd'hui, ce n'est plus la politique pour le plus grand bien du peuple, c'est la politique de parti ; elle est devenue le monopole d'une classe d'individus qui subordonnent le bien public à leurs intérêts personnels et les proportions de corruption qu'elle a atteintes, unies à la défaillance générale des mœurs, à la perte du respect du foyer domestique, sont autant de menaces pour la civilisation américaine. Le progrès matériel, s'il n'est point accompagné d'un progrès équivalent dans l'ordre moral, amène toujours la décadence, dit le célèbre économiste Le Play. La vérité est qu'en dépit de son énergie et de ses progrès, le peuple américain porte aujourd'hui dans son sein plus d'un élément de dissolution, dont le divorce, illimité, est peut-être le plus alarmant, puisqu'il détruit la famille, sans la stabilité de laquelle il ne peut y avoir de société bien organisée.

Un tel état social n'est guère propre à l'épanouissement des arts, d'une littérature saine et vigoureuse. Il

1. La *Review*, de Chicago, citant un article de *l'Iconoclast* du mois de novembre 1895.

faut à l'esprit une tout autre atmosphère, une région plus sereine et plus désintéressée pour qu'il puisse produire des œuvres qui soient un sujet de gloire pour une nation et de crédit pour les auteurs eux-mêmes. N'empêche que nos voisins ont beaucoup d'ambition. Ils s'appliquent à faire grand ; mais souvent la quantité remplace la qualité, la mesure. Est-ce là défaut d'aptitudes ? Est-ce dû au manque de temps, ou à cette qualité très développée chez eux de ce sens « pratique », qui leur fait sacrifier si volontiers le *beau* à *l'utile* ? Quoi qu'il en soit de ces causes, il est bien certain que le goût chez le peuple n'est pas encore formé. L'âme américaine n'est pas affinée comme celle de la plupart des vieux peuples du Continent : mais ceci est autant l'œuvre des siècles que d'une haute culture.

« Il est clair, remarque un observateur, que les progrès de l'humanité, en art comme en littérature, sont une suite d'œuvres individuelles, non collectives; qu'une foule n'est par elle-même capable de rien. Cependant l'influence que la masse exerce sur l'élite n'est pas moindre que l'influence de l'élite sur la masse. Cette dernière a la puissance du nombre, et cette puissance est très grande, crée la mode et l'air ambiant. Les architectes n'auraient pu, sans encourir des peines afflictives ou infamantes, planter au centre de toutes les villes des Etats-Unis ces désolantes maisons à vingt étages, les sky-scrapers — racleurs de ciel — s'il avait existé là-bas un public sensible aux lois de l'esthétique. Un *tolle* se serait élevé contre le premier qui eût prétendu gâter ainsi la perspective générale, pour tirer un meilleur profit des quelques mètres carrés de surface dont il était propriétaire.

« Non que ce fût un crime en soi de dépasser le niveau commun. Nous avons dans nos vieilles cités des douzaines de constructions qui dominent les autres et dont la silhouette se découpe sur l'horizon : ce sont des tours, des flèches et des dômes. Qu'ils soient laïques ou religieux ils sont l'ornement et la gloire de ces agglomérations urbaines, dont ils rompent heureusement la monotonie et qui autrement ressembleraient à une banlieue sans ancêtres » [1].

Revenons à l'âge d'or de la littérature de nos voisins, qui a été également l'âge d'or de leur vie politique et sociale. C'est surtout en histoire que les Américains ont excellé.

Washington Irving, le premier en date, est probablement le meilleur de leurs historiens, tout en étant un brillant romancier ; il est considéré comme le plus populaire des écrivains américains.

Il naquit à New-York, le 3 avril 1783. Il se destinait au barreau, mais sa faible santé l'obligea à interrompre ses études du droit. Il voyagea en Europe où, de fait, il passa la plus grande partie de sa vie, et finit par se livrer entièrement à la littérature.

En 1820, de retour en son pays, il publiait son *Livre d'Esquisses*, où il raconte ses impressions de voyages et peint avec un talent inimitable les portraits de ses contemporains anglais et américains. Cet ouvrage créa une vive sensation en Angleterre et en Amérique. Lors d'un second voyage qu'il fit sur le Continent, il écrivit, à Paris, son *Manoir de Bracebridge* ou les Humoristes, et en Angleterre, ses *Contes d'un voyageur*, dont la for-

1. Vicomte G. d'Avenel, *Aux Etats-Unis*, Paris, 1908.

me littéraire et la fine plaisanterie font songer à Addison, à Steel et à Swift. Il fit en Espagne un long séjour qu'il employa à étudier dans les archives de la patrie adoptive de Christophe Colomb les sources de l'histoire de l'Amérique, ce qui nous a valu plusieurs ouvrages d'un grand mérite, tels que l'*Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, puis celle de ses *Compagnons*. On a encore de lui une chronique de la conquête de Grenade et des Contes de l'Alhambra, où les mœurs des Maures du moyen âge sont dépeintes d'une manière saisissante. On lui doit également une *Vie de Mahomet* et de ses successeurs, une vie d'Oliver Goldsmith, puis celle de Washington, qui passe pour un véritable monument élevé à la mémoire du fondateur de l'Indépendance des Etats-Unis. Tous ces ouvrages sont des modèles de narration. Ils se distinguent par le style classique le plus pur de la littérature anglaise et une telle richesse de coloris, qu'ils ne cessent de présenter aux lecteurs un intérêt captivant.

Washington Irving s'occupa de travaux littéraires jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1859, à Wolfesty-Root, près New-York, où il s'était définitivement retiré.

William Hicking Prescott, voilà encore un historien dont s'honorent les Etats-Unis.

Né à Salem, il fit ses études classiques à Boston, sous le célèbre Gardiner, puis alla s'asseoir sur les bancs de l'Université de Cambridge, où il lui arriva un grand malheur. « Un jour, dit un de ses biographes, qu'il sortait du réfectoire, où venait d'avoir lieu le repas en commun des étudiants, il s'entendit appeler par ses camarades et se retourna pour savoir ce qu'on lui voulait. A ce moment il fut atteint à l'œil gauche par une

croûte de pain dur que l'un des jeunes gens avait lancée avec tant de violence que l'organe visuel fut perdu. Prescott resta borgne.

« Après un séjour de quatre ans à Cambridge, il entra dans l'étude de son père, qui était avocat et avait une très grande clientèle ; mais il dut bientôt suspendre tout travail, son œil droit était également devenu malade. Les médecins l'engagèrent à aller en Europe prendre conseil, à Londres et à Paris, des sommités de la science ophtalmique. Il partit et s'arrêta, pendant la traversée, à Saint-Michel, une des Açores, où son grand-père était encore ; son mal empira et pendant six semaines il dut rester enfermé dans une chambre complètement noire où ne pouvait pénétrer un seul rayon de lumière. En août 1816, il s'embarqua pour Londres. Là les oculistes spécialistes ne purent lui donner aucun remède efficace ; il en fut de même en France et en Italie. Il revint chez lui, presque découragé ; ses parents et ses amis tâchèrent de le distraire en lui faisant à tour de rôle la lecture ou en écrivant sous sa dictée. »

Mais vous allez voir ce que peut faire le courage uni à une volonté énergique.

Sur l'avis de son ami, Alexandre Everett, alors ambassadeur à la cour d'Espagne, il se décida à étudier les sources de l'histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle, si fécond en grands événements, car, comme on le sait, ce fut sous leur règne qu'eut lieu la conquête de Naples, la découverte et la colonisation de l'Amérique, la chute de l'Empire arabe en Espagne, l'expulsion des Juifs, l'expédition de Cortez au Mexique, la conquête du Pérou par Pizarre.

Toutefois, Prescott n'alla pas en Espagne, mais se

fit remettre les documents qu'il voulait étudier. Il se livra au travail avec tant d'ardeur qu'il faillit perdre complètement la vue : il resta trois mois sans pouvoir ouvrir son œil unique. Il eut alors recours à un instrument appelé *nectographe*, espèce de carton sur lequel étaient tendus des fils pour conduire la main, et ce fut ainsi qu'après sept ans et demi d'un travail héroïque, il publia son chef-d'œuvre, l'*Histoire de Ferdinand et Isabelle*, qui produisit une profonde sensation en Europe aussi bien qu'en Amérique. Mais ce ne fut pas son seul ouvrage. On lui doit encore une histoire de la *Conquête du Mexique*, celle de la *Conquête du Pérou*, et l'*Histoire de Philippe II*, qui ne firent qu'accroître sa réputation. Tous ces ouvrages ont été traduits dans toutes les langues mères européennes et ils méritaient de l'être, car ils sont parfaits tant sous le rapport de la science, de l'impartialité et de la clarté, que sous celui du style, qui est entraînant.

Prescott termina une vie si bien remplie le 28 janvier 1859, qui fut aussi, comme on vient de le voir, l'année de la mort de Washington Irving.

George Bancroft est un autre historien dont les œuvres font autorité. Il naquit à Worcester, dans le Massachusetts, en 1800. Son père avait lui-même publié, en 1807, une *Vie de Washington* qui le fit avantageusement connaître. Son fils devait marcher sur ses traces.

Ayant terminé ses études à l'Université de Harvard, il fit aussi son tour d'Europe pour y compléter son éducation littéraire, puis revint en Amérique où il obtint une chaire de grec à la célèbre université. Il avait alors 24 ans. Quelques années se passèrent ainsi à professer et à accroître son bagage littéraire. Entre temps,

il publia dans la *North American Review* et la *Quarterly Review* de Boston des poésies et autres articles qui furent remarqués. Il avait déjà publié deux volumes de sa grande *Histoire des Etats-Unis* lorsque, cédant aux sollicitations de puissants amis politiques, il embrassa la vie publique. En 1842, étant envoyé à Londres comme ministre plénipotentiaire, il y demeura trois ans pendant lesquels il se lia avec l'élite des écrivains anglais et français : Hallam, McCaulay, Grote, Peel, Brougham, Dickens, Guizot, Mignet, Lamartine, Thiers, de Tocqueville. Grâce à ces hautes influences, il put avoir accès aux archives de ces pays, où il puisa une masse de renseignements qui le mirent à même de pouvoir compléter son *Histoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord*, qui comprend douze volumes. Ce fut son œuvre capitale et celle de cinquante années de recherches et de travail.

« L'*Histoire des Etats-Unis*, dit M. A. Moireau, dans une excellente notice publiée sur ce célèbre écrivain, a coûté à son auteur cinquante années d'un labeur pour ainsi dire ininterrompu. Le plan conçu dès l'origine était tellement vaste que la réalisation n'a pu en être effectuée que jusqu'au seuil de la période moderne, au moment où les Etats-Unis sont devenus, au sens propre du mot, une nation. Le résultat de ce grand effort n'en a pas moins été d'assurer à son auteur le renom d'un des premiers historiens de son pays et de son temps. Cette réputation était établie dès l'apparition des trois premiers volumes. Heeren déclare que peu d'œuvres historiques modernes ont atteint une telle élévation, tant au point de vue de la consciencieuse étude des sources qu'à celui de l'art de l'exposition. Everett dit qu'un tel

ouvrage supprime la nécessité de toute œuvre ultérieure sur la même période historique. Les principales qualités attribuées à l'œuvre de Bancroft sont : la recherche aussi infatigable qu'intelligente et l'emploi scientifique des documents de toute nature se rapportant au sujet, une critique scrupuleuse et sûre d'elle-même, une érudition dont la profondeur et l'étendue ont été rarement égalées, une composition féconde en effets puissants et dramatiques, un style pittoresque, une peinture vive des caractères et surtout (les critiques américains insistent particulièrement sur ce point) l'intensité du sentiment patriotique et la passion de la liberté qui animent l'ouvrage et en pénètrent toute la structure. »

John Lothrop Motley est le quatrième des grands historiens américains. Né en 1814, à Boston, dans le Massachusetts, ce coin de terre vraiment privilégié des historiens nationaux, il débuta dans la carrière littéraire par quelques chroniques de l'histoire coloniale de son pays et par deux romans. Le succès qu'obtint Prescott en histoire excita chez lui la noble ambition de produire quelque ouvrage digne d'être cité. Après un long séjour en Hollande, il publia l'*Histoire de la République hollandaise et l'Histoire des Pays-Bas*, qui le placèrent du coup parmi les historiens distingués de son pays. On voit que Motley a beaucoup étudié Carlyle ; sa manière et son style s'en ressentent, et en recherchant la profondeur, à l'exemple du maître, il n'atteint souvent que l'étrange ou l'obscur. Hormis Carlyle, l'Angleterre, dit M. de Gourmont, n'a en ce siècle aucun historien qui puisse se comparer à ces quatre historiens américains.

Francis Parkman, sur qui la tombe vient à peine de se fermer, ne doit pas être passé sous silence, dans

une circonstance comme celle-ci. Ses nombreux et consciencieux ouvrages sur l'histoire de notre pays lui ont valu une grande et juste réputation, et il figure avec honneur à la suite de Prescott et de Bancroft, et il est plus pondéré et impartial que Motley.

Après l'histoire, qui enseigne, vient la poésie qui enchante, qui embellit la vie, qui berce l'âme de douces illusions, qui répand, pour qui sait l'apprécier, un charme infini sur l'existence.

L'antiquité avait compté neuf Muses ; il y en aurait dix aujourd'hui, paraît-il, puisque, dès 1650, une femme, Mme Bradstreet, faisait entendre des chants harmonieux intitulés : « La dixième Muse. » Cette dixième muse, ne discutons pas sur la propriété du terme, serait la muse américaine.

Toutefois, les Américains, pendant la période coloniale et celle non moins difficile des guerres de l'Indépendance, ne purent donner presque aucun loisir à la poésie ; mais au 19e siècle parurent Bryant et Longfellow qui, à l'époque même qui vit briller notre poète Crémazie, prirent place dans le Parnasse américain.

William Cullen Bryant, né à New-York, débuta dans les lettres, à l'âge de treize ans, par une satire politique qui eut tant de succès qu'une seconde édition suivit presque immédiatement la première. Ses études classiques terminées, il se fit admettre au barreau qu'il abandonna quelques années plus tard pour se livrer entièrement à la littérature. En 1816, la *North American Review* publia son beau poème *Thanatopsis*. Cinq ans après, il publiait la plus remarquable de ses compositions, *les Ages*, où il passe en revue le progrès de l'humanité depuis les temps les plus anciens.

Bryant aime la nature, surtout quand elle revêt ses formes sauvages, solitaires et pittoresques. Il la chante, comme Bernardin de Saint-Pierre, avec des accents pathétiques et d'une douce tristesse. Une feuille d'automne emportée par le vent émeut son âme tendre et rêveuse :

« Ils sont revenus, les jours tristes et remplis de mélancolie, avec leurs vents mugissants, leurs forêts dénuées de verdure et leurs prairies desséchées. On voit, entassée dans les profondeurs des vallées, la feuille morte que froisse la brise du soir, ou que déplace le lièvre en la foulant de ses pieds légers. Le rouge-gorge et le roitelet ont quitté la branche, aussi bien que le geai, et de la cime de l'arbre le corbeau, tout le jour, fait entendre son lugubre croassement.

« Où sont donc les fleurs, fleurs jeunes et belles qui hier encore crûrent et brillèrent de tout leur éclat, comme des sœurs de beauté ? La tendre famille des fleurs, hélas ! est descendue dans la tombe ; elle repose sur son lit de silence, comme le font les bons de la terre. La pluie tombe là où naguère fut la fleur ; mais la froide pluie de novembre ne saurait faire renaître du sein de la terre les objets chéris qu'elle recouvre... »

Henry Wadsworth Longfellow est non seulement le plus grand poète de son pays, mais ses travaux littéraires lui valurent une renommée universelle.

Né à Portland, Etat du Maine, le 27 février 1807, il fit de brillantes études au collège Bowdoin, où il accepta peu d'années après une chaire de langues étrangères. Toutefois, avant d'inaugurer son cours et pour se perfectionner dans la connaissance des littératures qu'il devait enseigner, il fit un voyage en Europe qui dura

trois ans et demi, visitant la France, l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, s'assimilant avec un rare bonheur les langues et les chefs-d'œuvre littéraires de chacun de ces pays. A son retour, à l'âge de 22 ans, il ouvrit son cours et commença la longue série de ses productions littéraires.

Nommé, en 1835, professeur de belles-lettres et de littérature moderne au célèbre collège de Harvard, il fit un second voyage sur le continent, parcourant, cette fois, le Danemark, la Norvège, la Suède, la Hollande et le nord de l'Allemagne. En 1854, s'étant démis de ses fonctions de professeur, il alla s'établir avec sa famille à Boston où il ne cessa de produire jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 24 mars 1882.

Les œuvres littéraires de Longfellow sont nombreuses. Je voudrais que le temps me permît d'en analyser ici quelques-unes, et de citer des extraits de ce poète si éminent et particulièrement sympathique parmi nous, car l'auteur d'*Evangéline* vivra aussi longtemps que battra un cœur français en Amérique.

De 1829 à 1835, Longfellow publia un *Essai sur la littérature espagnole*, suivi d'une traduction des *Caplas* de Manrique et d'un volume d'esquisses : *Outre-Mer*. Les grands écrivains américains semblent avoir un goût prononcé pour l'Espagne. C'est là que Washington Irving et Prescott viennent s'inspirer. Ticknor, le prédécesseur de Longfellow au professorat de littérature étrangère au collège d'Harvard, avait, lui aussi, publié une *Histoire de la littérature espagnole*, qui, en son genre, est un chef-d'œuvre.

De 1835 à 1882, époque de sa mort, il ne se passa presque pas une année sans que Longfellow produisît

un ouvrage qui ajoutât à sa réputation toujours croissante. Il était constamment occupé ; aussi l'amour de la vie, mais de la vie active, est un des caractères saillants de ces poésies. Spiritualiste convaincu, il sait qu'une certaine somme de bonheur est accordée à l'homme sur la terre, pourvu qu'il travaille sans se lasser, et que Dieu finit toujours par récompenser tout effort courageux.

« Ni la joie, ni la tristesse, dit-il, ne sont notre destinée. Notre but est d'agir pour que chaque lendemain nous trouve plus avancé que la veille. Toutes les vies des grands hommes nous font voir que nous pouvons rendre notre vie sublime, et, en partant, laisser derrière nous dans le sable du temps l'empreinte de nos pas. »

Longfellow était déjà regardé comme un grand poète lorsqu'il publia, en 1847, *Evangéline*, qui rendit sa réputation universelle.

Nous avons tous lu *Evangéline*. On sait que dans ce beau poème, Longfellow raconte le drame mélancolique de la dispersion des malheureux Acadiens dans les colonies anglaises, et l'idylle si touchante d'Evangéline à la recherche de son bonheur perdu, répétant à tous les échos du continent le nom de son fiancé, le seul ami qui lui reste, car son père est mort.

« Un jour, comme Evangéline et son guide descendaient l'Ohio, se laissant aller au courant, ils rencontrent une barque qui remonte le fleuve, et la jeune fille, saisie d'une sorte de pressentiment, dit au prêtre avec un triste sourire : « O père Félicien, quelque chose dans mon cœur me dit que Gabriel est là, errant près de moi ; est-ce un rêve absurde, une folle et vague imagination ? ou bien un ange a-t-il passé qui a révélé la vérité à

mon esprit ? » Le prêtre l'encourage et la console, et lorsqu'ils arrivent sur les bancs de la Tèche, aux villes de Saint-Maur et de Saint-Martin où ils espèrent trouver Gabriel, son père, Basile le forgeron, seul est là et leur dit : « N'avez-vous pas rencontré le bateau qui emporte mon fils ? » A chaque étape de cette course sans fin Evangéline trouve des traces du passage de son fiancé, mais la fatalité les sépare éternellement l'un de l'autre. Elle attend, la jeune fille héroïquement fidèle à son unique amour, résignée mais triste de voir s'en aller jour par jour la beauté et la jeunesse qu'elle avait promises à son fiancé. Les années se sont écoulées, son cœur est jeune, et elle, la pauvre femme, est vieille. « Belle et jeune elle était, lorsque dans l'espoir commença le long voyage : elle est fanée et vieille lorsqu'il finissait dans le désappointement... Maintenant apparaissaient et s'étendaient sur son front d'imperceptibles lignes grises, aurore d'une autre vie qui éclatait sur son horizon terrestre, comme dans le ciel oriental les premières imperceptibles lignes du matin.

« N'attendant plus rien du monde, n'ayant plus aucune des espérances d'ici-bas, Evangéline, sans en revêtir l'habit, embrasse la vie des sœurs de la Miséricorde. Pendant une peste qui s'abat sur Philadelphie, elle se dévoue et affronte tous les dangers pour soigner les malades, les sauver peut-être, ou au moins leur apporter une suprême consolation. Un jour elle s'arrête, saisie d'une émotion terrible, devant un lit où s'affaissait un mourant : elle a reconnu Gabriel dans ce vieillard près de la tombe, terrassé par le mal. Elle s'approche, et lui, comme dans un rêve, la reconnaît à son tour : ses yeux ont parlé, il meurt. Et, agenouillée près

de la couche, les mains du mort dans les siennes, elle dépose sur ses lèvres encore tièdes son premier et aussi son dernier baiser d'amour ; puis, faisant un retour soudain vers les heures où elle a désespéré, elle s'écrie en élevant son âme à Dieu : « O mon Père, merci. »

« Telle est l'histoire qu'on répète auprès de la forêt primitive, non loin de l'Atlantique aux flots lugubres qui murmurent toujours. Ceux qui la redisent sont les enfants des exilés, les hommes qui sont revenus mourir sur le sol de leurs pères. Le rouet tourne encore dans la cabane, le grand bonnet normand flotte encore agité par les vents de la côte. Quand vient le soir, le meilleur des conteurs dit cette histoire aux femmes pendant qu'elles filent et la voix douloureuse de l'Océan répond, par sa plainte qui ne finit pas, à ce triste récit des iniquités humaines et de l'affection d'une femme »[1].

Les principaux écrivains contemporains aux Etats-Unis sont, parmi les romanciers : William-D. Howells, Henry James, George-W. Cable, E. Fawcet, W.-H. Bishop, F.-Marion Crawford, C.-G. Leland, folkloriste distingué. Quelques-uns d'entre eux ont fait de longs séjours en Europe. Aussi Henry James et F.-M. Crawford peignent-ils des caractères internationaux, décrivent-ils des scènes de la vie cosmopolite. Fawcet et Bishop nous donnent des portraits bien réussis de la société américaine, des goûts et des travers de la vie mondaine à New-York. George-W. Cable a montré beaucoup d'ori

1. Remy de Gourmond.

ginalité dans ses descriptions des mœurs et de la vie créole au moment où la Louisiane fit partie de l'Union.

Parmi les poètes, il faut citer Joaquin Miller, et Walt Whitman qui, malgré la rudesse de son style, est peut-être celui de tous les écrivains américains qui a le mieux réussi à exprimer et représenter l'âme nationale.

L'humoriste Marc Twain s'est rendu célèbre par ses parodies charivaresques. Mais il manque de goût, de philosophie, et n'a pas le sens de la mesure, de ce que l'on pourrait plutôt appeler l'art des nuances, de même aussi, en général, que les écrivains de l'époque contemporaine comparés à ceux de la période du 19e siècle.

Il y a une quinzaine d'années, un Américain, M. Sydney Fisher, s'était plaint de la décadence de la littérature américaine, attribuée en premier lieu par lui au manque d'homogénéité de la population, lequel, « paralyse la production littéraire de qualité supérieure ». « Depuis 1825, avait-il dit, d'après un résumé de Marie Bronsart, pas un homme n'a paru dont le génie puisse être comparé à celui des écrivains nés de 1780 à 1825, tandis qu'en Angleterre on en compte, depuis la même date, une douzaine au moins qui ajoutent à la gloire littéraire de leur patrie. Avant 1825, la population était absolument indigène ; elle est maintenant étrangère pour la moitié. C'est une cause d'infériorité, car la littérature de génie n'est pas l'expression de l'homme qui la produit ; elle est l'expression du sentiment profond commun à la race. » Ces réflexions datent de 1894 ; et l'on constatait alors, par surcroît, que le goût des masses restait « fidèle aux meilleurs maîtres romanciers anglo-saxons. » (Albert Reggio, *Regards sur l'Europe intellectuelle*. 1911, p. 106).

NOS COUSINS D'OUTRE-MER

(Décembre 1901).

On peut compter les années où la mention de notre existence était toute une révélation pour les habitants du vieux pays de nos ancêtres, quoique le Canada ait été autrefois la plus étendue et la plus importante des colonies françaises. Encore aujourd'hui, de combien d'appréciations fantaisistes, de récits imaginaires, ne se rendent pas coupables, à notre grand étonnement, nos cousins de France, lorsqu'ils veulent bien parler de nous ! Et ce n'est pas seulement des journalistes, des écrivains de renom, qui pèchent ainsi par défaut de renseignements, mais des savants même, de qui on devrait attendre mieux, puisqu'ils sont supposés avoir étudié les faits et ne point se tromper. On dirait vraiment qu'ils ressemblent tous, ou presque tous, sous ce rapport, à ce maître d'hôtel dont parle M. Tardivel dans sa conférence sur la « langue française au Canada », lue cette année même devant l'Union catholique de Montréal. C'était à l'occasion d'un de ses voyages en France. Ce brave homme, à l'hôtel de qui M. Tardivel était descendu, savait que celui-ci venait du Canada. « Au cours du repas, dit notre compatriote (il y avait là beaucoup de commis voyageurs), je ne sais trop comment, je réussis à placer quelques mots. Je fis voir aussi que j'avais compris certains calembours assez compli-

qués. » Le patron me regarda d'un air intrigué, et, après le dîner, il m'aborda résolument : — « Permettez, « Monsieur ! je vois que vous venez du Canada, et ce- « pendant vous parlez français comme nous. Je n'y « comprends rien. Je croyais qu'au Canada, on parlait « l'*américain.* »

Tous les Français qui, jusqu'ici, à part quelques rares exceptions, se sont avisés de parler de choses du Canada, l'ont fait en des termes tels que, plus d'une fois, nous nous sommes dit : « En vérité, ils n'y comprennent rien. » Pour un grand nombre, le Canada, c'est encore les « quelques arpents de neige » de Voltaire [1]. Le fait est que la masse du peuple français est très peu au courant de ce qui se dit ou se produit au delà des frontières de son pays, et M. Emile Massard, il y a quelques mois, revenant d'Autriche où il avait été témoin d'événements du plus haut intérêt pour ses compatriotes, mais que ceux-ci ignoraient complètement, pouvait écrire avec raison : « On ne sait pas en France ce qui se passe à l'étranger. »

Je relevais naguère dans le *Monde Illustré* de Mont-

---

1. Je suis heureux de dire qu'il n'en est plus ainsi aujourd'hui (1913) : le Canada est bien mieux connu, tant en France qu'en Angleterre. « Il n'était pas rare du tout, il y a dix à douze ans, pour un Canadien qui visitait Londres, disait sir Wilfrid Laurier dans un discours prononcé dans la capitale anglaise en 1911, de s'entendre poser cette question : « Dans quelle partie des Etats- « Unis le Canada se trouve-t-il ? » On ne pose plus aujourd'hui pareille question. A cette époque le monde ignorait encore qu'il existait un pays aussi grand que les Etats-Unis et aussi riche en ressources naturelles. Le Canada, éclipsé par sa grande voisine, la République américaine, a été laissé dans l'ombre ; mais ce brouillard s'est soudainement dissipé, une étoile est apparue à l'Occident et cette étoile c'est le Canada. »

« J'ai connu le temps, disait, il y a quelques mois, M. Gabriel

réal, une de ces méprises dont un grand savant pourtant, M. de Quatrefages, s'était rendu coupable, oh ! bien involontairement, je m'empresse de le reconnaître. On peut lire, en effet, l'étonnante affirmation suivante dans son *Histoire générale des races humaines*, Paris, 1889, p. 47 : « Les lecteurs savent que, dans l'Amérique Septentrionale, les métis de Français et de Peaux-Rouges forment la très grande majorité des habitants de la province de Québec, au Canada »... Ces mêmes métis deviennent des tribus nomades dans le *Nouveau Larousse illustré*, en cours de publication, tribus nomades, dit-il, que Mgr Forbin-Janson *évangélisa avec succès* lors de son séjour au milieu de nous, en 1840.

Jusqu'à M. Onésime Reclus, le sympathique et distingué géographe français, qui voit notre avenir national compromis pour avoir envoyé des volontaires contre les Boërs. Et que dire de ce bon monsieur Herbette que nous ne pouvons, malgré tout, nous empêcher d'aimer, en dépit de ses doléances sur notre compte [1]. Pourtant, il était passé ici au milieu de nous ; il nous avait vus ;

Hanotaux, où les relations de la France et du Canada étaient, pour ainsi dire, inexistantes et quand, il y a une vingtaine d'années, j'ai vu entrer, dans mon cabinet de directeur au ministère des affaires étrangères, sir Charles Tupper, venu pour négocier, avec la France, le premier traité de commerce qu'ait signé le Canada, ce fut, pour moi, un « revenant ». Le Canada était, alors, pour la plupart des Français, un nom, une pénible histoire... le passé !

« Aujourd'hui, le Canada est en pleine actualité. Personne n'est en droit d'ignorer un peuple de dix millions d'âmes, maître d'un territoire grand comme l'Europe, disposant de richesses considérables, et voyant s'ouvrir devant lui un avenir magnifique. »

1. Je regrette d'avoir à ajouter aujourd'hui qu'une plus intime connaissance a refroidi notre premier enthousiasme envers l' « oncle » Herbette.

mais ce n'est pas dans un voyage fait à tire d'aile, ce n'est pas même après un séjour de quelques semaines dans un pays que l'on peut se flatter de connaître le peuple qui l'habite, le juger sainement, surtout quand ce peuple présente des différences marquantes avec les habitants du vieux monde [1].

Depuis notre séparation d'avec la mère-patrie, nous avons évolué, Français et Franco-Canadiens, chacun dans sa sphère particulière, et aujourd'hui si nous sommes restés Français de sentiments, d'aspiration pour tout ce qui est noble et généreux, expansifs, prompts à l'enthousiasme, des différences radicales nous distinguent de nos cousins d'outre-mer. Sans doute notre communauté d'origine se reconnaît encore facilement. « Nos âmes se touchent par le haut », a-t-on dit avec infiniment de raison ; mais c'est surtout dans la pratique de la vie que s'accusent les traits caractéristiques maintenant propres aux deux races. Essayer de mettre en parallèle ces deux branches ethnographiques d'une même souche pour ce qui est du domaine de la science et des arts, serait plus que oiseux. M. Renan a bien dit que « la France est de tous les pays celui de tous où la haute spéculation a été la plus stérile » ; mais il est probable qu'il écrivait ces lignes sous l'empire d'une pensée subjective, — car cet aligneur de belles périodes s'y entendait à merveille dans la haute et stérile spéculation. Il n'en est pas moins vrai, et proclamons-le bien

1. Exemples : les ouvrages publiés par M. Siegfried, *Le Canada*, *Les deux races*, et par M. Arnould, *Nos Amis les Canadiens*, où l'on peut relever plus d'une inexactitude. M. Siegfried, cependant, avait fait un séjour de quelque six mois dans le pays, et M. Arnould près de deux ans.

vite et bien haut, que c'est encore en France que la science, la science sérieuse, compte les plus nombreux et fervents adeptes ; les savants français, par la gloire qui en revient à leur patrie, atténuent le triste renom que lui ont valu ses gouvernants depuis ces vingt dernières années.

Pendant un siècle et au delà, la situation de gêne et d'isolement où nous nous sommes trouvés, ne nous a guère permis de cueillir des fruits de l'arbre de science. L'acquisition d'autres biens, dont l'immédiate et impérieuse nécessité s'imposait, demandait toute notre énergie. Il a fallu d'abord former des hommes capables de se faire écouter en haut lieu et de prendre la défense de nos droits menacés : nos prêtres, par les collèges qu'ils fondèrent à même leurs deniers, se sont mis à la tâche et ont si bien réussi que les hommes d'Etat les plus distingués, les meilleurs orateurs politiques qu'a fournis la colonie, sont sortis de nos rangs. Puis, il fallait assurer le progrès de la colonisation ; c'était pour nous une question de vie ou de mort au point de vue national. S'emparer du sol est encore la grande affaire du jour, celle qui prime toutes les autres, celle qui doit être l'objet de notre constante sollicitude. Grâce à Dieu, notre situation sociale s'est beaucoup améliorée en ces derniers temps, et, à cette heure, nos hommes instruits, j'allais dire nos savants, figurent avantageusement aux réunions des grands congrès internationaux. Sans doute, nos universités sont inférieures, quant au choix des professeurs et à l'outillage scientifique, aux universités européennes et même à certaines universités anglaises du pays ; mais lorsqu'elles auront été dotées aussi richement que ces dernières, elle n'auront rien à leur envier.

En attendant, c'est encore dans notre province que le mouvement intellectuel est le plus intense et le plus général. Nos concitoyens d'origine anglo-saxonne nous cèdent le pas dans la production des œuvres de l'esprit : littérature, histoire, sculpture, peinture, musique, etc. Un progrès sensible a surtout été accompli durant la dernière décade ; notre système d'éducation va toujours se perfectionnant, et il est à espérer que, pour parler comme la légende,

« Un temps viendra qui n'est pas venu »...

Mais ne préjugeons point de l'avenir ; il sera, suivant l'intelligence et les aspirations de la génération prochaine, enviable et glorieux ou d'un uniforme et désolant terre à terre. Le présent doit être pour nous un motif d'encouragement, si l'on considère le milieu où nous avons été placés, la nécessité où nous étions d'assurer tout d'abord notre avenir national, et enfin la quasi impossibilité de mener de front l'étude, la méditation, et la conquête du pain quotidien.

Si ces circonstances ne nous ont pas permis d'acquérir une culture intellectuelle aussi forte, aussi étendue que celle qui distingue la nation la plus littéraire du monde, il est toutefois d'autres points de comparaison que nous ne craignons pas de revendiquer comme étant tout à notre avantage. Qu'il me suffise de citer deux de ces traits distinctifs : le développement de l'individualisme et la jouissance de la liberté, deux biens précieux entre tous.

Plus d'une cause a contribué à ce résultat.

Remarquons d'abord qu'un grand nombre des pre-

miers colons du pays venaient d'une ancienne province de France qui n'avait jamais connu le servage. Les Normands, dont les exploits étonnèrent le monde pendant tout le moyen âge, n'ont jamais pu se plier à cette nécessité politique de l'époque. Puis, les immenses horizons de la Nouvelle-France, les longues courses à travers nos forêts vierges, les luttes journalières que, pendant plus d'un siècle, il nous fallut soutenir contre de perpétuels ennemis, furent autant de facteurs qui concoururent à la formation du caractère aventureux et indépendant de nos ancêtres. Lorsque le sort des armes changea les destinées de notre cher pays, la rupture des liens qui nous rattachaient à notre ancienne mère-patrie fut suivie de longs jours de deuil et d'amers regrets ; mais elle eut ceci de bon qu'elle brisa du coup les entraves d'une administration excessive qui paralysait l'essor du commerce et l'exercice de l'initiative individuelle. Cette dernière vertu nous devenait d'autant plus utile que nous étions livrés à nos propres forces, obligés de ne compter que sur nous-mêmes dans la lutte que nous dûmes engager contre ceux de nos nouveaux maîtres qui voulaient notre anéantissement. Cette lutte fut longue, vive, constante ; le maintien de notre homogénéité comme peuple, la jouissance pleine et entière de toutes les libertés désirables : liberté individuelle, liberté politique, liberté religieuse, liberté d'enseignement, liberté de la presse, liberté d'association, liberté du foyer, furent la récompense de nos efforts.

Jouit-on de la liberté dans notre ancienne mère-patrie ? On serait tout d'abord porté à le croire, puisqu'il n'y a guère de pays au monde où, depuis un siècle, ce thème ait fourni matière à plus de discours ou d'écrits.

Pourtant, si l'on prête l'oreille aux récriminations qui s'élèvent de toutes parts, aux revendications de tous les partis politiques qui s'y disputent le pouvoir, il est évident que la mise en pratique pure et simple de ce droit naturel à l'homme reste encore à l'état de problème, qu'elle semble même comporter un caractère incompatible au tempérament de la race. Que d'essais infructueux tentés depuis un siècle !

Lacordaire disait déjà, de son temps :

« La France est un pays qui n'a pas compris une seule fois en trois cents ans ce que c'est que la liberté, pays où quelques-uns ont peur de la messe, tous de l'inégalité des rangs, et où ces deux idées forment la somme totale de la philosophie courante »[1].

Qu'aurait-il pensé s'il eût vécu à notre époque, s'il eût vu l'usage qu'ont fait de la liberté, du moins si l'on s'en tient à l'idée que semble se faire de ce mot le reste du monde, les *célèbres* hommes d'Etat qu'a produits la troisième République ? L'histoire contemporaine n'offre pas d'exemples d'un peuple aussi administré que le peuple français. Le rouage bureaucratique d'il y a cinquante ans même était relativement anodin si on le compare à la centralisation absorbante et despotique de ces dernières années, qui supprime les volontés et l'initiative individuelle, et qui devient la plus formaliste, la plus compliquée, la plus intolérable et la plus coûteuse

1. Le P. Lacordaire fait ici allusion à l'époque où l'Etat commença à absorber les attributions des autorités locales, c'est-à-dire aux règnes de Louis XIII et de Louis XIV, centralisation de pouvoirs continuée et aggravée sous tous les règnes subséquents pour aboutir aux excès de la troisième République. Antérieurement, la commune et la province géraient elles-mêmes leurs propres affaires.

des machines administratives. Le pouvoir central entend contrôler tous les actes de la vie publique, jusqu'aux plus infimes. La vie locale, si vivace autrefois, est aujourd'hui presque éteinte. « L'Etat, par ses règlements, touche à tout, s'occupe de tout et nous périssons étouffés, énervés, garrottés par une réglementation tatillonne et minutieuse qui traite les Français en mineurs, perpétuellement soumis à la tutelle anonyme de quelques chefs de bureaux des préfectures ou des ministères, de quelques contrôleurs fiscaux et d'un certain nombre d'agents de la force publique. Les Français, qui sont présumés connaître la loi, ignorent, heureusement pour leur tranquillité, la plupart des règlements qui les guettent de leur naissance à leur mort, à la campagne, en chemin de fer, sur les routes et jusque dans l'intérieur de leur maison. S'ils en étaient instruits, ils éprouveraient l'impression de Buffon étudiant le mécanisme du corps humain et n'osant plus ramasser sa plume dans la crainte de détraquer quelqu'un des rouages multiples et délicats qu'il venait de décrire. Ils ne sortiraient plus, ils ne parleraient plus, ils n'agiraient plus. Ils attendraient, inertes et résignés, l'heure fatale de leur comparution en simple police ou en police correctionnelle. La nature, la bonne et miséricordieuse nature, a heureusement mis le remède à côté du mal, et, en limitant les forces humaines, a limité par cela même les effets des réglementations démesurées. Mais il en résulte, comme le déclarait ingénument un des agents chargés de veiller à ce que ces règlements soient exactement observés, que les dépositaires du pouvoir poursuivent qui ils veulent, quand ils veulent, comme ils veulent. C'est ainsi que la peur des inconvénients de la liberté amène tous les dé-

sagréments de l'arbitraire et de la tyrannie administrative »[1].

« De quelque côté que l'on prête l'oreille, on n'entend que des appels à la contrainte morale, quand ce ne sont pas des appels à la violence » (Léon Lefebure, *le Devoir social*, pp. 1-3).

« Le préfet est, dans sa circonscription, l'inquisiteur en chef de la loi républicaine jusque dans la vie privée et dans le for intime, le directeur responsable des actes et des sentiments orthodoxes ou hérétiques qui peuvent être imputés aux fonctionnaires de l'innombrable armée par laquelle l'Etat central entreprend aujourd'hui la

---

1. Millot, *Que faut-il faire pour le peuple ? Esquisse d'un Programme d'Etudes sociales*, Paris, 1901, page 396.

A l'appui de son assertion, l'auteur cite les deux faits suivants ; c'est à faire rêver : Un Parisien de notre connaissance, dit-il, avait loué sur le bord de la mer une maisonnette charmante et merveilleusement située, mais où l'eau potable était contenue dans une citerne qu'il voyait avec désespoir s'épuiser rapidement. Il trouva très simple de descendre le sentier de la falaise et de rapporter chaque jour quelques seaux d'onde amère qui, si elle ne servait pas pour la table, pouvait servir ailleurs. Au bout d'un mois, il apprit avec terreur qu'il était sous le coup d'une poursuite pour avoir dérobé de l'eau de mer, délit prévu par un règlement spécial et justifié par la peur administrative de lui voir fabriquer du sel en concurrence avec la régie..

Peu de temps auparavant, le médecin avait ordonné à une malade de la plage des bains d'eau salée en baignoire ; il avait fallu toute une série de démarches et d'autorisations administratives, et pendant le temps nécessaire pour les avoir, la malade avait fait comme Mahomet et était allée à la mer, puisque les règlements ne permettaient pas à la mer de venir chez elle.

Ajoutons-en un troisième : En 1898, un professeur de rhétorique du Lycée Louis-le-Grand, M. Marc le Goupils, quitta l'Université pour faire un essai de colonisation à la Nouvelle-Calédonie. Il a raconté, dans le *Figaro* du 20 septembre 1898, les difficultés que lui a faites, non l'administration universitaire, mais l'administration coloniale. Elles sont invraisemblables.

conquête totale de la vie humaine »[1] (Taine, *le Régime moderne*, liv. IV, ch. 11, § VII, 10e édit., p. 429).

« Révolutions sur révolutions ont été faites au nom de la liberté ; c'est pour la conquérir que des malheureux ont rougi de leur sang les pavés de Paris, et, par une amère ironie, ce peuple, proclamé souverain, n'a pu obtenir des maîtres de hasard qu'il s'est donnés, la libre gestion de ses intérêts domestiques, comme il la possédait autrefois...

« En réalité, le gouverné français, proclamé souverain, est de tous les citoyens de l'Europe, le moins libre de gérer ses affaires, le plus asservi par ses maîtres, et celui qui leur paie le plus fort tribut » (U. Guérin, *l'Evolution sociale,* Paris, 1891, p. 149).

Pour nous, même en y mettant la meilleure volonté du monde, un pareil gouvernement serait simplement impossible. M. Maurice de la Fargue avait bien raison d'écrire dans sa « Lettre de France » à la *Patrie*, de Montréal, du 9 août dernier :

« Les Français ont décidément beaucoup à apprendre pour la « pratique de la liberté » et certains d'entre

---

1. « Le receveur des postes d'une ville de la Vendée qui, comme c'est l'habitude de ce pays, observait ses devoirs religieux, se vit mander par le sous-préfet et en reçut l'admonition suivante : « L'on me rend compte que vous êtes un assistant régulier à l'église, le dimanche ; même, plus que cela, que vous êtes porteur d'un livre, et un homme qui suit l'office avec un livre ne doit pas être surpris d'être classé comme clérical. De plus, il y a vos filles : l'aînée, qui est élevée dans un couvent, chante à la chapelle, et sa sœur fait la quête à l'église dans la paroisse. Tous ces faits figurent à votre dossier ; il est juste que vous en soyez averti, afin que vous ne soyez pas surpris des conséquences qui s'y attachent. » (Cité par le *Correspondant*, 25 décembre 1898, page 1116).

C'est inimaginable. Il est évident que ce mot de liberté, en France, a une signification tout à fait originale et locale.

eux ne feraient pas mal d'aller demander des leçons de l'autre côté de l'Atlantique, au Canada, par exemple »[1].

Je remarque qu'on se paie facilement de mots en France. Les termes de liberté, de démocratie, d'égalité, de solidarité humaine, de réformes progressives, qui reviennent si fréquemment dans les harangues politiques et les discours officiels, ont le don de griser et ceux qui les prononcent et ceux qui les entendent, comme si ces expressions finissaient par prendre dans leur esprit une forme concrète. « L'abus d'une dizaine de mots (ceux que je viens d'énumérer et quelques autres) qu'on ne définit pas, plonge nos esprits dans un état honteux d'inertie. Les orateurs de nos 500.000 cabarets et les journalistes qui les endoctrinent, exploitent, à l'aide de ces mots, les vagues aspirations des classes ignorantes, dégradées ou souffrantes »[2]. Vraie ou fausse, une formule contente notre esprit, dit un philosophe des temps présents. « Nous croyons être en démocratie, ajoute-t-il, nous sommes livrés à l'oligarchie des pires... Nous n'avons pas le gouvernement du peuple par lui-même,

1. L'année dernière (1900), dans une excursion de pêche à l'un de nos clubs, sur le parcours du chemin de fer du Lac-Saint-Jean, je fis la rencontre, dans un hameau en plein milieu des Laurentides, d'un jeune Français de la classe ouvrière établi déjà depuis plusieurs années dans notre province. Dans le cours de la conversation, je lui demandai ce qu'il pensait du pays, ses « impressions », dirait un reporter. — « Mais c'est un charmant pays, dit-il ; il est vraiment agréable d'y vivre, on y fait ce qu'on veut, chacun est maître chez soi. » Ce témoignage naïf, spontané, tout empreint de sincérité, peint bien l'état de choses existant. Seulement, comme je l'ai appris un peu plus tard, notre jeune homme, heureux de jouir de la liberté, en avait même abusé. L'expérience qui s'en est suivie le rendra sans doute plus sage.

2. Le Play, *Réforme sociale*, Préface de la 4e édition.

nous avons le gouvernement des moins nombreux par les plus nombreux, qui sont eux-mêmes gouvernés par un petit nombre d'intrigants »[1].

Au Canada, on ne discourt guère sur la liberté, mais on en jouit ; on ne parle pas de démocratie : on y est, en ce sens que c'est vraiment l'élément populaire qui gouverne. « Sans aucune revendication envieuse d'égalité, l'habitant de la province de Québec (le cultivateur, le propriétaire du sol, à qui il faudrait bien se garder d'appliquer l'épithète de paysan) n'admet pas plus que tout autre Américain les distinctions de classes ; un habitant, comme on l'appelle, en vaut un autre »[2].

Comment cela est-il venu ? Quand avons-nous ainsi accompli cette évolution ? Ma foi ! il me semble que je pourrais ici répondre comme le faisaient les habitants de cette partie de la terre au dieu dont parle le poète allemand Rückert qui, tous les 50 mille ans, visitant leur endroit et y trouvant tantôt une forêt, tantôt une ville, tantôt une mer, après s'être enquis auprès des personnes qui vivaient au moment de sa visite, de l'origine de cette forêt, de cette ville ou de cette mer, rece-

---

1. A. Fouillée, *la France au point de vue moral*, page 407.

2. Th. Bentzon, *Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre*, Paris, 1899.

Th. Bentzon est le pseudonyme d'une Française aussi aimable que distinguée, collaboratrice assidue de la *Revue des Deux-Mondes*, qui visitait notre province il y a quelques années. Le volume *Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre* résume ses notes et ses impressions de voyage, et si l'on considère le peu de temps qu'elle a passé au pays et abstraction faite de quelques légères inexactitudes inévitables, on est tout étonné de constater l'étendue et la justesse de ses appréciations. C'est un des auteurs étrangers qui nous ont le mieux vus, qui ont le mieux parlé de nous et dont nous nous plairons toujours à rappeler le souvenir.

vait invariablement la réponse suivante : « Il en a toujours été ainsi. » Puis-je ajouter, en complétant leur réponse : « Et il en sera toujours ainsi. »

Cela ne veut pas dire toutefois qu'une bienfaisante nature ait réparti également ses dons sur chacun de nous. Ici, comme partout ailleurs, il y a des esprits bien doués, d'autres qui le sont moins, des gens qui réussissent et des malchanceux, des riches et des pauvres, et, c'est bien le cas de le dire : « Il en sera toujours ainsi » tant que la boule sur laquelle nous nous mouvons continuera d'exister.

Pour préciser, voici exactement ce qui en est :

« Notre état social repose sur les bases les plus démocratiques et les plus égalitaires. Les quelques familles qui auraient pu prétendre, selon les idées de notre temps, à une certaine prépondérance, se sont appauvries. Tous ceux qui aujourd'hui se trouvent à la tête de notre société, sont fils ou petits-fils de cultivateurs, de négociants ou d'ouvriers. Il n'est aucune famille au Canada dont quelques membres ne se soient occupés, pendant les dernières générations, de travaux manuels ; aussi, le travail est-il justement honoré dans notre pays. Espérons qu'il ne cessera jamais de l'être »[1].

La société, en France, n'est plus hiérarchisée politiquement, il est vrai, mais elle l'est toujours socialement. Jamais peut-être l'antagonisme des classes n'a été plus aigu ; il n'est pas de pays au monde où les décorations et les titres soient recherchés avec autant d'empressement. L'égalité absolue est inscrite en tête de la consti-

---

1. Edmond de Nevers, *l'Avenir du peuple canadien-français*, 1896.

tution. Dans le cours ordinaire de la vie, personne ne veut ressembler à celui qu'il croit au-dessous de lui, et on ambitionne d'égaler celui qui est placé au-dessus. « Nos tendances sont tellement aristocratiques, dit un contemporain, que, presque tous, nous n'avons qu'une idée : sortir du commun par l'influence de l'argent, l'étalage du luxe, les distinctions artificielles, les titres honorifiques. »

C'est-à-dire que, moins le désordonné, l'excès, la nature se charge toujours de démontrer que l'utopie égalitaire, telle que l'entendent les socialistes et les collectivistes, est la plus décevante des chimères. Exception faite, fort minime d'ailleurs, de l'arbitraire des circonstances, la différence des conditions est la conséquence logique et inéluctable des aptitudes, des qualités naturelles ou acquises et du degré de bonne ou mauvaise volonté d'un chacun. Aucune organisation humaine ne fera jamais disparaître l'inégalité sociale ; il n'y a que la charité évangélique qui puisse maintenir cette égalité entre les hommes, en inclinant le puissant vers le faible, le riche vers le pauvre. Elle était pratiquée à l'état parfait dans les premiers temps du Christianisme ; elle le serait encore si nous avions le même esprit chrétien et, d'autre part, si nous voulions tout simplement nous en tenir aux choses possibles, sans perdre notre temps à courir après des ombres ou à nous arrêter aux rêveries de nos réformateurs modernes.

Si, du général, nous descendons au particulier et considérons, par exemple, l'état social de la classe ouvrière des deux pays, c'est alors surtout que nous apercevons des dissemblances marquantes. Nos ouvriers sont religieux, moraux, respectueux de la loi. En France

« les travailleurs de l'usine appartiennent presque entièrement au socialisme révolutionnaire, qui a pour caractère un anti-cléricalisme violent » (Stainville).

Haine de Dieu, de la religion et de ses ministres ! Toujours la même et incurable infirmité mentale, qui fait envisager l'avenir avec tant de tristesse !

« Pas n'est besoin de refaire le tableau cent fois retracé de l'incrédulité, de l'inconduite et de la débauche de l'ouvrier des villes. Un concubinage immonde ne remplace que trop souvent le mariage ; les liens de la famille sont relâchés ou brisés ; l'alcoolisme, ce fléau du 19e siècle, achève d'abrutir les âmes et de ruiner les corps. Que reste-t-il de la tempérance, de la fidélité, du respect, de la prévoyance, du renoncement, de la probité du monde ouvrier ? Interrogez les prêtres, les patrons, les ouvriers chrétiens et honnêtes, les juges d'instruction, et vous n'obtiendrez pour réponse qu'une longue et douloureuse plainte » (Antoine, *Cours*, p. 160).

L'irréligion rend tous ces prolétaires misérables, et ils deviennent les dupes des meneurs politiques, des journaux socialistes et radicaux, enfin de tous les visionnaires et démagogues qui les exploitent. L'expérience parviendra-t-elle jamais à les désabuser, à les débarrasser de leurs aveugles préjugés, qui les empêchent de discerner leurs véritables intérêts et de reconnaître leurs vrais amis ?

Combien est préférable la condition de nos ouvriers, « que leur envient les travailleurs de tous les pays du monde ! » Sans doute, même chez nous, tout n'est pas parfait et n'arrive à souhait. Nous avons bien aussi nos malentendus, nos grèves, nos conflits ; mais les théories révolutionnaires, socialistes, collectivistes, sont étrangè-

res à nos gens, incompréhensibles même ; leurs efforts tendent à obtenir des réformes dans le domaine des choses réalisables : relèvement des salaires, diminution des heures de travail, adoption de toute mesure, de tout règlement ayant pour but l'amélioration morale et matérielle de leur condition.

Enfin, l'ouvrier canadien éprouve moins de déceptions dans la vie, accoutumé qu'il est à compter plus sur lui-même que sur l'Etat pour l'avancement de ses affaires.

De l'autre côté de l'Atlantique, ce n'est pas seulement parmi le monde ouvrier que le malaise se fait sentir, mais il embrasse la nation tout entière. « Le malaise est partout et le dégoût partout. Tous souffrent du haut en bas de l'échelle sociale... On dirait que notre société épuisée est en proie à l'une de ces maladies terribles qui minent lentement, sourdement l'organisme, et conduisent fatalement au tombeau »[1]. Avec l'oligarchie qui s'est emparée du pouvoir depuis une vingtaine d'années, la France a cessé de jouer un rôle prépondérant en Europe. « Quels faits, quels hommes donneraient du reste aujourd'hui du prestige au régime ? Tous nos rêves de gloire se sont, hélas ! envolés ; le pouvoir ne se présente plus avec un cortège de brillants orateurs, de généraux glorieux, d'hommes d'Etat illustres ; il ne dicte pas ses volontés à l'Europe, il n'invoque pas à son actif le ferme maintien de la paix sociale, il n'étale pas sous nos yeux le spectacle de la richesse publique développée, de nos ressources sévèrement ménagées »[2].

---

1. Etienne Mansuy, *la Misère en France à la fin du 19e siècle*, Paris, 1889.

2. Urbain Guérin, *l'Evolution sociale*, Paris, 1889.

Il semble, en effet, que la patrie des anciens héros « sans peur et sans reproche » ait perdu le sens national, son type psychologique, et ne soit plus capable de retrouver sa vraie direction.

On ne veut plus du règne de Dieu sur les âmes , mais comme il faut toujours subir le règne de quelqu'un ou de quelque chose, et qu'on n'éprouve plus le sentiment de fierté des Francs d'autrefois, on souffre volontiers aujourd'hui le règne des parasites exotiques et des francs-maçons. Ceci n'est pas une métaphore, encore moins une de ces phrases vides de sens, mais visant à produire son effet. Lisez plutôt : c'était au lendemain des élections de 1893 :

« *Nos candidats* l'ont emporté *presque partout*... Nous sommes profondément heureux de leur réussite, bien certains que, au Palais-Bourbon comme ailleurs, ils s'inspirent toujours de la solidarité maçonnique, et qu'ils poursuivent infatigablement l'application de nos principes » (*Bulletin du Grand-Orient*, 1893, p. 561).

Ils n'ont pas manqué de s'inspirer de la solidarité maçonnique depuis qu'ils sont au pouvoir. Et aux principes de la secte sont sacrifiées la tranquillité sociale, la paix religieuse du pays, la liberté : liberté individuelle, liberté d'association, liberté d'enseignement, liberté pour les fonctionnaires de mettre leurs enfants ailleurs qu'aux écoles de l'Etat [1]. Périssent l'honneur national, l'influence de la France à l'étranger, si ces êtres de rai-

1. « Dans dix ans d'ici, la maçonnerie aura emporté le morceau, et personne ne bougera en France hors de nous. » (*Bulletin du Grand-Orient*, 1890). Mais c'est gentil, cela ! Autres temps, autres mœurs ; l'Etat maintenant, c'est la maçonnerie ! Et penser qu'il y a de par le monde, même en France, des gens à préjugés qui se refusent d'admirer ce nouvel ordre de choses !

son viennent en conflit avec les axiomes qui régissent les loges.

Tout autre est la condition sociale et politique de notre pays. Pour nous, Canadiens français, nous pouvons envisager l'avenir avec plus de confiance que jamais. Depuis un quart de siècle surtout, nous avons marché à grands pas dans la voie du progrès. Notre commerce et nos industries se développent rapidement. Nous augmentons en nombre, nous préparant à remplir dans l'Amérique du Nord la mission que la Providence semble nous avoir assignée. Il est assez difficile de dire ce que sera cet avenir ; mais ce que nous pouvons dès maintenant tenir pour assuré, c'est que cet avenir sera ce que nous voudrons ; il dépend entièrement et uniquement de nos propres efforts. Les générations qui nous ont précédés n'ont pas failli à leur devoir ; elles nous ont légué un héritage de foi et de patriotisme que nous n'avons qu'à conserver si nous voulons prospérer. On l'a déjà dit, mais on ne saurait jamais trop le répéter : un peuple incrédule et indifférent, c'est un peuple sans force, sans énergie, sans expansion. C'est une vérité d'expérience. Inspirons-nous des sentiments de fierté, de désintéressement et de générosité de nos pères ; au moins, ne détruisons point par de vaines rivalités politiques leur œuvre patriotique. Si la vie de l'individu, pour être fructueuse, est un combat, les peuples n'en sont pas moins tenus à exercer une continuelle vigilance pour ne point déchoir, et cette vigilance est encore plus nécessaire aux époques de calme et de sécurité comme celle dont nous jouissons. Travaillons. « La superficialité n'est plus de mise de nos jours », disait tout récemment M. le maire de Montréal. La vie doit être prise au sé-

rieux. Donnons tout notre savoir et notre énergie à ce que nous entreprenons, et nous réussirons à l'instar de nos voisins, qui pensent moins à s'amuser qu'à travailler, et dont la volonté constante est de se créer une existence indépendante. Quoique l'acquisition des richesses ne soit point le but de notre raison d'être ici-bas, rien cependant ne nous empêche d'augmenter notre capital, de devenir millionnaire même si les circonstances s'y prêtent, prenant garde toutefois de ne pas nous laisser dominer par la fièvre du lucre, qui engendre le plat égoïsme, lequel, à son tour, est la source des sentiments bas et des viles actions. Gardons un idéal élevé de la vie humaine. Sachons faire un usage intelligent des biens de ce monde. Donnons un généreux concours aux œuvres destinées à favoriser nos intérêts nationaux. Sachons distinguer le mérite et encourager ceux d'entre nous dont les talents peuvent honorer la patrie. Nous croyons assurer le bien-être à nos descendants en leur laissant une grande fortune : souvent nous ne leur léguons que l'imprévoyance et le malheur. Dotons richement nos écoles d'arts et de métiers; mettons nos universités sur un pied d'égalité avec les institutions anglaises du même genre ; fondons des bibliothèques publiques libres ; il faudrait que chaque ville, grande ou petite, eût la sienne. Mais encourageons, avant tout, la cause de la colonisation, la cause nationale par excellence. Puisque le rapatriement de nos compatriotes émigrés aux Etats-Unis est un rêve difficile à réaliser, dit-on, cherchons au moins à garder ici au pays tous ceux de notre sang. D'ailleurs, notre enthousiasme pour la République américaine doit être réfléchi ; Dieu sait combien de

temps durera cette prospérité matérielle, qui éblouit tant d'esprits. « Nous ne devons pas toujours nous reposer dans cette sécurité imaginaire que nous pourrons tout vendre et n'acheter que peu ou rien », disait le populaire et si regretté président, M. MacKinley, la veille même du jour où la main d'un criminel devait l'atteindre. Le Canada, notre province de Québec, offre bien plus de garanties d'une véritable et solide grandeur future ; cette grandeur — le présent n'est déjà pas à dédaigner — repose sur une base, base essentielle, qui manque aux Etats-Unis : la culture du sol. Quoi qu'on fasse ou qu'on dise, « le labourage et le pastourage seront toujours les vrayes mines et trésors du Pérou. »

« La colonisation de notre pays par les enfants du sol, disait dernièrement notre vénéré archevêque de Québec, voilà le gage de notre avenir comme peuple ; c'est en elle que reposent les espérances de notre nationalité canadienne-française ; c'est vers cette œuvre patriotique entre toutes qu'il faut diriger nos efforts. Employons à son succès tout le zèle dont nous sommes capables ; conservons-lui généreusement les trésors d'un patriotisme éclairé, dévoué et vraiment chrétien »[1].

Faisons aussi notre profit du conseil que l'honorable premier ministre d'Ontario donnait, ces jours derniers, aux jeunes gens qui l'écoutaient : « Nous nous devons d'abord à notre province, en second lieu au Canada, et enfin au grand empire dont nous formons partie. »

Nous avons déjà plusieurs sociétés de colonisation qui facilitent aux courageux colons les moyens de défricher

---

1. Réponse à l'adresse de la Société Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1901.

des terres nouvelles, qui leur procurent les bienfaits de l'éducation religieuse et de l'instruction ; multiplions ces sociétés. Un bon mouvement dans ce sens, au point où nous en sommes de notre vie nationale, aura un effet immédiat, irrésistible et décisif. Nous avons à nous garder contre toute surprise éventuelle. Nous voulons bien vivre en paix et en bonne intelligence avec les diverses races qui composent cette vaste région de l'Amérique du Nord ; mais on nous jalouse, et d'aucuns ne laissent point passer l'occasion de nous témoigner leur mécontentement. Et pourtant, c'est bien nous, Canadiens-Français, qui avons conservé le Canada à l'Angleterre. Où et que seraient aujourd'hui, sans les premiers possesseurs du sol, ceux qui, ignorant ou feignant d'ignorer l'histoire, ne peuvent rien de mieux pour l'avancement et le bonheur de ce pays, que de provoquer la défiance et la discorde parmi ses habitants. A tout événement, comme le dit avec un si grand sens patriotique M. L.-O. David, l'avenir est à la race qui aura le plus grand nombre d'acres de terre. Dans le domaine politique, elle aura l'influence, elle commandera. Ses hommes d'Etat seront les plus considérés, ses droits seront protégés ; sa voix et sa volonté seront respectées. Etre maître du sol, c'est donc être le maître des destinées du pays.

Si Joseph, premier ministre d'Egypte, eût casé ses frères dans les bureaux publics avec de bons appointements au lieu de leur donner comme pasteurs la terre de Gessen, on peut se demander si les Hébreux auraient conservé leur homogénéité de race. La sagesse et la prévoyance politiques, on le voit, ne sont pas de nos jours.

Le vrai patriotisme se compose tout entier de dévoue-

ment et d'abnégation. Le seul vrai patriote, dit Silvio Pellico, est l'homme vertueux, l'homme qui comprend et qui aime tous ses devoirs, et se fait une étude de les remplir. Se faire le détracteur de la religion et des bonnes mœurs, ajoute-t-il, et aimer dignement sa patrie, sont choses incompatibles [1].

---

1. J'ai déjà dit qu'il n'y a rien de parfait en ce bas monde, même en Canada. En effet, notre pays, si heureux sous tant de rapports, traîne un lourd boulet, qui ne sera peut-être pas un grand obstacle au développement de son progrès matériel, mais qui le retardera dans sa marche vers l'aimable, éclairée et véritable civilisation. Les hommes que ce boulet symbolise, à part quelques rares exceptions, appartiennent, par l'étroitesse de leurs idées, par l'esprit d'absolutisme qui les anime, à un âge depuis longtemps disparu. Après avoir causé le malheur de l'Irlande, ils menacent de devenir un fléau pour le Dominion ; en tous temps, depuis leur existence, ils ont été une cause d'ennuis pour l'empire. Qu'ils viennent directement d'Ulster ou d'ailleurs, un trait commun les distingue — tenant toujours compte de l'exception — quant à ce qui fait l'objet de leurs préjugés et de leur haine ; s'ils le pouvaient, ils feraient, dès demain, de notre province le champ de leurs actes d'intolérance. Cette année même, le 9 juin 1901, 8.000 Orangistes de Belfast, armés de bâtons et de pierres, ont donné une nouvelle preuve de leur amour de la justice et de la liberté, en attaquant brutalement la procession du Très Saint Sacrement, conduite par les catholiques de cette ville, procession, chacun le sait, d'un caractère purement personnel et religieux. Enfin, ce sont, je le répète, des hommes d'un autre âge.

Ce qui précède date de 1901. Les Orangistes de 1913 semblent être encore les mêmes. La mentalité de ces gens-là ne paraît pas susceptible de se modifier avec le temps. A Ulster comme au Canada, laissés à eux-mêmes, ils ne reconnaîtraient d'autres droits que ceux qu'ils voudraient bien se donner, d'autre justice que celle qui cadrerait avec leurs étroits préjugés. Ces féaux chevaliers de Sa Majesté ne parlaient rien de moins, l'an dernier, que de prendre les armes pour empêcher le gouvernement de l'Empire d'accorder à leurs concitoyens les libertés constitutionnelles qu'ils réclamaient. C'était la rébellion ouverte. Au

mois de mars 1912, la Grande Loge de l'Est Ontario votait des résolutions non seulement contre le Home Rule, mais demandait au gouvernement de cette province de faire des lois de nature à rendre illégal et impossible l'usage de la langue française dans les écoles de l'Ontario. D'ailleurs, chaque fois qu'ils s'aventurent à parler des choses de Québec, je ne sais qui l'emporte : de leur fanatisme ou de leur ignorance. Figurez-vous qu'un certain M. Boggs écrivait, il y a deux ans, dans une revue réputée sérieuse, le *University Magazine*, publié à Toronto, que le clergé catholique tenait notre population dans l'ignorance et l'empêchait d'apprendre la langue anglaise... Est-il possible d'être ignare ou stupide fanatique jusqu'à ce point ! A qui ces enragés doivent-ils le bienfait de vivre encore aujourd'hui sous la domination anglaise ? Le 12 juillet de chaque année, au lieu de maugréer contre ce qu'ils appellent les « Frenchmen », tout comme si on était des étrangers au pays, ils devraient plutôt se rappeler que le 12 juillet 1812, les troupes américaines envahissaient le Canada, qui ne fut alors sauvé que grâce à nous. Il est heureux, malgré tout, qu'ils ne réussissent guère à influencer la grande majorité de la population de leur province ; autrement la vie deviendrait impossible ; ce ne seraient que de continuels et déplorables conflits, qui finiraient par faire perdre au pays la bonne réputation dont il jouit à l'étranger, à compromettre sa prospérité et sa sécurité. Cela serait pourtant si agréable et il me semble si facile de vivre en paix dans ce grand pays et de travailler dans un commun accord à la réalisation de ses destinées, si chacun voulait seulement s'efforcer de faire acte de bon et paisible citoyen, et laisser là les préjugés des siècles passés. A part le fait d'avoir conservé le Canada à l'Angleterre, nous avons toujours traité avec justice, générosité même, tous nos concitoyens de nationalité ou de foi étrangère à la nôtre et montré en toutes circonstances un véritable esprit chrétien de bienveillance et de conciliation. Je n'en veux pour témoignage que celui que nous donnait M. Robbin, principal de l'école normale protestante de Montréal, en résignant ses fonctions le 1er juillet 1907, témoignage que je me fais un plaisir de citer ici.

« Je ne rendrais pas pleine justice aux principaux hommes politiques de toutes les nuances, en cette province, si je n'exprimais pas mon admiration de l'attitude qu'ils ont prise à l'égard de l'éducation.

« Pendant plus de trente ans que j'ai été intimement mêlé aux choses de l'instruction publique dans la province de Québec, et où j'ai été souvent, pour la cause de l'éducation, en

contact avec des hommes influents de tous les partis politiques, j'ai toujours trouvé chez eux un désir universel de répandre l'instruction populaire, une disposition inaltérable à écouter patiemment les représentations des éducateurs de profession ; une large mesure d'équité à l'égard des droits scolaires de la minorité et une ferme détermination de maintenir les précieux intérêts de l'éducation en dehors de l'arène orageuse de la politique de parti. »

Pourquoi n'use-t-on pas des mêmes procédés de justice et de bonne entente envers les minorités des autres parties du pays ? « Il me semble, disait dernièrement à ce propos un Anglais distingué de cette province, M. John Boyd, que la situation de la minorité de langue anglaise dans la province de Québec fournit un exemple frappant de la situation qui devrait être faite aux minorités dans toutes les provinces. La minorité de langue anglaise dans cette province n'a jamais eu aucun motif de plainte, et le résultat est que les relations entre les deux éléments sont des meilleures. Je ne puis comprendre pourquoi un système qui a si bien réussi dans une province où la majorité est canadienne-française et catholique romaine ne réussirait pas aussi bien dans une province dont la majorité est anglaise et protestante. Ce qui est justice pour l'un, doit être justice pour l'autre...

« La question du traitement des minorités est, m'a-t-il toujours semblé, d'une importance vitale, car si quelque fraction de notre peuple est amenée à se sentir injustement traitée, cela fera naître un sentiment d'agitation qui ne peut manquer d'être préjudiciable à notre vie nationale, dont la santé dépend d'une coopération mutuelle et de la bonne volonté de tous les éléments qui la composent. Les pères de la confédération qui étaient animés de l'esprit de tolérance le plus large et du plus ardent patriotisme, se rendirent parfaitement compte de cela, et en élaborant l'Acte de la Confédération, leur intention fut que toutes les minorités, d'un bout à l'autre du pays, devaient être efficacement protégées. Sir Alexander Galt, qui représentait la minorité protestante de Québec, déclara expressément, à cette époque, que ce serait aussi bien une injustice, qu'un grave danger pour la confédération de contraindre une minorité à accepter un système d'éducation qu'elle ne désirerait pas. Par conséquent, tout ce qui tend vers ce but, est distinctement une violation de l'esprit de la constitution.

» De telles questions, à mon avis, pourraient facilement être tranchées, s'il y avait moins de préjugés et moins d'esprit de clocher. Je ne puis comprendre cette mentalité qui fait que certaines

gens croient que leur langue est toute suffisante *(all sufficient)* et que l'on doit l'imposer aux autres ; pas plus que je ne puis comprendre la mentalité de ceux qui s'imaginent qu'il ne peut pas y avoir de divergence d'opinion, et que les gens peuvent penser différemment et cependant avoir de l'estime les uns pour les autres. Pour ma part, je pense que ce serait une chose splendide, si tous les enfants canadiens-français apprenaient l'anglais dès leur enfance et si l'on enseignait le français à tous les enfants de langue anglaise. Si cette chose était faite, cela établirait plus d'intimité et des relations plus cordiales entre les deux races, et la conséquence en serait qu'il n'y aurait plus de ces malentendus qui sont la source de tant de frictions. Enseigner le français aux enfants de langue anglaise, ce serait les mettre à même, une fois devenus hommes, de mieux comprendre et d'apprécier leurs compatriotes canadiens-français. Enseigner l'anglais aux fils de Canadiens-français, de façon à leur bien faire posséder la langue de la majorité du pays serait les mieux armer dans la lutte pour la vie. L'enfant canadien-français doit être, au point de vue de l'éducation, aussi bien équipé que l'enfant canadien-anglais, afin d'être victorieux dans les compétitions de l'avenir. Mais il me semble que l'on pourrait obtenir ce résultat sans pour cela être obligé d'empiéter sur les droits naturels d'un chacun ou de mettre en vigueur des règlements comportant la moindre injustice. Je ne crois pas que le Canadien-français, pas plus que le Canadien-anglais, doive oublier sa langue maternelle. Si j'étais Canadien-français, je serais certainement aussi jaloux de tout ce que je croirais porter atteinte à mes droits sur ce point, que je le serais si on essayait de porter atteinte à mes droits naturels.

« Le juste traitement des minorités est une question d'une importance vitale pour le Dominion, car le maintien de la Confédération dépend de la coopération mutuelle et de la bonne volonté de tous les éléments et de toutes les fractions... »

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

(Octobre 1902)

Des événements politiques qui arrivent aujourd'hui dans le vieux pays de nos ancêtres, il en est qui nous font l'effet d'un mauvais rêve, et nous nous demandons, habitants de l'Amérique, si des excès d'absolutisme comme ceux qui viennent d'avoir lieu peuvent encore se produire au XXe siècle chez un peuple réputé intelligent et soi-disant libre, bien que nous sachions que nos cousins de l'autre côté de l'eau, depuis longtemps, vivent dans un malaise perpétuel, en proie à d'affligeantes luttes intestines, parlant sans cesse de liberté et d'égalité sans doute parce qu'ils ne jouissent ni de l'une ni de l'autre. Partout ailleurs le monde progresse, les préjugés tombent, les peuples deviennent libres, et, s'ils ne réussissent pas toujours, ils s'efforcent du moins, dans un élan commun, à conquérir le bonheur. Nous voyons la France divisée, perdre le meilleur de sa force active, et certaines classes de citoyens continuellement vexées, dominées, tyrannisées par une oligarchie politique qui ne compte presque pas au point de vue du nombre, et qui n'a rien des sentiments et des aspirations de la vieille âme française. Quand un pays souffre, à tort ou à raison, on en attribue généralement la responsabilité au gouvernement ; mais, à côté du mal, existe un remède que connaissent bien les peuples vraiment libres, dotés

d'un régime constitutionnel, et les gouvernants indignes sont vite remplacés par d'honnêtes citoyens qui n'ont point deux mesures pour administrer la justice. Jouir d'un régime constitutionnel ! c'est très désirable, c'est déjà beaucoup même ; mais ce qu'il importe plus, c'est d'en comprendre la nature et de savoir s'en servir à propos. Pour peu que l'état de choses actuel se prolonge en France, le monde va finir par croire qu'il y a une grande part de vérité dans cette boutade de Proudhon :

« Le peuple français, dit-il, est parqué en trois ou quatre troupeaux, recevant d'un chef leur mot d'ordre, répondant à la voix d'un coryphée, et pensant juste ce qu'il a dit. Certain journal a, dit-on, cinquante mille abonnés : à six lecteurs par abonnement, cela fait trois cent mille moutons broutant et bêlant au même râtelier. Appliquez ce calcul à toute la presse périodique et vous trouverez qu'il existe, de compte fait, dans notre France raisonneuse et libre, deux millions de créatures recevant chaque matin, des journaux, la pâture spirituelle. Deux millions, mais c'est la nation tout entière qu'une vingtaine de petits bonshommes mènent par le nez » [1].

Il nous semble que les Français d'autrefois ne devenaient pas aussi docilement la chose de l'Etat que ceux d'aujourd'hui ; il est vrai qu'il n'existait pas de journaux et qu'on ne parlait pas de démocratie dans ce temps-là. Mais sans remonter à l'époque où tout sujet pouvait dire : « Qui t'a fait roi ? » à l'élu dont l'humeur devenait inquiétante, arrêtons-nous aux temps où le vas-

1. Proudhon, *Lettre à M. Blanqui sur la propriété*, deuxième mémoire.

sal prêtait au suzerain *aide* et *conseil*, où le roi était tenu de consulter les délégués de toute la nation, rassemblés en états généraux. Ces assemblées, quoique irrégulières, furent très fréquentes sous les Capétiens, aux XIe et XIIe siècles. Philippe le Bel même, désirant appuyer ses actes sur l'opinion populaire, les convoqua solennellement. « La nouveauté, dit Luchaire, consista à donner à la convocation de l'élément populaire la forme d'une représentation régulière, fondée sur une *base électorale* tellement large qu'elle équivaut *presque* au suffrage universel. » Les Etats convoqués à Paris en 1314 consacrent, en votant à la couronne les subsides dont elle avait besoin pour la guerre de Flandre, le principe du vote de l'impôt par le peuple. Les Etats de 1355 furent encore plus extraordinaires. Le tiers, intervenant directement dans l'administration, réclama le privilège de répartir l'impôt sur toutes les classes, de partager l'autorité entre le roi et les trois ordres de la nation. L'ordonnance de 1355 est presque conçue dans les mêmes termes que *la Grande Charte*, également rédigée en français, qui a fait toute la force et la gloire de la Grande-Bretagne.

« La France fut quelque temps gouvernée comme l'Angleterre, dit un auteur, en commentant cette fameuse ordonnance. Les rois convoquaient les Etats Généraux substitués aux anciens parlements de la nation. Les Etats Généraux étaient entièrement semblables aux parlements anglais, composés des nobles, des évêques et des députés des villes ; et ce qu'on appelait le nouveau parlement sédentaire à Paris était à peu près ce que la cour du banc du Roi était à Londres. Le chancelier était le second officier de la couronne dans les deux Etats ; il

portait en Angleterre la parole pour le roi dans les Etats Généraux d'Angleterre, et avait inspection sur la Cour du banc ; il en était de même en France ; et ce qui achève de montrer qu'on se conduisait alors à Paris et à Londres sur les mêmes principes, c'est que les Etats Généraux de 1355 proposèrent et firent signer au roi de France presque les mêmes règlements, presque la même charte qu'avait signée Jean d'Angleterre. Les subsides, la nature des subsides, leur durée, le prix des espèces, tout fut réglé par l'assemblée. Le roi s'engagea à ne plus forcer les sujets de fournir des vivres à sa maison, à ne se servir de leurs voitures et de leurs lits qu'en payant, à ne jamais changer la monnaie, etc. »

Antérieurement, en 1315 et 1318, sous Louis X et Philippe V, c'est-à-dire cinq siècles avant la fameuse déclaration des droits de l'homme présentée dans le temps comme une nouveauté, la liberté est déclarée de droit naturel.

Il n'était guère possible de faire mieux pour le temps, et ces Etats Généraux témoignent du moins qu'on avait alors envie de vivre. Aussi, la France de ces époques lointaines remplissait le monde de faits autrement plus glorieux que ceux de la France de la troisième république. En Orient, où elle entraîne la chrétienté, son prestige devient tel que son nom seul sert à désigner tous les peuples de l'Europe ; ce n'est que depuis ces dernières années que ce prestige a été détruit, grâce à l'incapacité et au sectarisme des gouvernants actuels.

Mais comment ces principes de liberté et de self-government, proclamés simultanément en France et en Angleterre, et maintenus jusqu'à nos jours dans ce dernier pays, ont-ils fini par être complètement étouffés

dans le premier ? Les Etats Généraux réunis à Paris en 1614 furent les derniers avant l'Assemblée constituante.

Les causes qui ont amené ce résultat sont multiples. Pour les indiquer même sommairement, il faudrait faire un volume au lieu d'un article de revue. Je n'en nommerai que deux. J'attribue d'abord l'établissement définitif du régime constitutionnel anglais aux instincts primordiaux de la race pour la vie indépendante, et à l'énergique persévérance du caractère anglo-saxon [1].

En second lieu, on voit que les grands en Angleterre, fidèles à leur mission, se sont toujours interposés entre le peuple et le roi pour tenir l'équilibre entre les divers pouvoirs. Ils comprirent de bonne heure qu'en défendant les intérêts populaires, ils défendaient leurs propres intérêts, et devenaient les représentants légitimes de la nation. Un lord, un baronnet, un squire, aujourd'hui comme autrefois, réside sur ses terres et prend un intérêt direct dans le gouvernement local et général. Il travaille et gouverne, s'occupe de toutes les affaires du comté, fonde des associations et cherche à introduire partout des perfectionnements. « Député élu à la chambre basse, membre héréditaire de la chambre haute, il tient les cordons de la bourse publique et empêche le prince d'y puiser trop avant. »

En France, les seigneurs féodaux, protecteurs nés du peuple [2], cessèrent bientôt de faire cause commune avec

1. C'est ainsi que le roi Edouard Ier, en convoquant le premier véritable parlement anglais, en 1295, déclare qu'il le fait inspiré par la maxime ancienne qui veut que ce qui touche aux intérêts de tout le monde soit approuvé par tout le monde, et proclame un principe d'où sont sorties depuis les réformes les plus radicales de la société. (Jusserand, *Les Anglais au Moyen Age*).

2. *Seigneur*, en latin du moyen âge, signifie : « l'ancien », le chef du troupeau.

lui pour ne songer qu'à étendre leur domination au delà de ses limites naturelles. L'autorité royale, menacée, abattit leur puissance avec l'aide des communes affranchies, et, finalement, établit le despotisme monarchique en accaparant tous les pouvoirs, qu'elle exerce au moyen de délégués. Déjà, sous Louis XIV, tout ployait sous l'administration des commis. « L'aristocratie française cessa, sous son règne, dès la seconde génération, d'être une pépinière d'hommes d'action, et c'est justement ce que le roi avait cherché en la tenant à la chaîne de ses palais... L'effacement de cette aristocratie française n'est pas l'œuvre de la grande Révolution, qui ne fit que prendre acte du fait accompli. C'est l'œuvre personnelle et systématique de Louis XIV. » (Barine, *Louis XIV et la Grande Demoiselle*).

Réduit à son titre nu, le noble n'a plus aucune autorité. N'exerçant plus aucun patronage, ne pouvant plus prendre aucune part à l'administration publique, il déserte son château et devient simplement courtisan et à charge, ne cherchant plus qu'à conserver des privilèges que légitimaient naguère les services rendus. « L'exil seul, dit un Anglais, Arthur Young, qui parcourut le pays de 1787 à 1789, l'exil seul force la noblesse de France à faire ce que les Anglais font par préférence : résider sur leurs domaines pour les embellir... Un grand seigneur français, eût-il des millions de revenu, vous êtes sûr de trouver ses terres en friches. »

« Dans tout le royaume, dit le marquis de Mirabeau, il n'y a pas une seule terre un peu considérable dont le propriétaire ne soit à Paris, et conséquemment ne néglige ses maisons et ses châteaux » [1].

1. *Traité de la population, 1856.*

Ce n'est pas impunément, ajoute Taine, qu'on retranche à un arbre ses racines. Instituée pour gouverner, une aristocratie se détache du sol lorsqu'elle ne gouverne plus, et elle a cessé de gouverner depuis que, par un empiétement croissant et continu, presque toute la justice, toute l'administration, toute la police, chaque détail du gouvernement local ou général, toute initiative, collaboration ou contrôle en matière d'impôts, d'élections, de routes, de travaux et de charités, a passé dans les mains de l'intendant et du subdélégué, sous la direction suprême du contrôleur général et du conseil du roi. Jamais conducteurs d'hommes n'ont tellement désappris l'art de conduire les hommes, art qui consiste à marcher sur la même route, mais en tête, et à guider leur travail en y prenant part.

« Un village, disait Turgot à Louis XVI, n'est qu'un assemblage de maisons, de cabanes et d'habitants aussi passifs qu'elles... Votre Majesté est obligée de décider tout par elle-même ou par ses mandataires... Chacun attend vos ordres spéciaux, pour contribuer au bien public, pour respecter les droits d'autrui, quelquefois même pour user des siens propres. » Par suite, ajoute Necker, « c'est du fond des bureaux que la France est gouvernée... Les commis, ravis de leur influence, ne manquent jamais de persuader au ministre qu'il ne peut se détacher de commander un seul détail » [1].

La centralisation administrative, en paralysant toute vie locale, toute initiative individuelle, est toujours allée en empirant jusqu'à nos jours où l'Etat central, pour

1. Remontrances de Malesherbes, Mémoire de Turgot, Mémoire de Necker au roi (Laboulaye, *De l'administration française sous Louis XVI*, *Revue des cours littéraires*, IV, 423, 759, 814).

me servir encore d'une expression de Taine, a entrepris la conquête totale de la vie humaine. « Depuis Richelieu, le despotisme s'est transformé, mais c'est toujours le despotisme exercé soit par un dictateur, soit par une assemblée ; la Convention, c'est la tyrannie la plus révoltante ; le Consulat, l'Empire, c'est la dictature militaire, et la république de Gambetta, c'est encore la main de fer de l'absolutisme »[1].

Sous Louis XV, vingt-cinq gentilshommes sont emprisonnés ou exilés pour avoir signé une protestation contre les ordres de la Cour. Aujourd'hui, si un homme en charge, ecclésiastique ou simple laïc, mais le premier surtout, ose hasarder la moindre critique contre les actes arbitraires et vexatoires du régime actuel, vite, son traitement est supprimé ou on le démet de son emploi. Un simple maire de village, par exemple, est suspendu de ses fonctions pour avoir qualifié d'infâmes les décrets ordonnant la fermeture des écoles non autorisées. Si un fonctionnaire du gouvernement confie ses enfants à d'autres écoles que celles de l'Etat, il peut s'attendre à un renvoi d'office.

En 1772, vingt gentilshommes ne pouvaient se réunir et délibérer sans une permission expresse du roi ; en 1902, les évêques, en France, tout incroyable que le fait puisse nous paraître, ne peuvent s'assembler dans une localité quelconque du pays sans le consentement du gouvernement.

Mais le mal devient extrême sous une république, telle que l'entendent les Jules Ferry, les Brisson, les Waldeck-Rousseau et les Combes, car, comme dit Mé-

1. De Celles, *la Conquête de la liberté en France et au Canada.*

ric dans ses *Erreurs sociales du temps présent* (p. 26), « c'est la tendance fatale de tous les matérialistes, partisans de la morale positiviste, d'attribuer à l'Etat une puissance tyrannique et formidable, de supprimer les responsabilités privées, d'étouffer l'initiative et la liberté individuelle, de briser les résistances particulières et collectives, et de préparer l'égalité de tous les citoyens dans la servitude la plus honteuse, sous la domination d'un pouvoir anonyme ou inconscient chargé d'élever, d'instruire et de nourrir tous les citoyens. A l'Etat seul appartient le gouvernement politique, civil, intellectuel, moral, religieux, commercial et industriel du pays. C'est le césarisme, moins la franchise, sous le masque d'un système de philosophie. »

Dans son rapport sur la loi des Suspects (10 octobre 1793), Saint-Just conviait la majorité à « comprimer » la minorité, à régner sur elle « par droit de conquête ».

C'est bien là ce que font nos républicains révolutionnaires actuels, et les administrés, déchargés depuis trois siècles du soin de se gouverner, habitués à se laisser pousser, ne savent plus agir et semblent être incapables d'un effort commun pour se débarrasser d'un gouvernement tyrannique.

L'Anglais Young, dont nous donnions un extrait un peu plus haut, cite, en fait de gouvernement, le trait suivant ; on était en 1789 :

« A Clermont, dit-il, je dînai ou soupai cinq fois à table d'hôte avec vingt ou trente négociants, marchands, officiers, etc. ; à peine un mot de politique dans un moment où tous les cœurs devraient battre de sensations politiques ; l'ignorance ou la stupidité de ces gens-là est incroyable. Il ne se passe pas de semaine où leur pays

ne produise une multitude d'événements qui sont analysés et discutés même par les charpentiers et les serruriers de l'Angleterre. » La cause de cette inertie est manifeste ; interrogés sur leur opinion, tous répondent : « Nous sommes de la province, il nous faut attendre pour savoir ce que l'on fait à Paris [1] ! »

Les choses n'ont pas changé depuis un siècle, et un de ceux que la récente persécution a chassés de son pays, attribue le succès des persécuteurs à l'ignorance et à l'inertie de l'électorat des provinces.

Il est vrai que dans certains moments de crise, on pourra bien manifester quelques velléités d'indépendance, d'opposition au gouvernement. L'électeur applaudira volontiers à l'article de son journal qui se fait l'écho de son mécontentement et qui tape sur le ministère. « Bien ! il n'a que ce qu'il mérite », se dira-t-il, et comme on s'abuse là-bas singulièrement sur les mots, il sera même étonné l'instant d'après que le gouvernement tienne encore, tout comme cette dame de l'ancien régime qui était toute surprise de n'être pas purgée dès qu'elle avait dit une jolie chose sur l'émétique ; mais quand le temps des élections est arrivé, qu'il faudrait agir, il reste tranquillement chez lui, soit parce qu'il a déjà tout oublié, soit parce qu'il ne s'est jamais donné la peine de se déranger pour ce qu'il considère être une mince affaire : celle d'aller déposer son bulletin dans l'urne.

Quelques auteurs considèrent le système républicain comme l'idéal de toutes les constitutions politiques. C'est celui qui fait la gloire et la prospérité des Etats-Unis ; c'est celui dont nous jouissons ici au Canada sous

1. *Voyage en France, 1789.*

un autre nom, et nous n'en voudrions pas d'autre. Il ne faut donc pas s'étonner que ce soit là aussi la forme de gouvernement qui plaise le plus aux Français, mais est-ce à dire que ce soit bien celle qui leur convienne ? Il est permis d'en douter en présence des résultats obtenus après une expérience de trente ans. Pour qu'un gouvernement semblable soit possible dans un pays, il est nécessaire que le peuple y soit préparé par une éducation politique préalable, et cette éducation n'est pas l'œuvre d'un jour. De plus, point essentiel, il faut que les individus puissent et veuillent s'occuper de la chose publique. Cela demande une certaine habitude des affaires, du dévouement, de l'abnégation même parfois. La masse du peuple français qui, à d'autres égards, possède tant d'aimables qualités, ne paraît pas encore avoir acquis celle du *self-government*. Le fait est que les Français de nos jours, comme ceux du temps de Louis XIV, sont encore à apprendre en quoi consistent les mœurs de la liberté. Ce qui manque aux autres, aux gouvernants, pour rendre acceptable le système républicain, c'est l'esprit de modération, de justice, d'impartialité. On est sectaire, sectaire jusqu'à la haine, bien décidé d'avance à ne point accepter le concours, à ne pas tenir compte de la bonne volonté de telle et telle catégorie de personnes. C'est ainsi qu'on arrive même, par fanatisme, jusqu'à perdre le sentiment de sa position et à se rendre ridicule aux yeux du reste du monde en affectant non seulement de ne prononcer jamais le nom de Dieu dans les actes ou le langage officiels, à convier parfois la nation à un acte de culte public, mais à croire qu'un catholique pratiquant est, par le fait même, hostile à l'idée républicaine. Avec de pareils principes de con-

duite, on ne fonde rien de solide, on ne sème que la division parmi les différentes classes de citoyens, on amoindrit la nation et on la conduit à la décadence.

Les derniers décrets de proscriptions du ministère Combes ont, cette fois, un caractère particulièrement odieux, honteux, tant par rapport aux personnes qu'ils atteignent qu'à cause des circonstances qui les accompagnent.

D'abord, comme on n'a pas d'autre objectif que de détruire ce qui reste de morale et de vérités religieuses dans les esprits, on commence par faire des lois, par exemple, celle sur le divorce, celle contre la liberté d'enseignement, celle contre les congrégations religieuses, etc., que l'on sait être vexatoires au suprême et inacceptables pour les familles chrétiennes ; alors surgissent les malentendus, les conflits qu'elles étaient de nature à susciter, et le tout finit par de nouvelles lois, lois de persécution et de proscriptions.

Tel est le caractère spécial de la loi de 1901 sur les associations, patronnée et savamment préparée par M. Waldeck-Rousseau. Cette loi a donné lieu à tant de plaintes, à tant de récriminations, que celui-ci, sous prétexte de santé, démissionne. Puis, expliquez comment, si vous pouvez, survient comme premier ministre un homme qui n'est remarquable que par un anticléricalisme acharné. Dès ses débuts en Chambre, il déclare qu'il va faire rigoureusement appliquer la loi sur les associations ; il ajoute même que, pour en finir sûrement avec la liberté d'enseignement, il s'empressera de supprimer ce qui reste de la loi de 1850. Il avait déjà dit auparavant que « si la loi sur les associations était appliquée dans l'esprit où elle a été votée, c'était la mort

de l'enseignement congréganiste »[1], il répète avec emphase qu'il a accepté le poste de premier ministre uniquement pour faire exécuter la loi sur les associations. Outre les préoccupations causées par les déficits toujours de plus en plus énormes du budget, c'est à peu près la seule mesure du programme officiel du gouvernement. On sait ce qui a suivi, et M. Combes annonce maintenant son intention de se retirer, sa mission étant accomplie.

Cela ressemble aux intermèdes d'une pièce de théâtre, mais les rôles ne sont pas de ceux qui grandissent les acteurs, et qui maintiennent aux yeux de l'étranger le prestige du pays qui les tolère.

Aussi, pendant que l'attention de nos *grands* hommes n'était occupée qu'à susciter des haines civiles, à poursuivre des fins politiques qui n'ont rien de français, le sultan de Turquie, de son côté, signait un décret qui portait une rude atteinte à l'influence de la France en Orient, décret par lequel il reconnaissait aux gouverne-

---

1. Voici ce que déclarait, au sujet de la loi Waldeck-Rousseau, M. Louis Burnet, secrétaire administratif du Grand Orient, au convent maçonnique de septembre 1901 ; c'est très suggestif :

« La loi (du 1er juillet 1901) n'est que la première étape de la lutte contre la congrégation : demain, on se trouvera en présence des congrégations autorisées, et il faudra en finir avec celles-ci ; la loi sera inefficace, si elle n'est pas appliquée et complétée : nous en attendons une nouvelle de la Chambre à élire.

« Nous voulons, nous devons reprendre l'œuvre de la Constituante, supprimer les Congrégations autorisées, leur arracher l'enseignement de la jeunesse française... Il faut abroger la loi Falloux, retirer à toutes les congrégations religieuses le droit d'enseigner, le confier à l'Etat... C'est là le point essentiel de notre programme, et nous ne pouvons accorder nos voix, on ne peut se dire radical, ou radical-socialiste, si on ne l'accepte pas. »

ments allemand et italien le droit de protéger leurs propres sujets dans tout l'empire ottoman. Jusqu'ici, par suite de l'ascendant qu'avait conquis la France dès le temps des croisades, elle avait été reconnue la protectrice naturelle et incontestée de tous les chrétiens orientaux : ce qui lui avait valu dans tout le Levant une considération et une influence dont elle ne jouira plus désormais. Ce décret du sultan est une reconnaissance officielle de l'Allemagne à protéger ses propres sujets catholiques en ces pays.

Citons, pour terminer cette courte et incomplète étude, l'article que publiait dernièrement dans le *Gaulois*, l'académicien M. E.-M. de Vogüé, sous le titre de *Sectarisme*, à propos des graves incidents de la Bretagne, article dans lequel il constate qu'un prosélytisme sectaire seul a guidé les gouvernants dans leur néfaste entreprise :

« Ce n'est pas le souci de défendre une forme politique qui inspire l'agression gouvernementale contre les écoles bretonnes : elles n'empêchaient plus l'éclosion de générations républicaines. Et ce n'est pas davantage la nécessité de départager des croyances rivales. Un prosélytisme sectaire, tel est l'unique mobile de la néfaste entreprise ; il faudrait être aveugle pour ne pas le voir, sourd pour ne pas l'entendre : cette fois, la preuve est bien faite. Les paroles officielles se déshabituent d'ailleurs d'incriminer un vague cléricalisme, c'est-à-dire l'intrusion abusive des clercs dans les affaires temporelles : sur ce point, tous les Français de vieille race sont également chatouilleux. C'est le fond même des idées religieuses qu'on prétend changer. Des discours ministé-

riels proclament la volonté « d'achever la bataille engagée depuis trois siècles. » L'aveu est franc.

« Dans ce pays où l'on parle tant de libre-pensée, rien de plus rare qu'un libre-penseur : quelques méditatifs enfermés dans leur cabinet, et c'est tout. Pays d'apôtres et de missionnaires, où chacun a la fureur de repétrir le cerveau de son voisin, de lui imposer sa propre mentalité. Les détenteurs actuels du pouvoir se croient chargés d'un apostolat ; on ne calomnierait pas ces républicains en disant que beaucoup d'entre eux se rendraient volontiers au dictateur, au roi, à l'empereur qui leur garantirait la destruction immédiate des croyances qu'ils ne peuvent supporter. Toute leur politique se réduit à ce grand effort, les plus sincères en conviennent. La Bretagne s'y dérobait avec une obstination particulière : ils ont résolu de briser ce roc de granit, au risque d'y ensanglanter leurs mains.

« Ils doivent être éclairés aujourd'hui sur la difficulté de leur tâche. Après un mois d'hésitations et de préparatifs, il a fallu mobiliser des brigades de gendarmerie et des bataillons pour chasser quelques Sœurs ; et nous n'en sommes qu'à la première escarmouche. Dans l'opinion de tous ceux qui connaissent le pays, la prochaine laïcisation des écoles communales y déterminera un formidable mouvement de résistance. Si l'on en vient à la séparation de l'Eglise et de l'Etat — et nous y allons grand train — imagine-t-on ce que sera une Eglise de Bretagne ? Celle-là n'aura pas de peine à se constituer sans la sportule de l'Etat ; indépendante, belliqueuse, toute-puissante sur un peuple soumis à l'influence de ses recteurs. Quel homme politique vraiment soucieux

de l'unité nationale et de la suprématie civile, pourrait envisager sans effroi l'imprenable citadelle qui se dresserait alors en face du pouvoir central [1] ? »

---

1. On sait que les Chambres françaises ont été convoquées en session extraordinaire pour le 14 octobre ; le *Courrier des Etats-Unis* du 13 (1902) fait à ce sujet des observations dont voici un extrait :

« Le programme de la session parlementaire ne contient aucun projet sérieux, ne comporte aucun débat utile ; mais il retient et énumère toutes les occasions de bruit et de dispute. Il semble que le gouvernement se soit appliqué à réveiller, pour l'emploi de toutes les séances jusqu'à la fin de la session, toutes les questions irritantes qui, dans ces derniers mois, ont troublé les esprits....

« Des querelles, des vexations, du bruit, de l'agitation, des persécutions, des invalidations. Voilà tout ce qu'on nous promet pour la session prochaine. »

CHRONIQUE

(Janvier 1904)

Le sympathique et dévoué directeur de la *Revue Canadienne*, pour faire diversion sans doute à mes « Spéculations scientifiques » qu'il vient de publier [1], me demande si je ne pourrais pas maintenant lui écrire une chronique. Il sait bien qu'une publication de l'importance de celle qu'il contrôle doit contenir, pour plaire aux lecteurs, une variété de matières, et en ceci j'avoue qu'il a parfaitement raison. Mais je reconnais également sans peine, cher maître, que le désir que vous m'exprimez me suppose, dans la circonstance, des talents divers, comme s'il était prouvé tout d'abord que le ciel m'eût favorisé de tels dons. En m'interrogeant là-dessus, je sens... que c'est bien aimable à vous d'avoir une aussi bonne opinion de vos collaborateurs. Savez-vous que vous me demandez là une chose dont je me juge peu capable, — que je dirais même impossible, si je n'étais déjà prévenu contre ce mot que l'on a déclaré n'être pas français, — un genre de travail, du moins, étranger à mes habitudes.

« Essayez et vous réussirez ; dites-nous quelque chose », me répondez-vous. C'est parler comme Charles IX, de Suède, lequel, posant la main sur la tête de son fils

---

1. Livraisons d'octobre, novembre et décembre 1903.

qui se trouvait en présence d'une tâche difficile, s'écriait : « Il la fera, il la fera », tellement il croyait en la puissance de la volonté. Mais on a beau se lever au point du jour comme les campagnards industrieux et les grands hommes d'Etat, mettre la main à la plume avec la meilleure volonté du monde, on ne s'improvise pas chroniqueur avec la même spontanéité... voyons un peu... qu'un nouveau député, par exemple, qui, dans notre heureux pays, par une faveur singulière et sans préparation préalable, devient apte, du moment qu'il est élu, à parler sciemment sur tous les sujets, commerce, finance, agriculture, industrie, chemins de fer. J'ai même entendu raconter qu'un ancien mandataire du peuple, un grincheux, à coup sûr, n'avait jamais voulu lire aucun traité d'économie politique, sous le prétexte que c'était vraiment y perdre son temps, l'économie n'ayant jamais été la vertu dominante des politiciens au pouvoir. On voit tout de suite qu'il ne s'agit pas ici d'un contemporain, car à la manière dont la chose publique est administrée aujourd'hui, il aurait constaté une fois de plus la vérité du vieux dicton : « Autres temps, autres mœurs. »

Mais « volti subito », et ne parlons que littérature, agrémentée d'un peu d'histoire.

A-t-on jamais réfléchi aux nombreuses difficultés auxquelles se heurte, chez nous, celui que l'attrait des lettres sollicite ? S'est-on jamais demandé quels obstacles doivent surmonter ceux d'entre nous qui veulent donner une réalité saisissable à leurs aspirations scientifiques ou littéraires ? Si nous n'avons pas encore produit des œuvres d'une technique et d'une originalité tout à fait supérieure, ne faut-il pas plutôt s'en prendre à la

position désavantageuse que les circonstances nous ont faite qu'au manque d'aptitudes ? Sans attacher la même importance que Taine attribue à sa célèbre théorie de l'influence du « milieu » sur le développement intellectuel et artistique d'un peuple, il faut convenir, cependant, que nous n'avons eu, jusqu'ici, ni le temps ni les moyens d'acquérir cette haute culture littéraire, fruit d'une longue élaboration historique et sociale, que possèdent les vieilles nations européennes.

Que d'éléments nous font ici défaut, qui, en France, par exemple, où l'art est porté à une telle perfection, concourent à l'éclosion des talents !

Le Français, enfant, est tout de suite l'objet d'une forte éducation ; il n'entend, au foyer domestique, plus tard aux écoles, jeune homme aux universités, qu'une seule langue, toujours correctement parlée, souvent même avec élégance. Son oreille, à toutes ces étapes de la vie, est naturellement formée à l'harmonie du rythme. Tout ce que l'esprit humain a pu produire en fait de beaux-arts : peinture, sculpture, architecture, etc., acquis d'une civilisation ininterrompue de dix siècles, est là, sous ses yeux, et ne contribue pas peu à affiner chez lui de bonne heure le sens esthétique. Enseignement spécial, cours public, rien ne lui manque pour devenir un homme supérieur dans toute carrière qu'il voudra poursuivre. Les ouvrages des grands maîtres en littérature sont à sa disposition. La critique se tient au courant du mouvement littéraire, théâtral, musical, scientifique. Un livre nouveau paraît-il, la presse le signale à l'attention publique. Non seulement on accuse réception à l'auteur de l'envoi d'un exemplaire, comme la chose se fait, du reste, au Canada quelquefois ; mais,

de plus, on prend connaissance du volume, on l'examine, on regarde ce qu'il y a dedans, on en parle. Si un artiste fait une toile qu'il destine aux âges futurs, on la verra au salon, elle sera appréciée suivant son mérite. Aux jugements de la critique s'ajoutent les commentaires de tout un public éclairé, enthousiaste et extrêmement curieux des choses de l'esprit. L'art, la science, deviennent les sujets ordinaires de la conversation, d'où un progrès, un mouvement d'idées, une ambiance intellectuelle, que notre état social ne nous a pas encore permis de créer, — j'entends pour ce qui est du domaine de la littérature, des hauts problèmes scientifiques et des œuvres artistiques ; car dans les choses qui regardent la pratique de la vie, la jouissance de la liberté et surtout, ah ! oui ! surtout la façon de se gouverner, nous sommes bien supérieurs à nos cousins d'outre-mer. Eh bien ! malgré ce milieu éminemment favorable que nous venons de voir, demandez au véritable écrivain français s'il est arrivé du premier coup à posséder seulement le métier du style. Sa réponse vous dira que l'ancien précepte, trop connu pour être cité ici, est toujours d'actualité.

L'adage a beau dire : « On naît poète » ; cela n'est vrai qu'à demi. Sans doute, on naît poète, artiste ; mais on ne peut exceller si l'étoile fait défaut, c'est-à-dire si les circonstances ne s'y prêtent.

Rappelons-nous, en effet, ce que nous étions au commencement du siècle dernier : une poignée de pauvres colons, seuls à lutter contre l'influence d'une race hostile, déjà comparativement riche et la plus envahissante qui soit au monde. Pour nous, tout était à fonder, à créer, politiquement, commercialement, et cela sans au-

tres ressources pour ainsi dire que notre courage et notre énergie. Vivre, prendre de profondes racines sur le sol dont on nous disputait la possession, si nous voulions conserver notre place au soleil, voilà ce qu'il nous importait tout d'abord. En vérité, à ce moment, notre existence comme entité nationale semblait une cause perdue. Nous étions religieux, heureusement, et quand une force morale a la foi pour base, elle est invincible, elle fait des miracles ; elle sauve les peuples comme les individus. Elle nous inspira la sagesse et l'énergie nécessaires pour triompher de ces temps difficiles. De plus (M. l'abbé Tanguay nous l'a prouvé), nous étions tous bien nés ; or on sait que pour de tels gens

« La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Secondés par un clergé patriote, nous avons réussi à nous refaire comme nation, obtenant en même temps la plus grande somme de libertés politiques qu'il est possible à un peuple de souhaiter.

Il y a à peine cinquante ans, la place que nous occupions dans le monde commercial et industriel n'était pas encore brillante, et pour cause. Ici, dans la capitale provinciale, les industries de quelque importance, tout le commerce de gros, étaient entre les mains des Anglais ; aujourd'hui, ah ! c'est bien différent. A Montréal, nous luttons, lutte d'ailleurs toute pacifique et de louable émulation, à presque égales chances de succès, dans le vaste champ de l'activité humaine, avec nos concitoyens de langue différente. Nous arrivons même parfois bons premiers dans cette poursuite du progrès matériel [1].

1. Si, règle générale, nous occupons un rang inférieur dans la haute finance, dans l'industrie et le commerce, ce n'est pas, cer-

Soyons fiers de la position que plusieurs déjà des nôtres occupent, de l'influence qu'ils exercent et du prestige qu'ils ajoutent au nom national. Que notre pensée vis-à-vis de ceux d'entre nous qui parviennent au premier rang soit toujours exempte de ce sentiment de rivalité jalouse et chagrine qu'on nous a quelquefois reproché, mais qui est tout simplement indigne d'un galant homme. D'ailleurs, comme le fait remarquer si justement le président actuel des Etats-Unis, M. Roosevelt, en parlant de la question du travail et du capital dans un livre qu'il vient de publier, « la meilleure manière de détruire chez la classe pauvre toute chance de prospérité, c'est de paralyser l'énergie et d'empêcher le bien-être de gens parvenus au succès » [1].

---

tes ! parce que, par nature ou par éducation, nous ne sommes pas les égaux des Anglais. Ce qui, sous ce rapport, fait notre infériorité, c'est uniquement le manque d'argent. Les Anglais qui habitent maintenant le pays sont presque tous arrivés ici avec des capitaux, parfois considérables, et ils ont toujours été appuyés matériellement et intellectuellement par leur mère-patrie, comme le disait récemment si bien l'honorable M. Dandurand. La situation des Canadiens-Français en la matière est accidentelle et a pour cause première le défaut de capital. D'ailleurs, ne sommes-nous pas de même origine que la plupart des Anglais qui nous entourent ; eux, comme nous, ne sommes-nous pas les descendants de ces Normands qui envahirent l'Angleterre sous Guillaume le Conquérant ?

1. *American Ideals and other Essays social and political, by*, Théodore Roosevelt, New-York, 1903.

M. Roosevelt est un lettré en même temps qu'un homme d'Etat. En 1901, il publiait : *La Vie intense*, qui eut un grand retentissement. Dans *American Ideals* (l'*Idéal américain*), l'auteur, avec l'autorité que lui donnent sa compétence personnelle et son titre de conducteur d'un grand peuple, traite des conditions de la vie politique, sociale et économique de ses concitoyens. C'est un maître livre, dont les idées saines, les conseils aussi justes que pratiques forment la matière de chaque page. Il dit exactement et su-

Nos centres de population, et, partant, d'influence, ne font que s'accroître. La colonisation ! voilà où ont tendu nos efforts depuis un siècle, et c'est encore l'œuvre nationale par excellence. « C'est uniquement par l'expansion de notre race que nous arriverons à poser sur le sol de l'Amérique un pied ferme, et à l'y maintenir en dépit de tous les assauts. Il faut que le petit peuple franco-canadien s'accroisse et se fortifie sur son propre sol s'il veut faire une concurrence au moins égale, sinon victorieuse, aux races scandinave, teutonne et anglo-saxonne qui débordent à flots pressés sur le continent américain. » (Buies).

C'est ce que, par notre énergie et nos habitudes d'ordre et de travail, vivifiés par un ardent patriotisme, nous nous sommes efforcés de faire depuis un siècle. « et les fils de ces soixante mille Français arrachés violemment à la France, il y a cent vingt-cinq ans, sont aujourd'hui deux millions de patriotes parlant le français, s'appelant des Français, et imposant un caractère distinctif de leur race depuis Boston jusqu'à San-Francisco,

---

périeurement tout ce qu'il veut dire, avec une sincérité qui fait impression, une conviction que l'on sent être celle d'un honnête homme. Cet ouvrage sera bientôt traduit en français, et mes compatriotes trouveront grand profit à le lire.

Dans la *Vie intense*, il avait déjà dit : « Un homme est sans valeur s'il n'a pas en lui une haute dévotion à un idéal », pensée qui pourrait être complétée par ces belles paroles de Pasteur : « La grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Evangile. Ce sont là les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent à l'infini. »

depuis le golfe du Mexique, je dirai presque jusqu'au pôle Nord »[1].

Ce résultat étonne les étrangers qui nous visitent et qui savent quelque chose de notre histoire. Mais que d'efforts pour en arriver là !

Et l'on conçoit facilement que, durant cette lutte séculaire pour l'existence, nous n'ayons eu guère de loisirs à donner aux sciences et à la littérature. Toutefois, quand on songe à la position où nous nous trouvions au commencement du siècle dernier, pendant plus de cinquante ans sans communication aucune avec l'ancienne patrie, entourés d'étrangers, obligés, pour mieux sauvegarder nos intérêts, de devenir un peuple bilingue ; lorsque, d'autre part, on réfléchit à ce concours d'heureuses circonstances indispensables à toute formation littéraire sérieuse, et à la production d'œuvres, dans la plus harmonieuse, la plus riche de toutes les langues modernes, il est vrai, mais dont la maîtrise est à décourager le plus persévérant de ses courtisans ; quand, avec cela, on sait qu'il faut toujours beaucoup de temps pour apprendre quelque chose et produire peu, et que, d'ailleurs, tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, il ne nous appartient pas de nous louanger, sans doute, mais on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment de légitime fierté en présence de ce groupe d'écrivains, d'artistes, et d'hommes éminents dans le monde poli-

1. M. Louis Fréchette prononçait ces paroles le 24 juin 1884, à l'occasion des fêtes de la Société Saint-Jean-Baptiste. A cette époque, le capitaine Bernier existait, cela est certain ; mais il n'avait pas encore manifesté son intention de découvrir le pôle Nord, ce qu'il fera, tenez-vous-le pour dit. Je le connais. Alors le mot « presque » dans « jusqu'au pôle Nord », n'aura plus sa raison d'être.

tique et dans le monde commercial que nous comptons déjà, et qui, certes, ne figureraient pas au dernier plan parmi les célébrités dont peuvent se réclamer les peuples de date plus historique, même plus ancienne que la nôtre. Je n'en veux pour preuve que le livre *Propos d'art*, que vient de publier M. Henri d'Arles, livre consacré à notre compatriote, M. Charles Huot, artiste aussi modeste que distingué.

A aucune époque de notre vie nationale, nos esprits ne sont restés en jachère. Les séminaires de Québec et de Montréal ont toujours été des foyers d'éducation d'où sont sortis nombre de gens instruits ; mais c'était une classe d'élite, qui ne se désintéressait pas absolument des choses intellectuelles, mais dont la carrière était forcément absorbée par les nécessités matérielles du moment. Ce n'est que vers 1840 que l'instruction publique put commencer à se répandre et qu'elle prit, quelques années plus tard, par la création des écoles normales, un développement qui n'a fait que s'accroître.

Mais ce sont là des faits récents, de même que tout notre passé, qui ne va guère au delà de deux cent cinquante ans. Notre histoire est un peu plus mouvementée que celle des Etats-Unis et contient des épisodes d'un poignant intérêt ; mais ces souvenirs sont encore tout frais dans la mémoire et n'ont pas encore cette perspective du lointain qui forme un horizon à l'idéal, un aliment à l'imagination. Homère est plus majestueux que Virgile de mille ans. On ne trouve plus d'épées comme la *Durandal* de Roland parmi les terribles engins de guerre de nos jours.

Hawthorne lui-même confesse dans un de ses romans combien cette pauvreté de souvenirs est un obstacle à

l'épanouissement d'une littérature vraiment originale. « Nul auteur, dit-il, à moins qu'il n'en ait fait l'expérience, ne peut avoir une idée de la difficulté d'écrire un roman sur un pays où il n'y a ni ombres, ni antiquités, ni mystères, ni pittoresque, ni horreurs, ni rien autre chose qu'une prospérité vulgaire étalée au grand jour, comme c'est heureusement le cas de ma chère patrie. Le roman et la poésie, comme le lierre, les lichens, les giroflées jaunes, ne poussent que sur des ruines. »

Il est bien certain que tout ce que la main de l'homme a édifié sur le sol de la grande République, quelque gigantesque et extraordinaire que cela puisse être, frappe moins l'imagination, rappelle moins de réminiscences qu'un mur renversé, qu'un débris de colonne, qu'un simple donjon d'un château féodal, que la plus humble cellule d'un monastère en ruine, choses propres aux vieux pays et qui ne parlent que d'oubli, de tristesse et de mort.

Néanmoins, nous avons déjà puisé largement dans ce cadre restreint de notre histoire. Notre Walter Scott canadien, Joseph Marmette, a su tirer des circonstances les plus dramatiques de notre vie nationale quatre ou cinq romans qui peuvent être placés sur le même rayon, tout près de ceux du célèbre barde écossais. Nous avons *la Légende d'un peuple*, composition d'un grand souffle poétique, et qui suffirait pour la réputation d'un auteur. Qui n'a pas lu *les Anciens Canadiens* sans sentir son imagination s'attendrir au tableau si fidèle que ces pages retracent des mœurs d'autrefois ? Voilà un livre qui a mérité d'être traduit dans plus d'une langue étrangère, et que l'on trouvera toujours dans la bibliothèque de tout Canadien que le souvenir des ancêtres ne laisse

pas indifférent. Il y a aussi les *Mémoires* d'un intérêt presque égal, du même auteur, M. Philippe-Aubert de Gaspé, dont le nom seul évoque toute une époque de vaillance et de loyauté.

Québec et ses environs si pittoresques ont encore noblement inspiré un écrivain aussi élégant que fin critique, M. Ernest Gagnon [1]. Nous avons tous lu *Québec et Lévis à l'aurore du XXe siècle*, par l'honorable A.-B. Routhier. Le docteur Dionne a son *Jacques Cartier*, son *Champlain*, sa *Nouvelle-France ;* il peut marcher la tête haute. Mon ami Ernest Myrand a déjà à son crédit, à lui tout seul, l'ambitieux, cinq volumes d'une lecture attachante sur Québec d'avant 1760 ; un bon vent soufflera dans ses voiles quelque beau matin [2].

Quant aux difficultés immédiates et d'ordre matériel auxquelles est exposé, chez nous, celui qui, entraîné par une vocation irrésistible, se livre aux lettres, elles naissent sous chaque pas qu'il veut faire, et proviennent surtout de la nécessité de mener de front l'étude, la méditation et la conquête du pain quotidien. En effet, ce qui lui manque presque toujours c'est l'indépendance de la fortune, ou, du moins, l'aisance, qui assure les facilités de la vie, qui, comme le dit si bien Maxime du Camp, permet le choix du travail, qui donne les allures de l'indépendance et enlève au lendemain toute préoccupation. Si l'on croit avoir quelque chose à dire qui mé-

---

1. *Le Fort et le Château Saint-Louis*, 1895.

2. Il a depuis été élu membre de la Société Royale du Canada, nommé docteur ès lettres à Laval, et occupe aujourd'hui la position de conservateur de la bibliothèque de la Législature de Québec.

rite d'être dit, il faut prendre sur ses heures de loisir pour alléger le trop-plein de son esprit.

Vous êtes à votre rond-de-cuir, occupé à remplir en toute conscience vos devoirs officiels ; tout à coup, sans que vous y pensiez, le mot, la rime, la phrase, la solution à telle difficulté vainement cherchée depuis la veille, se présente d'elle-même, tout naturellement, à votre esprit. Vite, vous vous apprêtez à noter, la minute est d'or, quand, au même instant, la cloche de votre chef de bureau vous appelle. C'est partie remise ; les oiseaux sont envolés ; mais vous vous proposez bien de vous reprendre le soir venu.

L'heure attendue est arrivée. Les enfants reposent. Au dernier « bon soir » de la mère, vous vous retirez dans votre cabinet de travail. Vous avez un ouvrage sur le métier. Vous vous recueillez pour retrouver le fil des pensées que vous êtes en train de développer, et qui doivent rendre votre mémoire immortelle. Vous commencez à soupçonner l'approche timide de la muse ; puis, sous le souffle de l'inspiration, vous saisissez la plume, quand... la porte s'ouvre discrètement : c'est la femme qui revient pour vous rappeler que le terme du loyer échoit le lendemain. Une demi-heure plus tard, c'est bébé qui, de la pièce voisine, se réveille, sous l'effet d'un mauvais rêve, en jetant les hauts cris. Enfin, le calme se refait, mais il faut bientôt songer à se coucher.

C'est dans des circonstances à peu près semblables que notre grand Garneau a pu mener à bonne fin l'œuvre de notre histoire nationale, monument qui fait autant d'honneur à son nom qu'à nous-mêmes. Lui, père d'une nombreuse famille, il a eu le courage de dérober au

sommeil, chaque soir, pendant des années, plusieurs heures qui lui auraient été pourtant si nécessaires pour réparer ses forces épuisées après une journée d'un travail pénible consacrée aux affaires municipales.

Connaît-on aujourd'hui ce genre d'occupation ? Aurait-on, par hasard, l'esprit moins intelligent que celui de nos pères, et le cœur moins ferme ? Oublie-t-on que seuls le sacrifice et l'abnégation ennoblissent la vie et la rendent féconde ? La jeunesse de notre époque, si elle écrit jamais des mémoires, n'aura-t-elle pas à ajouter, sur notre bien le plus précieux, un long chapitre intitulé : « Temps perdu », accompagné de regrets, si l'on veut, mais de regrets inutiles ?

Enfin, voilà votre ambition satisfaite ; votre livre a paru. Les journaux n'en ont pas encore parlé, il est vrai, mais vous apercevez bientôt, à la mine des gens, qu'il y a quelque chose dans l'air ; n'en doutez point, le fruit de vos veilles fait son chemin et vous pesez déjà d'un grand poids sur l'opinion publique. Mais, voici que, en même temps que la gloire, vous arrive le compte de votre imprimeur, car nos libraires ici, au pays, généralement, ont assez à faire sans se charger d'éditer et de disposer à leurs frais des livres que vous voulez bien livrer à la publicité, malgré l'honnête surplus que vous seriez prêt à leur abandonner sur le produit que doit réaliser la vente de vos volumes ; tout au plus consentent-ils à le vendre à commission. Si vos moyens vous permettent de solder, au comptant, la note de votre imprimeur, vous pouvez attendre tranquillement que l'édition de votre ouvrage soit écoulée pour vous indemniser de vos frais et de vos peines, sinon il faudra vous occuper à placer vous-même votre livre. S'il est de na-

ture à intéresser la jeunesse, vous avez grande chance que le gouvernement en achète un certain nombre d'exemplaires pour être distribués en prix dans les écoles. Tant que vous n'avez affaire qu'aux bureaux publics et à une certaine classe de lecteurs, la vente va comme un air de musique. Pourtant, cela ne rapporte pas suffisamment pour vous acquitter envers votre imprimeur : force vous est donc de vous adresser à tous les particuliers possibles et impossibles, afin de toucher la somme nécessaire pour solder vos frais d'impression, ce qui vous met au moins l'esprit en repos et libre de songer au prochain ouvrage que vous vous proposez de publier.

Combien est enviable, comparée à la nôtre, la position de nos confrères en littérature de France et de pays de langue anglaise ! La plupart d'entre eux, du moins les écrivains dont la réputation est déjà faite ou dont le nom commence à être connu, peuvent se donner à la littérature sans être continuellement distraits par des préoccupations étrangères. Ils travaillent à leurs heures, aussi longtemps que cela leur plaît, et s'en remettent, pour le reste, aux éditeurs de leurs ouvrages. Ils peuvent même, s'ils veulent perfectionner leur art, suivant le conseil de Taine, s'arracher trois ou quatre mois, tous les ans, à leurs occupations ordinaires, voyager, et se rafraîchir l'esprit par de nouvelles impressions.

On dit quelquefois : « Notre population n'encourage point les écrivains ; elle ne lit pas ou lit trop peu. » Ce reproche m'a toujours paru injuste, ou du moins exagéré. Considérez la France, par exemple, et le Canada français. L'échelle de la population des deux pays est de un à trente-six, au plus bas. La France compte dix

à quinze villes comme Québec et Montréal ; puis il y a Paris qui, à lui seul, dévore un nombre incalculable de volumes. Le marché pour l'écoulement des œuvres littéraires ou scientifiques chez les deux peuples n'est donc pas à comparer ; et on s'explique pourquoi les ouvrages de maint auteur, dans l'ancienne patrie, atteignent leur centième édition en moins de temps qu'il en faut, chez nous, pour en disposer d'une seule. Et la comparaison devient tout à fait hors de proportion si nous l'envisageons au point de vue de l'encouragement auquel peut s'attendre un écrivain de langue anglaise de la part de l'énorme et riche population qui parle cet idiome. Il n'est donc pas étonnant que la littérature fasse vivre les bons auteurs de ces pays, tandis qu'ici ce sont les assoiffés d'idéal qui lui conservent l'existence.

Mais, attendez ! On ne peut pas tout faire à la fois : défricher nos terres, étendre notre commerce, créer des industries, et aspirer en même temps à tous les honneurs du Parnasse. Nous n'avons encore eu ni le temps ni les moyens de produire des chefs-d'œuvre. Qu'était, d'ailleurs, la littérature allemande avant les jours de Goethe et de Schiller ? Et la littérature russe, n'a-t-elle pas commencé à faire parler d'elle il y a un siècle à peine [1] ? Quoi qu'il puisse arriver, nous avons un riche héritage à faire valoir et l'avenir est là devant nous, entre nos mains. Les temps deviendront meilleurs avec

1. Le célèbre critique Biélinski se demandait, en 1834 :

« Avons-nous une littérature ? »

« Nous, nous n'avons qu'un commerce de livres. » Un compte rendu semestriel qu'il publiait un an et demi après avait pour titre : « Des riens sur rien. » (K. Waliszewski, *Littérature russe*, Introduction).

l'accroissement de la population et la diffusion du savoir. Quand l'édifice de notre vie nationale sera solidement assis ; quand la fortune publique, aussi bien que celle des particuliers, aura mis tout le monde à l'aise (peut-être plus tôt qu'on ne pense, puisque déjà nos budgets gouvernementaux se soldent par des surplus), nous avancerons dans la voie du progrès et de la haute civilisation à une allure très vive. Nos compatriotes alors auront plus de loisirs à donner aux arts d'agrément, et les cours publics de littérature que les recteurs de nos deux universités ont eu la bonne idée de fonder, auront si bien développé chez tous le goût et l'amour des choses de l'esprit, que les écrivains, les poètes, les savants, les artistes, les journalistes, même les directeurs de revues, jusqu'aux simples chroniqueurs, qui vivront dans ce temps-là, s'en féliciteront, comme le firent sans doute les Hébreux une fois en possession de la terre promise [1].

---

1. La question de l'éducation est une de celles qui ont le plus occupé l'attention publique depuis quelques années. On en dit du bien, et on en signale les lacunes dont quelquefois on exagère la gravité.

L'éducation étant une de ces œuvres humaines toujours susceptibles de progrès, nous reconnaissons volontiers qu'il y a des réformes à opérer dans notre système d'enseignement ; nous pourrions même ajouter que nous ne nous abusons nullement sur les améliorations qu'il serait utile d'y introduire. Mais, encore une fois, nous n'avons eu, jusqu'ici, pour ainsi dire, que le temps de faire le plus pressé : vivre et défricher nos terres incultes. La colonisation est encore à l'heure présente l'œuvre nationale par excellence. Ce qui importe le plus à notre prospérité future, c'est de prendre de fortes et profondes racines sur ce sol que nous ont conservé nos aïeux. Mais, maintenant que nous augmentons en nombre, que nous commençons à nous relever des désastres accumulés pendant plus d'un siècle, que la fortune se plaît à couronner nos efforts, nous allons nous intéresser à la question de l'éducation autrement qu'en critiquant le système actuel. Nous lui

Voilà que je deviens lyrique ! Mais j'aperçois les premières lueurs de l'aube. Je m'arrête, avec l'intention

---

donnerons sans doute un puissant essor en dotant richement nos universités, dont l'outillage scientifique est dans un état d'infériorité comparé à celui des universités anglaises. En attendant, nos gouvernants s'occupent, de concert avec ceux qui ont charge d'âmes, à réformer, à rendre meilleur, plus efficace, plus approprié à nos besoins du moment, notre régime scolaire. De leur côté, « nos établissements d'éducation s'appliquent à rajeunir leurs méthodes et à transformer leurs programmes. Dans l'*Enseignement primaire*, la revue rédigée par M. Magnan, inspecteur général, et les conférences pédagogiques, organisées dans les divers centres de la province, procurent à nos instituteurs et institutrices des connaissances nouvelles. Nos collèges et couvents, organes de l'enseignement secondaire, se pourvoient sans cesse de maîtres et de maîtresses de plus en plus compétents. Plusieurs d'entre eux s'agrègent chaque année des jeunes gens qui, pour s'être formés à des programmes plus complets et des méthodes mieux éprouvées, améliorent constamment l'instruction rudimentaire d'autrefois. Le même courant emporte nos institutions d'enseignement supérieur. » (Emile Chartier, *Revue Canadienne*, mars 1912). Et notre population de répondre avec empressement aux initiatives de ceux à qui il appartient de diriger l'enseignement à tous ses degrés. « Il n'y a pas dans tout le Canada de population qui s'occupe plus de l'éducation des enfants que les Canadiens français », écrit M. Byron Nicholson, protestant d'Ontario, dans un ouvrage de grande valeur qu'il a fait sur nous. Ceci est l'exacte vérité. Je connais mes compatriotes, et je sais qu'ils considèrent comme un devoir sacré de procurer à leurs enfants les bienfaits de l'éducation, et ils s'en acquittent souvent au prix de grands sacrifices.

« Je prétends, disait M. S.-W. Jacobs, en 1912, que la situation scolaire de Québec, parlant en général, peut être comparée avantageusement avec celle qui prévaut partout ailleurs... En autant qu'il s'agit d'éducation, je crois que les Canadiens français ne le cèdent à personne. » On sait que M. Jacobs est un Israélite distingué de Montréal, et, en prononçant ces paroles, il parlait d'expérience, ayant lui-même suivi les cours de l'Université Laval.

Il n'est pas étonnant que les statistiques démontrent que notre province est de beaucoup à la tête de toutes les autres provinces du pays pour l'assistance scolaire moyenne dans les écoles. L'instruction obligatoire en ceci pourrait plutôt nuire que promouvoir

de redire dans quelque prochaine chronique, les gloires que l'avenir réserve à ma patrie.

---

la cause de l'éducation. En tout cas, une telle loi serait de nature à humilier les chefs de familles de cette province et blesserait on ne peut plus leurs sentiments intimes. Dans les pays où elle existe, d'ailleurs, elle tend plutôt à augmenter qu'à diminuer le nombre des illettrés.

« Pour être juste, écrivait dans *L'Enseignement primaire*, livraison d'avril 1913, M. Paul de Cazes, ancien secrétaire du Conseil de l'Instruction publique, il faut avouer que le système scolaire canadien, tel qu'il est actuellement, n'est pas inférieur à celui de la plupart des pays européens, surtout si l'on tient compte qu'il doit opérer parmi une population composée d'éléments nationaux et religieux divers. Et sur cela j'ai eu l'opinion de plusieurs éducateurs réputés de France.

« Il serait donc irrationnel de dénigrer ce système parce qu'il n'aurait pas encore atteint tous les résultats qu'on a droit d'en attendre.

« Evidemment, il y a encore beaucoup à faire, pour parvenir à la perfection, mais il faut donner le temps aux modifications qui ont été accomplies de produire l'effet désiré. Jugeant, par les progrès réalisés, ces dix dernières années, progrès faciles à constater par les statistiques, l'on peut prédire que le temps n'est pas éloigné où, au point de vue de l'instruction, comme pour tout le reste, la province de Québec atteindra un rang des plus honorables. Alors, au lieu de calomnier notre système scolaire, ne convient-il pas de louer et d'encourager les notables efforts qui sont faits de toutes parts, pour le rendre plus efficace ?

« Que l'on considère ce système, au point de vue de la liberté laissée aux municipalités comme au point de vue de la fréquentation scolaire, il l'emporte de beaucoup sur les organisations européennes. L'Eglise au Canada, par son organisation paroissiale, apporte un appoint précieux à l'école.

« Constamment, Elle rappelle aux parents leurs devoirs vis-à-vis de leurs enfants. Et la profonde conviction qui naît de ce haut enseignement vaut infiniment mieux que les lois obligatoires de l'Etat.

« Notons aussi que notre organisation scolaire confessionnelle écarte le troublant problème de la neutralité scolaire, neutralité illusoire, qui déguise un mensonge sous le manteau de la loyauté.

« Enfin, le département de l'Instruction publique, placé comme

il l'est sous la direction d'un Surintendant nommé pratiquement à vie, empêche la politique de pénétrer dans le temple sacré de l'éducation. Les pays où il y a un Ministre de l'Instruction publique n'échappent pas toujours aux misères inhérentes aux coteries de parti.

« En même temps que notre système assure la persévérance dans la direction de l'enseignement, il conserve à l'école un caractère plutôt paroissial, caractère qui s'harmonise si bien avec nos traditions religieuses et nationales.

« Que la province de Québec soit donc fière de son système scolaire, qu'elle a le devoir de maintenir, d'améliorer et de développer. »

En général, tous ceux qui nous font visite, qui prennent connaissance de notre histoire, des difficultés que nous avons surmontées pour en arriver au résultat où nous sommes aujourd'hui, ne peuvent nous refuser leur admiration. On se rappelle le « miracle canadien » de M. Maurice Barrès. L'*Evening Sun*, de New-York, juillet 1912, parlait de nous dans les termes suivants :

« La grande majorité des Canadiens français sont restés profondément religieux et ont gardé la foi catholique de leurs pères. S'ils n'ont pas peur des familles nombreuses, c'est qu'ils ont foi dans la Providence et ne redoutent pas l'avenir.

« Les enfants canadiens-français sont convenablement éduqués. Le pourcentage d'instruction est aussi élevé dans la province de Québec que partout ailleurs en Amérique. Pratiquement, tous les enfants y savent lire et écrire. Il y a peu de riches chez les Canadiens français ; mais, en revanche, on n'y connaît pas la misère.

« ... Pour apprécier en quelques mots le pays canadien-français, qui est la province de Québec, c'est un pays sans riches, sans pauvres, sans cours de divorces et sans malaises ouvriers, un pays rempli d'enfants à la face joyeuse, d'hommes robustes, de femmes habituées au travail, mais physiquement parfaites, bref, d'un peuple religieux, actif et heureux. »

M. l'abbé Thellier de Poncheville résumait ainsi, à l'un de nous, ses impressions du congrès de la langue française :

« ... Puis, nous avons appris à mieux connaître encore votre cher Canada, avec son passé si beau ! — Quel peuple a de plus glorieuses origines et une histoire aussi sainte ? — avec son présent, riche de fidélité, de cordialité, de foi ; avec son avenir dont nul n'oserait pronostiquer les développements tant ici la terre est féconde et les hommes vaillants. Jusqu'où s'élèveront leurs des-

tinées ? C'est sans doute le secret de la Providence, mais la réponse en est aussi cachée dans la profondeur des consciences chrétiennes où se gardent les traditions et les vertus qui doivent assurer l'essor indéfini de la race. Ce sont les grandes âmes qui font les grands peuples. Fidèles à leur Dieu, les Canadiens-français seront assurés d'accomplir au cours du siècle qui s'ouvre de grandes œuvres, dignes de celles dont s'est illustrée magnifiquement l'histoire de leurs pères. Que le Christ les protège toujours ! »

Ces témoignages réconfortent nos esprits, et nous font oublier les critiques parfois amères et si injustes que nous entendons sur notre prétendue infériorité, ou relativement aux lacunes de notre système scolaire.

CHRONIQUE

(Juin 1904)

Que de livres, dit Mlle Préfère, lorsqu'elle entre dans la bibliothèque de M. Bonnard. Et vous les avez tous lus ? « Hélas ! oui, répond le vieux savant, et c'est pour cela que je ne sais rien du tout, car il n'y en a pas un de ces livres qui n'en démente un autre, en sorte que, quand on les connaît tous, on ne sait que penser. »

Voilà qui est encourageant ! Livrez-vous à l'étude maintenant ! Sortez de leurs rayons les tomes poussiéreux qui contiennent la science et les leçons des grands hommes ! Consacrez de longues veilles à comparer les textes des écrits de ceux que l'humanité regarde comme les maîtres de la pensée, pour y découvrir l'origine et le secret des choses ! Platon et Aristote ne sont pas toujours du même avis ; saint Thomas et saint Bonaventure diffèrent souvent d'opinion ; Pascal ne pense pas comme Descartes ; Newton est contre Leibnitz ; Bossuet contre Fénelon. Cela mérite-t-il vraiment qu'on se donne tant de peine si, en définitive, un état troublant d'incertitude doit être le partage de notre esprit. Autant vaudrait presque l'ignorance absolue. Et pourtant, que ferions-nous sans l'héritage des connaissances acquises que nous transmettent les livres ? Se figure-t-on quelle serait notre position s'il nous fallait tout apprendre de

nouveau ? Un auteur rapporte qu'il eut une nuit un songe effroyable. Il rêva que tout le genre humain, à son réveil, un beau matin, trouvait blanches et unies les pages de tous les livres sur la surface de la terre. Ce fut une consternation générale. Un émoi indescriptible s'empara de tous les hommes, qui erraient partout de désespoir, parce qu'ils ne connaissaient plus rien et que la pensée du monde était anéantie. Ne soyons pas injustes envers ceux qui ont vécu et pensé avant nous. Aussi, je me hâte d'ajouter que la citation qui ouvre ma chronique est d'autant plus sujette à restriction qu'elle provient d'une œuvre fantaisiste et même d'un auteur dont il ne faut prendre les propos que pour ce qu'ils valent, tout brillant écrivain qu'il est. En effet, de l'élite des penseurs qui ont paru dans le monde, tous s'accordent sur l'essence des doctrines ; ils ne se divisent que sur des points de détail.

Mais ce que l'on ne peut discuter, c'est que la production des livres n'a jamais été aussi considérable qu'à notre époque. A Paris seulement, dit-on, il se publie cinquante livres par jour, sans compter les périodiques et les journaux. Il faudrait presque une journée entière pour lire seulement les titres de tous ces imprimés. Cinquante volumes dans l'espace de vingt-quatre heures ! Voyez-vous cela ! « C'est une orgie monstrueuse, dit encore M. Anatole France, nous en sortirons fous. Le livre est l'opium de l'Occident ; il nous dévore. Un jour viendra où nous serons tous bibliothécaires, et ce sera fini. » Non, le monde ne finira pas comme cela, pas plus qu'il n'y a, dans la conjoncture, matière à folie. D'ailleurs, suivant un ancien précepte, nous avons moins à nous inquiéter du nombre des livres que de leurs en-

seignements. Mais, précisément, si les livres sont censés contenir le résultat de l'expérience et de la sagesse des générations qui nous ont précédés, comment se fait-il que la plupart des hommes ne soient pas aujourd'hui plus sages, meilleurs, et que leur mentalité soit encore exposée à éprouver tant de méprises et de défaillances ? Il y a longtemps, il me semble, que nous devrions être tous parfaits ; il faut assurément que nous y mettions de la mauvaise volonté. Mais il n'est pas donné à chacun non plus d'avoir sa bibliothèque. Et puis, s'il existe des gens qui ont des yeux et qui ne voient point, des oreilles et qui n'entendent point, il en est certainement qui lisent sans profit, faute de savoir lire : j'étais moi-même, jusqu'à tout récemment, du nombre de ces derniers, et c'est ce qui explique le peu de progrès que j'ai fait dans le raisonnable. Hélas ! disons-le aussi, puisque nous sommes sur la voie des aveux, que les livres ne sont pas tous des « océans de bons conseils, de raison, de prudence et de vertu. »

Il y a, dit l'Ecriture, deux espèces d'hommes : hommes de mensonge et de vérité. Les livres, comme les hommes, à première vue, se ressemblent ; en réalité, comme les hommes aussi, ils sont très différents. Mais cette ressemblance initiale fait que le lecteur inattentif, ou dont la raison manque de critique, est souvent la victime des erreurs et des sophismes contenus dans les imprimés. Il ne manque même pas de livres remplis de contradictions qui sont signés par des hommes de la plus parfaite sincérité. Mais que l'auteur ait été de bonne ou de mauvaise foi, il y a beaucoup de textes qui ne sont que des faux manifestes et qui échappent à l'attention.

Le siècle qui vient de finir a même été témoin d'un phénomène intellectuel qui ne s'était pas vu depuis les temps de Gorgias ; d'une aberration de l'esprit que l'on croyait bien ne plus devoir se produire, tant elle avait paru absurde aux contemporains des sophistes grecs, ces prétendus savants universels, et qu'elle va, en effet, à l'encontre de la raison qui a toujours été commune au genre humain.

Voici. Il y a une classe de personnes dont il faut tout d'abord se défier presque autant que de nos amis et qui s'intitulent les philosophes. C'est incroyable, me direz-vous ! Comment ! parler ainsi de ceux qui se vouent à l'étude de la sagesse, l'étude par excellence, qui savent si bien vous expliquer toutes choses par les causes les plus hautes, les plus cachées, n'est-ce pas manquer de respect aux hommes qui, d'après Pythagore et Platon, devraient gouverner l'humanité ? Entendons-nous. C'est qu'il y a philosophes et philosophes. Les sophistes s'affublent souvent de ce beau nom, et l'estime que je porte aux premiers n'a d'égale que la défiance que m'inspirent les seconds.

Le sophiste, en effet, raisonneur captieux, est la contrefaçon du philosophe ; il abuse des mots ; il en renverse la portée et la valeur.

Vous voyagez à la campagne, par la grand'route. Quelqu'un vous aborde, fort civilement d'ailleurs, et vous tient compagnie. — « Il est évident, dites-vous, au bout de quelques moments, que ce chemin va à l'ouest et conduit au village que je vois devant moi. »

— « Il est aussi vraisemblable, reprend votre interlocuteur, que ce chemin aille à l'est et n'aboutisse nulle part. »

Un peu plus loin, vous ajoutez : — « Ce village n'a pas d'église et renferme si peu de maisons, que c'est plutôt un hameau. »

— « Ou une ville, réplique votre contradicteur, car, au fond, ville, village ou hameau, cela ne diffère en aucune manière. »

Ce raisonnement vous surprend à l'extrême, et, instinctivement, vous vous tenez à une plus grande distance de ce singulier personnage, qui poursuit à haute voix, comme se parlant à lui-même : « Tous les êtres sont identiques. Tous les contraires et les contradictoires sont identiques ; on peut affirmer et nier la même chose, en même temps, dans le même sens et sous le même rapport ; l'être et le néant, le vrai et le faux, le oui et le non sont identiques... » Vous êtes arrivé au village, et vous en profitez pour vous éloigner de la présence d'un homme qui tient un langage qui est la négation même de la raison, de la parole et de la pensée.

Je viens de définir le système philosophique de Hégel, que le sophiste allemand a lui-même nommé le système de l'*Identité*, et dont les théories peuvent être rendues par les formules suivantes : « *Identité de l'identique et du non-identique ; identité des contradictoires ; identité de l'être et du néant, de l'erreur et de la vérité* »[1]. Comme vous le voyez, les sophistes de ces deux époques se ressemblent. Ceux du temps de Socrate ne voyaient pas de différence entre la vérité et l'erreur, et n'étaient nullement embarrassés de prouver n'importe quelle idée et son contraire.

Et lorsqu'on sait que Renan, en France, fut un des

1. « L'Etre et le néant sont même chose. » Hégel, Log. § 88.

disciples de Hégel, on s'explique d'abord les inconséquences, les indécisions continuelles, la mobilité d'idées de cet esprit, allant tour à tour de Kant à Hégel, de Hégel à Spinoza, de Spinoza aux mystiques pour arriver, finalement, à cet état d'indifférence qui ne sait s'attacher à rien d'une manière stable et décidée ; puis, on se rend compte ensuite de tout ce qu'il y a d'indéterminé dans les principes de sa philosophie sans logique, de sa morale sans règles, de sa religion sans dogmes ni symboles, de ses contradictions enfin dont sont remplis ses ouvrages. Quand un historien de cette mentalité déclare, de plus, que « pour faire revivre les hautes âmes du passé, *une part de divination et de conjecture doit être permise* », il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes et une pareille méthode, il prenne de grandes licences et (un jour le mot lui est échappé) « caresse sa petite pensée ». Aussi, a-t-on comparé la plupart des ouvrages historiques de Renan à des romans. Il dit, en effet, tout ce qu'il veut dire ; mais il le dit si bien que le lecteur y est pris presque à son insu, s'il ne se surveille et ne possède une critique suffisante pour démêler, au besoin, le faux d'avec le vrai [1].

---

1. Voici en quels termes Théodore Keim, un des chefs de l'école rationaliste de Tubingue, à laquelle M. Renan semblait appartenir un peu, parle de la *Vie de Jésus* :

« C'est un roman... Ce sont de nouveaux *Mystères de Paris*, écrits avec rapidité pour amuser, sur un terrain sacré, un public de profanes... Sur toutes les questions graves le livre est nul scientifiquement.

« Au lieu de se jouer de cette grande histoire de Jésus que tous les siècles contemplent avec recueillement, au lieu de flatter les esprits blasés, de contrister les croyants, et d'*outrager la science*, je parle de la science libre, que M. Renan se remette au travail avec conscience et recueillement, qu'il n'essaye plus d'écrire en

Un autre malheureux, imbu de cette doctrine, s'écriait naguère : « La propriété c'est le vol, la religion c'est l'athéisme, et le gouvernement, c'est l'anarchie. » Les sophistes grecs soutenaient qu'il n'y a d'autre justice que la force. Les conséquences de cette maladie intellectuelle sont, en métaphysique, l'athéisme, en morale, l'abolition de la conscience et de la distinction du bien et du mal.

Le sophisme ! il frappe nos oreilles à chaque instant dans la conversation ; on le poursuit à pleines colonnes dans les journaux, surtout depuis que tant de gens ont recours à cette nouvelle puissance qu'est la presse quotidienne pour dire tout ce qu'ils pensent ; s'il ne se risque guère dans les revues, on le retrouve dans les livres de maints auteurs, où il se croyait à couvert, le traître, sous certains grands mots d'allure scientifique ou d'une phraséologie entortillée. Le sophisme ! mais il court le monde, d'autant plus qu'aujourd'hui presque tous les hommes savent lire, qu'on lit avec inattention et d'autant plus vite que la quantité de la matière imprimée va toujours croissant, multipliant encore les difficultés qu'éprouvait déjà la classe moyenne des esprits de juger ce qu'ils lisent. « J'ai même vu de grandes intelligences absolument trompées par les écrits les plus absurdes », déclare un critique judicieux.

« Quel est, se demandait déjà, il y a un quart de siècle à peine, ce même observateur [1], quel est l'état réel

---

six mois, dans une hutte de Maronites, et entouré de cinq ou six volumes, l'histoire des temps apostoliques annoncée dans son introduction : alors il pourra obtenir son pardon des amis de l'histoire véritable, qui, aujourd'hui, rient de son singulier triomphe. »

1. A. Gratry.

de la raison publique au milieu des torrents de doctrines qui entraînent les esprits ? Que fait-on dans ce tourbillon ?

« D'abord on écoute peu ; puis on juge peu. L'audace de tout dire a fait naître la patience de tout écouter. On laisse passer ; on ne regarde rien en face. On ne pense pas ce qu'on entend. On se laisse bercer aux images, aux mouvements, aux impressions diverses qu'on reçoit passivement comme un miroir. Mais, agir, par soi-même sur ces données, suivre les raisonnements, en vérifier les bases, reprendre pour comparer, relever les contradictions, exclure l'absurde, discuter le pour et le contre, peser, juger, discerner et conclure, c'est une peine que l'esprit ne prend plus. Ces choses même paraissent surannées, comme les mots qui les nomment. Dans cet état de démission intellectuelle, on devient victime de l'anarchie des mots, des arguments et des images, des illusions et des mensonges. »

Naturellement, cette disposition d'esprit engendre le sophisme et la tolérance de l'erreur. Voici une discussion entre deux écrivains : « Il semble que, selon vous, Dieu n'est qu'une abstraction. Mais si Dieu n'est qu'une abstraction, franchement il n'y a pas de Dieu. Si, pourtant, vous pensez autrement que moi, et si, pour vous, Dieu n'est qu'une abstraction, je me garderai bien malgré cela de vous accuser d'athéisme. » On ne saurait être plus aimable, si cette manière de s'entendre n'était qu'un fléchissement de la pensée, une abdication de la raison.

M. André-Marie Ampère donnait à son fils Jean-Jacques Ampère le conseil suivant pour l'aider à s'orienter dans ce labyrinthe de contradictions, soit écrites, soit

entendues : « Etudie les choses de ce monde, lui dit-il, c'est le devoir de ton état, mais ne les regarde que d'un œil ; que ton autre œil soit constamment fixé par la lumière éternelle. *Ecoute les savants, mais ne les écoute que d'une oreille...* »

C'est nous qui soulignons. Il nous faut d'autant plus n'écouter aujourd'hui les savants ou ceux qui parlent au nom de la science, que plusieurs d'entre eux se plaisent à brouiller les idées reçues, à voir des conflits où il n'y en a pas et où il ne saurait y en avoir, à répandre, par exemple, le plus inconcevable de tous les sophismes : celui de l'impossibilité de concilier aujourd'hui la foi avec la science.

J'ouvre un livre tout récent d'un de ces hommes qui prétendent parler au nom de la science, et, dès la première page, je lis : « Le plus grand mal de notre temps est que la Science et la Religion y apparaissent comme deux forces ennemies et irréductibles »[1].

Rien que cela.

Malheureusement, il existe un petit inconvénient pour accepter comme vraisemblables des assertions de ce genre : c'est qu'elles sont en opposition directe et formelle avec les faits ; mais on passe et on affirme quand mê-

1. *Les Grands Initiés*, livre curieux, bien écrit, mais de mince valeur au point de vue scientifique. Dans plusieurs parties de son ouvrage, l'auteur s'inspire du visionnaire Fabre d'Olivet. Quant à la légende amplifiée de Krishna, qui eut un grand retentissement au commencement du siècle dernier, Bentley a établi qu'elle n'est qu'un pastiche, qu'une grossière falsification de l'Evangile. Si ce livre prouve quelque chose, c'est la révélation et le monothéisme primitifs, vérités qui vont en s'altérant avec le cours des âges, mais dont on retrouve encore, à l'aurore des temps historiques, quelques lambeaux conservés dans les sanctuaires de quelques-unes des grandes races post-diluviennes.

me ; on ne sera pas cru de tout le monde, mais il en restera toujours quelque chose.

La vérité est que tous les chrétiens, les catholiques de tous les temps, qui ont fait de la science l'occupation de leur vie, à qui on attribue toutes ces belles découvertes dont se glorifie l'humanité, qui ont surpris tant de secrets à la nature, qui n'ont jamais affirmé que ce qui leur a paru évident, rigoureusement démontré, qui, enfin, ont amené les connaissances humaines au point où elles sont aujourd'hui, n'ont jamais rencontré matière au moindre conflit entre la science et la foi, et la raison en est que les vérités naturelles et les vérités surnaturelles, procédant d'un même principe, ayant pour auteur le même Dieu, qui est aussi l'auteur de la raison et de la foi, ne peuvent pas être en opposition. Autrement, Dieu se renierait, la vérité combattrait la vérité : ce que ne peut admettre le sens commun. En général, la science et la foi n'ont rien à voir ensemble ; il suffit que chacune se tienne dans sa sphère pour que tout conflit soit absolument impossible. La science dont on veut ici parler est la science de l'observation et de l'expérience, celle même dont se réclament les Cuvier, les Cauchy, les Leverrier, les Ampère, les de Quatrefages, les Claude Bernard, les Pasteur ; des égyptologues et orientalistes illustres comme Champollion, Eugène Burnouf, Lenormant, Maspero, Rawlinson, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus connus du siècle dernier. Ces savants-là n'ont jamais été ni arrêtés ni gênés dans leurs études par leurs opinions religieuses. Ils ont fait de la science pour elle-même sans jamais revendiquer pour elle le droit et le pouvoir de fonder une morale, et ils n'ont jamais constaté que le résultat de leurs tra-

vaux contredisait aucune des vérités révélées. Mais aussi ce ne sont pas des savants de cet ordre que l'on verra pontifier au Trocadéro une fois l'an à la « fête de la Raison », spectacle qui ne serait que comique s'il n'était le comble même de la démence [1].

Voici d'où proviennent ces prétendus conflits dont on parle tant dans un certain monde.

A côté de la science positive, qui ne se paie ni d'hypothèses aventureuses, ni d'allégations risquées, de théories qui ne sont que de tristes jeux de l'imagination, il y a la pseudo-science, la « science idéale » composée surtout d'opinions individuelles, science qui est toujours courte par quelque endroit, qui va jusqu'à un certain point ; puis qui procède par intuitions, par conjectures, par *divination*, qui, néanmoins, ne reconnaît point de limites à sa compétence et croit pouvoir nous mettre d'emblée en possession de l'univers. « Le monde aujourd'hui est sans mystère, dit M. Berthelot dans la Pré-

1. « Nous trouvons, l'histoire en main, que les plus nobles et les plus belles intelligences qui ont le plus honoré l'humanité, de Paul de Tarse à Léon XIII, d'Augustin d'Hippone à Thomas d'Aquin... non seulement ne virent jamais aucune contradiction entre la foi et la science, mais qu'ils se sont servis des lumières de l'une et de l'autre, pour atteindre les sommets les plus élevés de la spéculation et de l'art, imprimant ainsi une trace lumineuse et ineffaçable dans les voies du progrès. Il n'est pas de science ou d'art où ne se distingue quelque fils dévoué de l'Eglise catholique comme un « maître de ceux qui savent.... »

« Qu'on retire des bibliothèques tous les livres écrits par les catholiques, et nous verrons ce qui restera de toute notre culture de plusieurs siècles. Qu'on élimine tous les efforts des croyants pour le progrès des inventions scientifiques, et nous verrons ce que deviendra la civilisation moderne tant vantée. »

(Lettre pastorale de Mgr Giannini, Délégué apostolique de Syrie, traitant de la « Religion et du laïcisme en face du problème de l'Education populaire », 28 février 1911).

face des *Origines de l'Alchimie ;* — la conception rationnelle prétend tout éclairer et tout comprendre ; elle s'efforce de donner de toutes choses une explication positive et logique, et elle étend son déterminisme fatal jusqu'au monde moral. » Cette science tapageuse, sans discipline, qui s'énonce par des déclarations que souvent les découvertes du lendemain démentent, est celle des Strauss, des Hæckel, des Huxley, des Berthelot, des Renan. Des témoignages, ils se gardent bien d'en donner. Après tout, disent-ils, ne sont-ce point là « des résultats acquis par la science ! » Si, cependant, vous demandez des preuves, si vous objectez que la science, en définitive, se réduit à peu de choses, qu'elle ne peut expliquer la nature intrinsèque de nombre de phénomènes qui nous entourent, la nature intime de la force, du temps, de l'espace, de la chaleur, de l'électricité, que nous ne pouvons saisir avec nos sens les causes premières, qu'il y a pourtant des réalités qui, de leur nature, ne sont point du domaine de la connaissance sensible et qui ne peuvent être atteintes que par l'intelligence seule, qu'enfin la science ne peut à peu près rien dans l'ordre des vérités surnaturelles qui, de tout temps, ne s'en sont pas moins imposées au genre humain, on vous répond que « la négation du surnaturel est devenue un dogme pour tout esprit cultivé » [1].

Cela vous apprendra à soulever des objections et à ne pas croire sur parole des gens qui prononcent d'autorité.

« Je me souviens qu'un jour, raconte M. Ollé-Laprune, je parlais à M. Pasteur des joies que devait lui procu-

1. Renan, *Vie de Marc-Aurèle.*

rer ce monde des infiniment petits, découvert et exploré par lui :

— « Parlez plutôt, reprit-il, du sentiment de mon ignorance que chaque pas dans le monde inconnu rend plus vif ; je ne connais presque rien, je suis de toutes parts entouré de mystères. »

Les déclarations bruyantes de ces hommes qui, comme M. Berthelot, M. Renan, croyant tout savoir, parlent ainsi au nom de la science sans être autorisés par elle, qui la compromettent, égarent néanmoins beaucoup d'esprits sans défiance ou qui ne possèdent pas les connaissances exactes, positives, nécessaires pour contrôler leurs raisonnements sophistiques. Ce sont ces déclarations bruyantes, débitées sous l'étiquette de la science, et nullement la pensée vraiment scientifique moderne, qui sont aujourd'hui la cause de la nouvelle confusion des langues touchant les rapports de la Science et de la Foi.

Une contradiction apparente peut aussi provenir du fait que les dogmes de la foi n'ont pas été compris et exposés comme la vraie doctrine de l'Eglise, ou de ce que l'on a pris des opinions discutables pour des décisions de la raison. Je n'ai jamais vu de conflits que dans deux cas, dit un contemporain : ou bien lorsque l'on comprend mal l'enseignement révélé, l'ayant recueilli hâtivement ou de bouches incompétentes ; ou bien lorsqu'on fait dire à la science ce qu'elle ne dit point, lorsqu'on fait profiter de son crédit des doctrines purement personnelles, des hypothèses, et qu'on met en avant cette étiquette flamboyante : « La Science », alors qu'il n'y a par derrière qu'un *monsieur*.

Il y a des sophismes à ce point transparents qu'on les

découvre à première vue ; ils ne sont pas très dangereux, pourvu qu'on soit quelque peu sur ses gardes. Tel est celui d'une certaine égalité à laquelle des niveleurs, de nos jours, voudraient soumettre tous les hommes : chose impossible, vu qu'il y en aura toujours quelques-uns qui seront plus égaux que les autres, suivant le mot de Beaumarchais. Quand nous serons tous pareillement intelligents, doués des mêmes facultés, soit spirituelles, soit corporelles, que nous parlerons de la même façon, que nous ferons tous les choses de la même manière, nos repas, comme aux jours du roi Arthur, nous étant servis en même temps autour d'une table ronde, où il n'y a ni haut ni bas bout, ce sera peut-être un peu inquiétant, mais personne ne pourra se croire supérieur aux autres. Et si les hommes parviennent jamais à devenir égaux en santé, égaux en intelligence, égaux en habileté, égaux en sobriété, égaux en travail, égaux en vertu, on pourra peut-être alors essayer de l'égalité dans la richesse.

Il n'est pas rare que des sophismes se dissimulent sous le charme de l'harmonie du style, dans les subtilités du raisonnement, et demandent beaucoup d'attention pour être remarqués. Celui de l'absence de tout paupérisme que voudraient voir régner en ce bas monde quelques faiseurs sociaux, est de ce nombre. Il faudrait, pour rendre praticable pareil projet, une planète organisée sur commande, habitée par des êtres pas du tout paresseux, économes, toujours très sages, exempts de toute imperfection. Tel n'est pas le sort de notre boule, ni la condition des gens qui s'y meuvent, d'après ce que je puis en connaître par moi-même.

Certains sophismes ne sont que plaisants, inoffensifs

pour le lecteur ; d'autres, malfaisants, visent à détruire l'ordre social ou l'empire des croyances religieuses : ceux-là font la nuit dans les âmes et pervertissent les intelligences. Un des sophismes de cette nature qui exerce aujourd'hui sa tyrannie en France, est de penser qu'on peut former des générations modèles au moyen de la morale laïque, telle qu'enseignée actuellement dans les écoles de plus en plus laïques de l'Etat. C'est un des sophismes les plus funestes qui puissent exister. On veut opérer sur le fonds humain non tel qu'il est de sa nature, mais tel qu'on voudrait qu'il fût, repétrir le cerveau de son voisin et lui imposer sa propre façon de penser et de croire. Une éducation qui ignore les destinées suprêmes de l'homme, que ne pénètre aucune instruction religieuse, ne répond nullement aux appels intimes et aux besoins impérieux de tout notre être. Une telle préparation première ne peut qu'exposer à bien des mécomptes l'individu aux prises avec les réalités de la vie. « Il faut être absolument dépourvu de sens pratique et avoir l'esprit fermé à toute observation psychologique et morale, dit Mgr Freppel, pour ne pas voir que l'instruction ne suffit point à elle seule et par elle-même pour assurer le bonheur des individus et la prospérité des Etats ; que la science n'est autre chose qu'un instrument, un outil, un instrument de vie ou de mort, un outil susceptible d'ajouter au progrès du mal comme il peut devenir une force pour le bien, selon la main qui l'emploie ; que si elle est féconde en bienfaits, quand c'est la vertu qui l'utilise, elle multiplie entre les mains du vice les moyens de destruction, et lui prête de nouvelles armes contre la société ; que la science n'est donc pas cette panacée infaillible à l'aide de la-

quelle les révolutionnaires du siècle dernier s'imaginaient pouvoir guérir tous les maux du monde ; car, loin d'y mettre un terme, elle peut y en ajouter de nouveaux, et devenir le poison qui tue au lieu du remède qui soulage. »

On sait que l'instruction laïque, sans l'affirmation d'aucune religion positive, est la théorie favorite des politiciens avisés et patriotes qui commandent aujourd'hui en France, et qui, par une lente désorganisation sociale, la conduisent à l'impuissance et à l'anarchie. Cette théorie leur vient en droite ligne des jacobins contemporains de l'auteur du *Contrat social*. Comme il était alors nécessaire de modifier le rouage politique, de mettre fin à des abus certainement devenus intolérables, d'améliorer le sort de la nation, au lieu de s'en tenir à ce qui était humainement possible dans les circonstances, de reprendre, de corriger ce qui était susceptible de mieux, d'agir comme des hommes que guide leur raison, on oublie, à un moment donné, que si les générations passent, le fonds de l'humanité ne change pas, qu'il se conserve, malgré le temps et les lieux, avec ses mêmes vices, ses mêmes faiblesses et ses mêmes imperfections. On découvre, dans les pages du *Contrat social*, un homme type, créé de toutes pièces par l'idéologue à qui nous devons ce fameux pacte, et, bon gré mal gré, on applique à cette humanité nouvelle, abstraite, toute différente de celle qu'on avait connue jusqu'alors, humanité sans traditions, sans liens avec le passé, une constitution faite exprès pour elle, arrêtant, du même coup, et sa croyance future et ce que devait être désormais, dans tous ses détails, sa vie sociale et politique. Quelques mois plus tard, on avait l'anarchie spontanée, et quatre ans après,

la Terreur, des massacres, l'échafaud en permanence, des atrocités sans nom, et, pour couronnement, la fête de la Raison, comme maintenant, puis, enfin, ce qui fatalement finit toujours par arriver en pareil cas, le dictateur, le maître[1]. Aujourd'hui, vingt-cinq ans de morale laïque, d'instruction laïque, n'ont produit que des résultats négatifs. La criminalité a triplé, et des six cent

---

1. Depuis la date de la publication de cette chronique, les Chinois ont établi la République dans leur pays. Ils ont procédé à cette substitution de régime tout simplement, en hommes qui opèrent sur des réalités positives, sans décrets de proscriptions, sans couper la tête de personne, pas même celle de l'impératrice ni d'aucun des membres de la dynastie régnante, à qui ils ont même fait, chose incroyable, une rente et une existence encore très enviables en compensation de la perte du trône. Ces demi-civilisées, en agissant ainsi, se sont assurément montrés supérieurs aux pauvres utopistes, épris de mots à défaut du sens d'observation, qui furent les pères de la Révolution. Comme l'a si bien démontré le célèbre homme d'Etat anglais, Edmund Burke, aux Français de son temps, ils auraient pu arriver au résultat voulu et obtenir toutes les réformes nécessaires sans jeter bas la vieille constitution et sans faire mourir personne. « Vous aviez, leur disait-il, tous les avantages dans vos anciens états ; mais vous avez préféré agir comme si vous n'aviez jamais été civilisés, et comme si vous aviez tout à refaire à neuf. Vous avez mal commencé, parce que vous avez, dès le début, méprisé tout ce qui vous appartenait... Vous auriez, en respectant vos ancêtres, appris à vous respecter vous-même. Vous n'auriez pas préféré regarder le peuple de France comme n'étant né que d'hier ; comme une nation de misérables qui auraient été plongés dans la servitude jusqu'à l'an premier de la liberté, 1789. » (Réflexions sur la Révolution Française).

En effet, nul besoin n'était de faire une révolution sanglante pour réaliser les aspirations de la nation vers la paix, l'équité et le bien-être. La noblesse, comme le clergé, se montraient bien disposés et prêts à accorder les réformes désirables. Clergé et tiers-état, disait M. Gautherot dans une de ses conférences, concouraient de plein gré à cet élan de bon vouloir national, et l'on peut soutenir que les trois ordres donnaient, en ce moment, les preuves les plus éclatantes d'une fraternelle union. Dix ans de

mille individus qu'elle fournit aux prisons chaque année, on compte six fois plus d'enfants que d'hommes. « A l'obligation de savoir lire on a joint la faculté de tout lire, et la presque nécessité de lire ce qu'il y a de pis »[1].

Pauvres enfants, ajoute un témoin oculaire, l'expérience est faite ! On en a peuplé les prisons, et le reste est entré dans la vie sans formation morale, sans principes, sans véritable éducation. Ils achèvent de perdre dans les écoles laïques les traditions qui autrefois faisaient la force et la dignité du pays.

Chez nos jacobins modernes, comme chez ceux de la fin du dix-huitième siècle, c'est toujours la même conception sophistique de l'humanité qui fait loi, non l'humanité de la nature, mais celle de la raison raisonnante. C'est pourquoi, malgré l'irréductible impuissance de la rendre meilleure par la simple morale laïque sans contact avec les vérités éternelles, impuissance pleinement

---

réformes administratives auraient sauvé la France des désastres de 1789. Il suffisait de rejeter les systèmes *a priori* pour vivre dans la réalité, respectueux des institutions anciennes et sachant les adapter à tous les progrès.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des comités révolutionnaires, des hommes nourris de la lecture de Rousseau et des Encyclopédistes, qui voulaient et cherchaient toute autre chose que l'ordre, la dignité, le respect des traditions nationales.

« C'est, je crois, seulement de nos jours qu'on a su voir la Révolution toute nue et sans prestige. » (Jules Lemaître, *Revue Hebdomadaire*, 27 janvier 1912, p. 441). Et l'on s'aperçoit aujourd'hui que le culte de la Révolution baisse singulièrement à mesure que nos esprits se ressaisissent et qu'une critique de plus en plus pénétrante met à nu les sophismes, les chimères, les mensonges et les renommées sur lesquels s'appuyaient sa puissance et sa tradition.

1. A. Fouillée.

démontrée par d'amères déceptions, on s'aveugle néanmoins aujourd'hui comme à l'époque de la Constituante. A en juger par ce qui fait le sujet à peu près habituel des séances de la Chambre depuis ces trois ou quatre dernières années, la majorité actuelle des représentants de la France, ne semble avoir qu'un objectif : satisfaire ses haines antireligieuses. On a repris, avec un peu plus de façons dans les procédés, jusqu'à présent du moins, le vieux dicton des jacobins de la Révolution : « Tremble, meurs, ou pense comme moi. » On ne meurt pas encore, mais si on ne veut pas conformer absolument son genre de vie et sa manière de penser aux prescriptions de l'Etat, on souffre, on subit mille vexations sous une forme ou sous une autre, jusqu'à ce qu'on soit contraint, prince ou roturiers, d'émigrer, d'abandonner le sol natal. Une République qui agit ainsi est tout à fait étrangère aux mœurs de la liberté. Et, puisque, aussi longtemps que la vérité sera immuable, les mêmes causes produiront les mêmes effets, il faudra, pour ramener les choses dans l'ordre, pour permettre à la logique de reprendre son cours naturel, un de ces coups de foudre dont l'histoire nous fournit tant d'exemples et dont parle Emile Augier dans *Contagion :* « Conscience, devoirs, famille, faites litière de tout ce qu'on respecte ! Il vient un jour où les vérités bafouées s'affirment par des coups de tonnerre. »

Je voulais, dans cette chronique, dire quelques mots des écoles littéraires qui ont vu le jour en France pendant le XIXe siècle, de celles surtout qui cherchent à prévaloir aujourd'hui, et qui sont tellement nombreuses et de tendances diverses, qu'on pourrait presque appli-

quer à notre époque ce que Vauquelin de la Fresnaye disait de la sienne :

> « Car depuis quarante ans déjà, cinq ou six fois
> « La façon a changé de parler en françois. »

C'était aussi mon intention de toucher, en passant, aux choses du pays, de parler d'un événement, je vous le donne à deviner, celui de la fondation, au commencement de l'année 1904, d'une bibliothèque, oui ! d'une vraie bibliothèque publique, à Waterloo, dans le comté de Shefford, et cela grâce à l'initiative, au zèle intelligent de Mme de Varennes, aidée du précieux concours du *Journal de Françoise*, événement qui peut être le point de départ d'un très bon mouvement dans notre vie littéraire. Aux yeux de Cicéron, « une bibliothèque au milieu d'un jardin » complète le bonheur de la vie humaine. Aussi, je vous assure que des citoyens qui sont contents, ce sont ceux de cette petite ville de Waterloo. J'ajoute qu'il est tout à fait désirable que l'exemple que nous ont donné ces deux femmes soit suivi par toutes les grandes et petites villes de la province. Ah ! si les hommes voulaient seulement s'en mêler. N'oublions point, toutefois, que les bibliothèques publiques ne seront bienfaisantes qu'à condition de n'être composées que de livres qui ne pèchent point sous le rapport de la morale et qui ne contiennent pas trop de paradoxes. Autrement, mieux vaut cent fois, mille fois n'en pas avoir. Mais, ces deux écueils évités, nous retirerons certainement grand profit de la diffusion du savoir par le moyen des bibliothèques publiques, et, bien avant l'arrivée de la fin des temps, nous serons tous, hommes et femmes,

des personnes très instruites et distinguées, ce qui sera charmant.

Je voulais aussi mentionner les succès qu'a remportés à Paris M. Chapman avec ses *Aspirations*, qui l'ont porté tellement haut qu'il brille maintenant même parmi les étoiles du firmament littéraire de la mère-patrie. Aurons-nous jamais pareille chance, nous, pauvres lumignons que nous sommes ! En attendant, que M. Chapman veuille bien accepter les félicitations de ses compatriotes, qui se réjouissent des lauriers qu'il a recueillis, en faisant honneur à son pays.

Et puis, nous avons eu, au mois de mars dernier, *Gouttelettes*, par M. Pamphile Le May. Voilà déjà longtemps que notre vieux barde n'avait plus chanté. Je commençais à croire qu'il boudait les muses, et j'avais pensé à lui en faire des reproches dans une de mes prochaines chroniques. Aussi bien, pouvait-on craindre que ces déesses elles-mêmes, malgré la beauté de nos paysages et la grandeur mélancolique de nos montagnes, finiraient par déserter complètement nos climats rigoureux pour des cieux plus doux. Il n'en est rien, et jugez de mon plaisir. *Gouttelettes !* est-ce assez gentil, ce titre-là ! Vous pensez tout de suite à quelque chose de délicat, de délicieux, de délectable ; la lecture de ce petit volume est, en effet, un régal littéraire que ne manqueront pas de se donner ceux qui savent goûter les plaisirs intellectuels.

Enfin, *the last but not the least*, nous venons d'avoir *Jean Talon*, par l'honorable M. Chapais, le vrai chroniqueur, le chroniqueur en titre de la Revue. L'inten-

dant Talon est une des figures les plus méritantes et les plus sympathiques de notre histoire. Le livre de M. Chapais était attendu avec une impatience qu'expliquent notre patriotisme et le talent bien connu de l'auteur ; cet ouvrage ne contribuera pas peu à augmenter notre richesse littéraire.

Il faut que je m'arrête. Le cadre de ma chronique est rempli. D'ailleurs, le jour, qui va bientôt paraître, me défend de poursuivre, comme dans les *Mille et une Nuits*, et je suis obligé de remettre à une autre causerie l'occasion de « communiquer de l'abondance de mon petit trésor au cher prochain. »

LE PÉRIL MAÇONNIQUE[1]

(Décembre 1904)

Voilà un péril à côté duquel le « péril jaune » perd beaucoup de son intérêt. Au moins celui-ci se présente avec une certaine idée de grandeur qui honore plutôt l'humanité, tandis que le premier blesse la dignité humaine, déconsidère l'individu, conduit un peuple à la déchéance morale et politique.

Tel semble être le sort de la France en ce moment. Après avoir longtemps travaillé dans l'ombre à la destruction de ces principes d'ordre et de vertus qui font vivre une nation, la franc-maçonnerie en est venue, dans ce pays, vu l'impunité qui marque chacun de ses actes, à rejeter le masque dont elle s'était couverte jusqu'ici, suivant le précepte que M. Jean Macé, fondateur de la Ligue de l'Enseignement, donnait à ses adeptes : qu'il ne fallait pas hésiter à mentir jusqu'à ce qu'ils fussent assez forts pour lever la tête.

Aujourd'hui, cette puissance occulte, dont le but avoué et constant est de détruire toute religion positive quelconque et particulièrement la religion catholique, sem-

---

1. Ainsi appelé par comparaison au « péril jaune », dont on parlait beaucoup dans le temps. Aujourd'hui, je dirais « virus maçonnique » ; de péril, il n'y a guère de danger, du moins dans notre pays, mais le virus existe.

ble se donner la mission de surveiller, de contrôler même les actes du gouvernement.

Dès l'ouverture du convent annuel tenu en septembre de cette année (1904), le Grand-Orient de France s'est empressé de témoigner au chef du gouvernement la profonde satisfaction qu'il éprouvait pour la docilité avec laquelle il avait exécuté les ordres des loges.

« L'assemblée générale du Grand-Orient de France adresse à M. Combes, président du Conseil, le témoignage de ses chaleureuses sympathies et de son entière confiance. Elle l'engage à mener jusqu'au bout la lutte qu'il a courageusement entreprise pour défendre la République contre le cléricalisme, et pour faire aboutir les réformes publiques, militaires, fiscales et sociales. Elle lui demande de faire discuter simultanément, à la session de janvier, la séparation des Eglises et de l'Etat et la caisse des retraites ouvrières. »

Et M. Combes, serviteur des loges, et, de plus, esclave, puisqu'il est lui-même franc-maçon, s'est empressé de répondre à cette adresse par le télégramme suivant :

« En me renouvelant l'expression de sa sympathie et de sa confiance, l'assemblée générale du Grand-Orient de France avive et fortifie plus solidement que jamais les sentiments d'affection qui m'attachent à elle. Dites-lui bien, je vous prie, que je ne tromperai pas son attente, que je m'appliquerai de toutes mes forces à réaliser aussi rapidement que faire se pourra les réformes démocratiques indiquées dans l'adresse qu'elle a chargé son président, ainsi que le président du Conseil de l'Ordre, de me faire parvenir. »

Aurait-on, dans les siècles passés, jamais cru possible

une pareille humiliation dans ce noble et grand pays de France !

Il est indéniable qu'au moment actuel, la République et la franc-maçonnerie se confondent, et cette confusion est dans le programme de ceux qui se proclament les seuls vrais républicains.

Depuis quatre ou cinq ans, la Revue Canadienne a tenu ses lecteurs au courant des agissements des loges maçonniques en France et de l'abîme où elles la conduisaient. On a pu y suivre la filière de la législation persécutrice de ces dix dernières années surtout, dans les délibérations et les résolutions successives des convents. Les mots d'ordre venus des loges expliquent les actes du gouvernement.

« Le Grand-Orient, déclarait dans son discours le président du convent de 1893, le Grand-Orient, avant les pouvoirs publics, décidait que l'enseignement devait être gratuit, laïque et obligatoire ; le Grand-Orient a eu le bonheur de voir la législation profane adopter les idées qu'il avait proclamées »[1].

« C'est la franc-maçonnerie qui a fait passer dans la législation de la troisième République les lois militaires et scolaires »[2]. Il semble que l'Etat, maintenant, en France, soit la franc-maçonnerie. Le Grand-Orient se considère même indépendant de l'Etat, au-dessus de la justice de son pays ; ou, plutôt, à ses yeux, la loi première est celle que dicte la franc-maçonnerie ; le serment qui oblige est d'abord celui que l'adepte a prêté à la loge. Après cela, il n'a plus qu'à obéir ; il ne s'ap-

1. Bulletin du Grand-Orient, 1893.

2. Discours de clôture du convent de 1897.

partient plus. Ce qui vient de se passer dans la neuvième Chambre, à Paris, pendant un procès au cours duquel un maçon a été appelé à témoigner contre un nommé Delpech, sénateur et franc-maçon, prouve absolument l'exactitude de cette affirmation. Appelé à prêter serment de dire la vérité, ce témoin fit, à la barre, la déclaration suivante :

« Monsieur le président. — Je suis prêt à jurer de dire la vérité, mais je ne puis prêter serment de dire *toute* la vérité. L'affaire que vous jugez ici l'a déjà été, en effet, devant une autre juridiction : la juridiction du Grand-Orient. L'un des principaux personnages en cause a par elle été déclaré innocent ; ordre a été par suite donné à tout franc-maçon de le proclamer tel. Quoi que je puisse donc penser ou savoir, à moins que ce personnage — qui est ici — ne me relève de mon serment maçonnique, je suis tenu d'obéir à cet ordre et ne puis donc jurer de dire *toute* la vérité. »

L'avocat, Maître Labori, s'écria alors en s'adressant au tribunal :

« Ainsi, au-dessus de votre juridiction, il est une juridiction occulte ! Au-dessus de votre justice, de la justice, il est une justice occulte plus puissante que la justice légale ! Et nous en sommes là que, quand les témoins viennent prêter serment à votre barre, cette juridiction pèse sur leur conscience et les empêche de dire la vérité ! Je l'avoue, mon émotion est profonde, car c'est tout l'avenir de la France qui finira par être en jeu, comme tout l'honneur de la justice qui finira par sombrer ! »

« Oh ! ajoute le témoin, je veux bien, pour ma part,

prêter ce serment ; ce ne serait pas la peine d'avoir aboli le serment sur le Christ pour être esclave de celui prêté sur un triangle ; sachez pourtant que ceux-là qui auront prêté le serment maçonnique, ne sont pas libres de dire la vérité. »

Inutile d'insister sur les conséquences qu'un semblable incident amène naturellement.

« Ces nigauds-là, qui ne veulent pas de l'Eglise catholique, disait Guy de Maupassant des francs-maçons de son temps, ne font qu'imiter les curés. Ils ont pour symbole un triangle au lieu d'une croix. Ils ont des églises qu'ils appellent des Loges avec un tas de cultes divers : le rite écossais, le rite français, le Grand-Orient, une série de balivernes à crever de rire....

« Ah ! oui, vous êtes des malins ! Si vous me dites que la Franc-Maçonnerie est une usine à élections, je vous l'accorde ; qu'elle sert de machine à faire voter, je ne le nierai jamais ; qu'elle n'a d'autre fonction que de berner le bon peuple, de l'enrégimenter pour le faire aller à l'urne comme on envoie au feu des soldats, je serai de votre avis ; qu'elle est utile, indispensable même à toutes les ambitions politiques, parce qu'elle transforme chacun de ses membres en agent électoral, je vous crierai : « C'est clair comme le soleil. »

M. Léon Daudet a publié récemment dans *Le Gaulois*, sous le titre de « La Délation révolutionnaire », un terrible réquisitoire contre la franc-maçonnerie actuelle, dont, faute d'espace, nous ne pouvons reproduire ici que quelques lignes préliminaires.

« Les infâmes agissements des frères trois points et des faux frères militaires, qui révoltent en ce moment tout le pays, ne devraient cependant point donner de

surprise à ceux qui suivent notre campagne et qui connaissent un peu l'histoire. Entrés dans une période révolutionnaire, nous éprouvons les logiques bienfaits du jacobinisme. Qu'est-ce que le jacobinisme ? Un brigandage d'Etat, une expropriation organisée, au nom de principes humanitaires — il y a cent onze ans, c'était au nom de principes patriotiques — par ce qu'il y a de plus bas, de plus vil, de plus avide dans la nation. Sur quoi s'appuie le jacobinisme pour réaliser cette expropriation ? Sur les sociétés secrètes, sur la franc-maçonnerie, laquelle, par tout le territoire, organise l'inquisition et la délation. Le principe, la méthode, les procédés n'ont point varié.

« Ce n'est que depuis les beaux travaux de notre cher et éminent ami, Maurice Talmeyr, que l'on commence à y voir clair dans le jeu de la franc-maçonnerie pendant la Révolution française. Jusqu'à ces dernières années, beaucoup de naïfs, nourris des bavardages enflammés de Michelet, s'imaginaient que les horreurs du jacobinisme pouvaient être excusées par les abus de l'ancien régime. On avait coupé tant de têtes pour venger les paysans qui battaient les marais des seigneurs. Plaidoyer stupide, mais qui valut pendant un siècle. Or que voyons-nous aujourd'hui, après trente-quatre ans de république ? Une reprise exacte, une fidèle copie — moins la guillotine... mais, patience ! — des manœuvres insensées et scélérates qui désolèrent la France jadis. »

Mais, laissons la France se débattre avec la pieuvre maçonnique qui est toujours allée grandissant et qui l'étreint à l'heure actuelle, et reportons nos regards sur ce qui se passe dans notre pays.

La Patrie, du 25 novembre dernier, contenait, sur

l'existence au milieu de nous de la franc-maçonnerie, un très grave article intitulé : QUE VEULENT-ILS ? », et dont voici quelques extraits :

« L'Association maçonnique qui couvre la France de ses ramifications, s'appelle le Grand-Orient. Elle n'a aucune affiliation, aucun rapport avec la Franc-Maçonnerie Britannique.

« Montréal a vu se fonder, il y a quelques années, une loge maçonnique qui s'est immédiatement affiliée au Grand-Orient.

« Les progrès qu'elle a faits sont considérables déjà. Elle compte quelques centaines de membres, recrutés surtout dans notre ville, mais aussi, en moindre proportion, dans d'autres villes et même dans les campagnes.

« Le Grand-Orient de France joue à l'heure actuelle un rôle prépondérant dans la politique et l'orientation de la République Française.

« Elle a encerclé dans ses filets le gouvernement, les Chambres, tous les rouages de l'administration civile et militaire.

« C'est sa puissance souveraine et funeste qui a brisé les crucifix dans les prétoires, qui a chassé Dieu des écoles, qui a fait expulser de la terre des Gaules des milliers de prêtres et de religieuses.

« C'est le Grand-Orient qui a séparé la France de la Papauté, et qui a amené la dénonciation du Concordat.

« Le système de délation que le gouvernement l'avait chargée d'exercer dans l'armée et la marine françaises, a été récemment mis au jour.

« Il y a eu durant l'année écoulée près de sept cents grèves en France. Elles ont été presque toutes organi-

sées, ou au moins encouragées, par les adeptes de la Franc-Maçonnerie française.

« C'est au Grand-Orient de France que la Loge canadienne-française de Montréal est affiliée. Elle en est la fille aînée en ce pays. »

L'énoncé de pareils faits, si ces faits sont exacts, étonne extrêmement et éveille un sentiment de profonde tristesse dans l'esprit de tout Canadien-Français qui tient à sa dignité personnelle, à la grandeur future de sa nationalité, pour qui, enfin, les mots de foi, d'honneur, de probité et de patriotisme ne sont pas de vaines expressions.

Dans un pays comme le nôtre, où la liberté individuelle et celle d'association sont, non seulement assurées, mais pour ainsi dire illimitées, qu'un Canadien-Français, accoutumé de père en fils à agir à la face du ciel, constamment maître de sa personne comme de sa volonté, jouissant des avantages d'une foule de sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, n'ayant point encore contracté l'habitude de mentir, aille se cacher dans l'antre ténébreux d'une loge comme celle de l' « Emancipation » pour y tramer des complots contre les institutions de son pays, contre les intérêts de ses compatriotes, contre l'Eglise et ses ministres, à qui il est en partie redevable des libertés politiques et religieuses dont il jouit, non, cela ne se conçoit point, hormis d'être la victime d'un aveuglement inconscient ou d'avoir subi la pression d'une influence étrangère, de même origine probablement que celle qui a été l'inspiratrice de ce programme extraordinaire que l'on a mis entre les mains de nos candidats ouvriers aux dernières élections locales.

Pour ce qui est de ce programme, je ne puis croire qu'il soit l'œuvre d'aucun candidat ouvrier Canadien-Français. Nos ouvriers seraient les premiers à regretter, au point de vue de leur indépendance et de leur bien-être, l'application de quelques-uns des articles de ce manifeste. Ils n'auraient pas été lents non plus à s'apercevoir que la prétendue instruction gratuite qu'ils réclament sous un ministère public coûterait bien plus cher à leur bourse que l'état actuel des choses, et ne donnerait point le résultat qu'ils s'imaginent. Nos gouvernants politiques, notre Conseil de l'Instruction publique, sont pour le moins aussi zélés pour la cause de l'instruction et du progrès bien entendu du peuple que certains déclamateurs de pays d'outre-mer dont nous n'avons que faire ici. Quand les ressources de notre province le permettront, on aura toutes les écoles nécessaires pour répondre aux besoins du temps, écoles bien pourvues sous le rapport de l'outillage scientifique et du choix des professeurs. On peut encore se féliciter, malgré notre insuffisance de moyens, des progrès que nous avons accomplis, au cours du siècle dernier, dans les différentes branches du commerce, de l'industrie, des arts et de la littérature, et nous pouvons, sans crainte d'être rejetés dans l'ombre, nous comparer aux peuples de formation même plus ancienne que la nôtre.

Mais, prenons garde ! Que ce qui se passe actuellement en France nous serve de leçon ! Nous possédons aujourd'hui le respect et l'estime de nos concitoyens anglais. Nous comptons pour un facteur important dans l'Amérique du Nord ; nous y exercerons une influence incontestée si nous le voulons ; il suffit pour cela de conserver notre caractère ethnique, et de fuir, comme

le plus grand de nos ennemis, la franc-maçonnerie, qui en aurait bientôt fait de nos traditions nationales et religieuses et ruiné dans leur germe nos espérances d'avenir. Si l'on n'y fait pas attention, si nous nous laissons entamer par cette infirmité mentale qui s'appelle le scepticisme, notre jeune nation, pourrie avant d'être mûre, selon l'expression d'un contemporain, reflétera moins la gloire passée de la France que sa présente misère.

CHRONIQUE

(Juin 1906)

« Il en est des livres comme du feu de nos foyers : on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous. »

On attribue ces lignes au vieux philosophe de Ferney ; recueillons-les, d'autant plus que cela ne lui arrivait pas toujours de parler sincérité et vérité.

Il s'agit ici évidemment des sources d'inspiration que produisent en nous la vue des belles et imposantes scènes de la nature, les œuvres et les exemples des hommes célèbres. C'est Bossuet, par exemple, dans ses grandes compositions, lisant une page de la Bible, pour se mettre en verve. C'est Démosthène qui, enthousiasmé de l'éloquence de Callistrate, n'a plus d'autre ambition que de devenir lui-même un orateur. C'est Corrège qui, contemplant les œuvres de Michel-Ange, sent son génie s'éveiller et s'écrie : « Et moi aussi, je suis peintre. » Haydn entend jouer Handel ; son génie prend feu, et il avoue lui-même que sans cette circonstance, il n'aurait jamais écrit *La Création*. Keats, à seize ans, était en apprentissage chez un médecin. Un de ses amis lui lut l'*Epithalame* de Spencer, ce poète par excellence des imaginations adolescentes, et lui prête la *Reine des Fées*. Ce fut une révélation subite de son génie. Il avait trou-

vé sa voie. Un voyageur ayant eu occasion de converser avec la mère de Goethe, répétait dans son enthousiasme : « Je comprends maintenant comment Goethe est devenu ce qu'il est. » « Un baiser de ma mère, disait West, fit de moi un peintre. » Plusieurs ont dû la conservation de l'honneur et de la vertu au seul souvenir du temps où leur mère les faisait mettre à genoux et prenant leurs petites mains dans la sienne, leur enseignait à prier notre Père qui est aux cieux.

Un jour, un jeune et brillant officier, blessé au siège de Pampelune et obligé au repos, demande un livre pour se distraire. On lui apporte la *Vie des Saints*, dont la lecture fait de lui un homme nouveau : on le connaît aujourd'hui sous le nom de saint Ignace de Loyola, fondateur d'un ordre religieux illustre. Alfieri lit les *Vies des grands hommes* de Plutarque, sent son génie s'éveiller et se prend de la plus belle passion pour les lettres. « J'ai lu, dit-il, plus de six fois les vies de Timoléon, de César, de Brutus et de Pélopidas, avec des cris, des larmes, et de tels transports que j'étais fou... Chaque fois que je rencontrais un trait remarquable sur l'un de ces grands hommes, j'étais saisi d'une si violente agitation qu'il m'était impossible de rester tranquille. » Les *Vies des hommes illustres* de Plutarque sont restées à travers les âges la lecture favorite, le modèle ou la consolation de bien des esprits supérieurs, entre autres de Henri IV, de Turenne, de Schiller, de Napoléon.

C'était environ 400 ans avant Jésus-Christ. Les Grecs, rassemblés en Elide, sur les bords du fleuve Alphé, célébraient les jeux Olympiques. Un enfant, siégeant sur l'estrade d'honneur avec son père, pleurait, pendant qu'Hérodote lisait les principaux épisodes de son histoi-

re. Quand l'historien eut fini, il alla droit à l'enfant et lui demanda son nom. On me nomme Thucydide, répondit l'enfant. « Ton fils aime la gloire, dit alors Hérodote au père de l'enfant, il aime les belles-lettres ; prends soin de cultiver ses nobles dispositions et le nom de Thucydide sera un de ceux qui feront honneur à la Grèce... » En effet, il a tellement fait honneur à sa patrie qu'il a acquis une gloire à peu près égale à celle de son glorieux prédécesseur, surnommé le Père de l'Histoire.

Les Grecs eux-mêmes, pour se former au culte des arts et des lettres, n'eurent qu'à s'inspirer de leur ciel brillant et doux, de leurs nuages étincelants, de la lumière fine et chaude qui colore tous les objets et qui font que la nature et la poésie se confondent, que la beauté de l'œuvre de l'homme reflète la beauté de l'œuvre de Dieu.

Qui de nous ne s'est pas senti élevé au-dessus de lui-même par un sentiment d'enthousiasme et de noble émulation au récit de la vie d'un homme célèbre, ou simplement au souvenir d'un homme tenu en haute estime par ses contemporains, à cause de son dévouement à la science, de son patriotisme, de la générosité de son caractère et de ses vertus ? Car sans la vertu nul ne peut prétendre exercer une influence heureuse et durable sur ses semblables.

Après avoir passé une soirée en compagnie de Faraday, le professeur Tyndall écrivait : « Ses œuvres excitent l'admiration, mais son contact réchauffe et élève le cœur. Il est certain qu'il y a là un homme fort. J'aime la force, mais je n'oublierai jamais quel exemple m'a donné l'union de cette force avec la modestie, la tendresse et la douceur, ce que j'ai trouvé dans le carac-

tère de Faraday. » Il ajoutait que l'amitié du célèbre physicien donnait « l'énergie et l'inspiration. »

On disait aussi du philosophe écossais Dugald Stewart qu'il inspirait l'amour de la vertu à des générations entières de disciples. « Pour moi, disait lord Cockburn, il me semblait, en l'entendant, voir les cieux s'ouvrir ; je sentais que j'avais une âme. Ses nobles pensées, traduites dans un magnifique langage, me transportaient dans un monde supérieur. Toute ma nature était changée. »

Lord Shelburne, jeune homme, ayant fait une visite au vénérable Malesherbes, fut tellement impressionné qu'il en garda toujours un vif souvenir. « J'ai beaucoup voyagé, écrivait-il plus tard, mais je n'ai jamais été influencé au même point par le contact personnel d'aucun homme ; et si, dans le cours de ma vie, il m'arrive de faire quelque bien, je suis certain que ce sera sous l'inspiration du souvenir de M. de Malesherbes. » Sir Samuel Romilly avoue, dans son autobiographie, la puissante influence que la vue du grand et généreux chancelier d'Aguesseau fit sur lui. « Les œuvres de Thomas, dit-il, m'étaient tombées sous la main ; je lus avec admiration son *Eloge de d'Aguesseau ;* et l'honneur dont il montrait que cet illustre magistrat s'était couvert excita au plus haut point mon ardeur et mon ambition, et ouvrit à mon imagination une nouvelle perspective de gloire. »

Les grands hommes vivent dans la mémoire des générations suivantes par l'exemple de leur sagesse, de leurs bienfaits et de l'heureuse influence qu'ils continuent d'exercer sur leurs semblables. « Le sage, disent les Chinois, professe dans tous les siècles. Quand on entend parler de Loo, les sots deviennent intelligents, les incer-

tains déterminés. » Dante a inspiré une foule de génies. C'est sous les pins de Ravenne, en pensant à lui, que Byron compose ses plus beaux chants. « Les Italiens, écrivait-il en 1821, parlent Dante, écrivent Dante, pensent à Dante et rêvent de lui à un point que ce serait ridicule s'il ne méritait autant d'admiration. » Le fait est que les seules conquêtes qui durent, du moins autant que dure la gloire humaine, sont celles de l'esprit.

Les jeunes gens, pour peu qu'ils soient intelligents, amis des livres et susceptibles de nobles sentiments, admirent franchement, spontanément, et ont généralement un héros. On raconte qu'un apprenti maçon fit à pied un trajet pour voir sir Walter Scott passer dans la rue. Sir Joshua Reynolds, âgé de 10 ans, dans une assemblée publique, se fit jour à travers plusieurs rangées de personnes à la seule fin de pouvoir toucher Pope, comme s'il y avait une sorte de vertu dans le contact.

Nous avons de Reynolds des *Discours* dont Francis Horner, qui notait les livres qui avaient exercé sur lui la meilleure et la plus durable influence, disait : « Quant « aux *Discours de sir Joshua Reynolds*, après les écrits « de Bacon, il n'y a pas de livre qui m'ait plus puissam- « ment engagé à m'instruire. Reynolds est un des pre- « miers hommes de génie qui aient condescendu à faire « connaître au monde le chemin par lequel on arrive à « l'excellence ; la confiance avec laquelle il affirme l'om- « nipotence du travail a pour effet de familiariser le lec- « teur avec l'idée que le génie est plutôt une acquisition « qu'un don de la nature ; et à cela se mêle si naturelle- « ment et si éloquemment une admiration si élevée et si « passionnée pour le beau, qu'à tout prendre, il n'y a « pas de lecture plus *entraînante*. » Reynolds lui-même,

chose remarquable, faisait remonter à la lecture de la biographie d'un grand peintre, par Richardson, l'entraînement passionné avec lequel il s'était livré à l'étude de son art. Ainsi la vie d'un seul homme qui se distingue par l'énergie et la persistance de ses aspirations suffit pour allumer le feu sacré chez tous ceux qui ont les mêmes goûts et les mêmes aptitudes, et pour conduire à la même distinction et au même succès tous ceux dont les efforts sont également vigoureux. La chaîne de l'exemple embrasse ainsi tous les âges dans la succession infinie de ses anneaux, et l'admiration, mère de l'imitation, perpétue à travers les siècles la véritable aristocratie, celle du génie. »

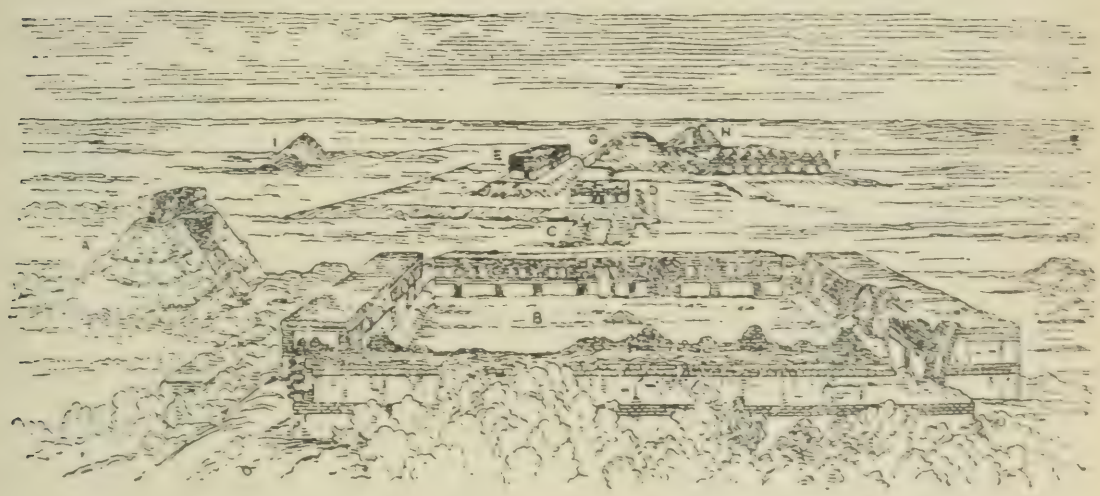
Le docteur Marshall-Hall est un de ces hommes dont la carrière fut une preuve vivante de l'influence du caractère pour former d'autres caractères. Beaucoup d'hommes éminents ont dû leur succès dans la vie à ses conseils. « Prenez un sujet, disait-il souvent à ceux qui l'entouraient, traitez-le à fond, et vous ne pourrez manquer de réussir. » Souvent même il accompagnait ces paroles d'un conseil pratique et d'une application immédiate, en jetant une idée nouvelle dans l'esprit d'un jeune homme. « Je vous en fais présent, lui disait-il, elle vous vaut une fortune si vous la poursuivez avec énergie »[1].

C'est le conseil que j'ai moi-même suivi depuis plusieurs années en consacrant presque tous mes loisirs à la connaissance des antiquités américaines. Si ce sujet d'étude, que j'ai l'intention de poursuivre même au ris

1. Extrait, ainsi que plusieurs des autres petits faits qui précèdent, de *Self-Help*., par Samuel Smiles, traduction d'Alfred Talendier.

que de tourner à l'antique, ne me mène pas à la fortune, il m'aura valu des heures de pures et douces jouissances, le mérite d'avoir contribué à populariser parmi nous quelques notions d'archéologie préhistorique américaine, à susciter peut-être quelques vocations pour l'avenir.

Ce n'est plus apprendre une chose nouvelle aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, déjà au courant du progrès des études américanistes, de leur dire que l'on trou-



VUE GÉNÉRALE DES PYRAMIDES ET PALAIS D'UXMAL (Yucatan)

ve au Mexique, au Yucatan, dans l'Amérique centrale et au Pérou, des témoignages irrécusables d'une très ancienne civilisation, les ruines de nombreuses et grandes cités ; que ces cités étaient remplies de temples, de palais, d'édifices extraordinaires par leur forme et leurs dimensions, élevés sur des terrasses artificielles et séparés les uns des autres par de vastes cours. Mais ce que savent seuls les spécialistes, c'est le nombre et l'étendue de ces villes, l'usage et le genre d'architecture particulier de tous ces édifices. Ainsi, lorsque nous employons,

pour désigner certains groupes de ruines qui jonchent le sol, l'appellation de « villes », le lecteur ne doit pas se figurer des villes tout à fait à l'image des nôtres, renfermant ensemble, sans ordre apparent, les édifices d'un caractère religieux, civil et domestique qui les composent, car telle n'était pas la disposition de ces anciennes cités. C'étaient plutôt des centres habités que des villes, des centres religieux et politiques, comme les ruines de l'Inde, de l'Egypte, de la Babylonie, de la Chaldée, du Cambodge et d'Anaradjapura, cette immense ville morte de Ceylan que l'on est actuellement à déterrer, car chez ces différents peuples, aussi bien que chez les anciennes races civilisées de notre continent, la religion et le gouvernement civil étaient dans l'union la plus étroite.

Ces villes indiennes se composaient toujours des mêmes édifices, généralement au nombre de quinze à vingt, bâtis sur d'énormes terrassements en forme de talus et garnis d'escaliers. Ils se divisaient en palais, temples, et autres édifices sacrés, sorte de monastères et de couvents, où se tenaient les prêtres et les jeunes filles voués au culte.

Ces monuments, dont les murailles étaient ornées de bas-reliefs et couvertes de peintures éblouissantes, étaient disséminés sur un grand espace et reliés entre eux par des chaussées cimentées colorées en rouge et ombragées par des plantations de palmiers et d'arbustes fleuris. On avait aménagé près de ces temples et de ces palais des cours et des places au milieu desquelles se voyaient des statues, des colonnes et des stèles sculptées, qui montrent que dans ces anciennes villes l'ostentation et le luxe co-existaient en même temps que la richesse.

tout comme dans les contrées orientales. Ce premier groupe de bâtiments, qu'entourait un mur de circonvallation, formait le centre de la ville. Aux alentours, au milieu de véritables parcs, s'étendaient les habitations des grands seigneurs et des riches marchands, habitations parfois non moins somptueuses que celles du chef de l'Etat. Le peuple et les esclaves avaient leurs huttes beaucoup plus loin, en dehors de la ville. Ces cabanes ne formaient que d'éphémères agglomérations dans le voisinage de grandioses édifices, les seuls dont nous retrouvions encore des vestiges. Ces villes anciennes occupaient donc un circuit très étendu et ressemblaient à un immense jardin, selon l'expression d'un explorateur. Les ruines qui en restent aujourd'hui, perdues au milieu de sombres forêts ou éparses dans les déserts sur la surface du sol, produisent l'effet le plus saisissant dans leur silence et leur morne désolation. Malgré leur état de dégradation, elles portent encore en elles la preuve que la magnificence et la richesse existaient autrefois dans ces contrées, et que les descriptions que nous en ont laissées les premiers écrivains espagnols n'étaient pas exagérées. Ces temples, ces palais, tous ces vastes édifices, couverts d'étranges décorations, démontrent aussi que les classes dirigeantes exerçaient un pouvoir illimité sur le peuple. Toutefois, lorsque nous comparons ces ruines avec ce que nous disent les Espagnols de ces anciennes villes qui existaient encore au moment où ils prirent possession de ce continent, on peut se représenter la vie qui les animait jadis. C'est ce qu'a fait le célèbre explorateur français, M. Désiré Charnay, qui nous donne, dans un charmant récit [1], une évocation du

1. *Une princesse indienne avant la Conquête*, Paris, 1888.

passé, un tableau complet et « véritable en toutes choses » de cette civilisation, du moins de celle qui existait au Yucatan, vers l'époque de la Conquête.

C'est en septembre prochain, on le sait déjà, qu'aura lieu, à Québec, la réunion du Congrès international des Américanistes.

Ce Congrès porte d'abord le nom de Congrès « international » parce qu'il convie à ses sessions les linguistes, les ethnographes et les archéologues des deux mondes, le terme « Américanistes »signifiant que l'on ne s'occupe à ces assises scientifiques que d'études relatives à l'Amérique, et en particulier à l'Amérique antécolombienne. De fait, il n'est pas question de l'Amérique moderne à ces congrès : ce qui exposerait ses membres à parler de politique. L'unique but de cette société est donc de provoquer des études, des recherches sur l'Amérique des temps de sa découverte ou antérieurs à Christophe Colomb, d'éveiller l'attention publique pour tout ce qui a trait à l'histoire des aborigènes de notre continent, et, enfin, de mettre en rapport tous ceux qui s'intéressent à ces études.

Voici, par exemple, les matières sur lesquelles devront porter les travaux du prochain congrès :

a) Les races indigènes de l'Amérique, leur origine, leur distribution géographique, leur histoire, leurs caractères physiques, leurs langues, leur civilisation, mythologie, religion, leurs mœurs et coutumes.

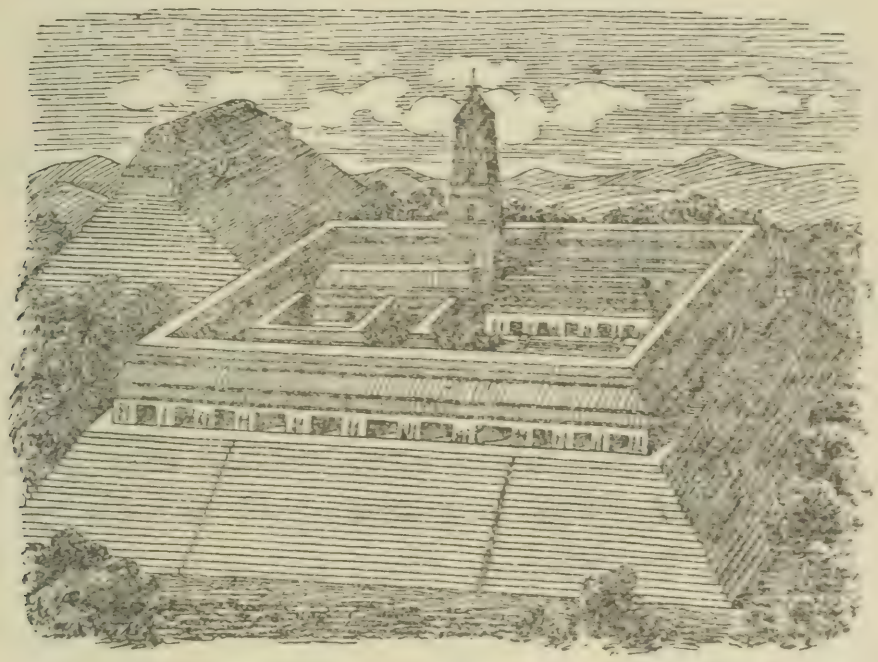
b) Les monuments indigènes et l'archéologie de l'Amérique.

c) L'histoire de la découverte et de l'occupation européenne du Nouveau-Monde.

Ce sont là les grandes lignes du programme. Des tra-

vaux relatifs à la date du peuplement de l'Amérique, aux questions de l'autochtonisme, de l'homogénéité ou de la pluralité des races américaines, etc., etc., sont tout à fait dans l'esprit des études de l'Américanisme.

Ces assises de la science internationale ne sont point fermées. Non seulement ceux qui ont quelque chose à dire sur un sujet quelconque des antiquités américaines



PALAIS RESTAURÉ A PALENQUÉ

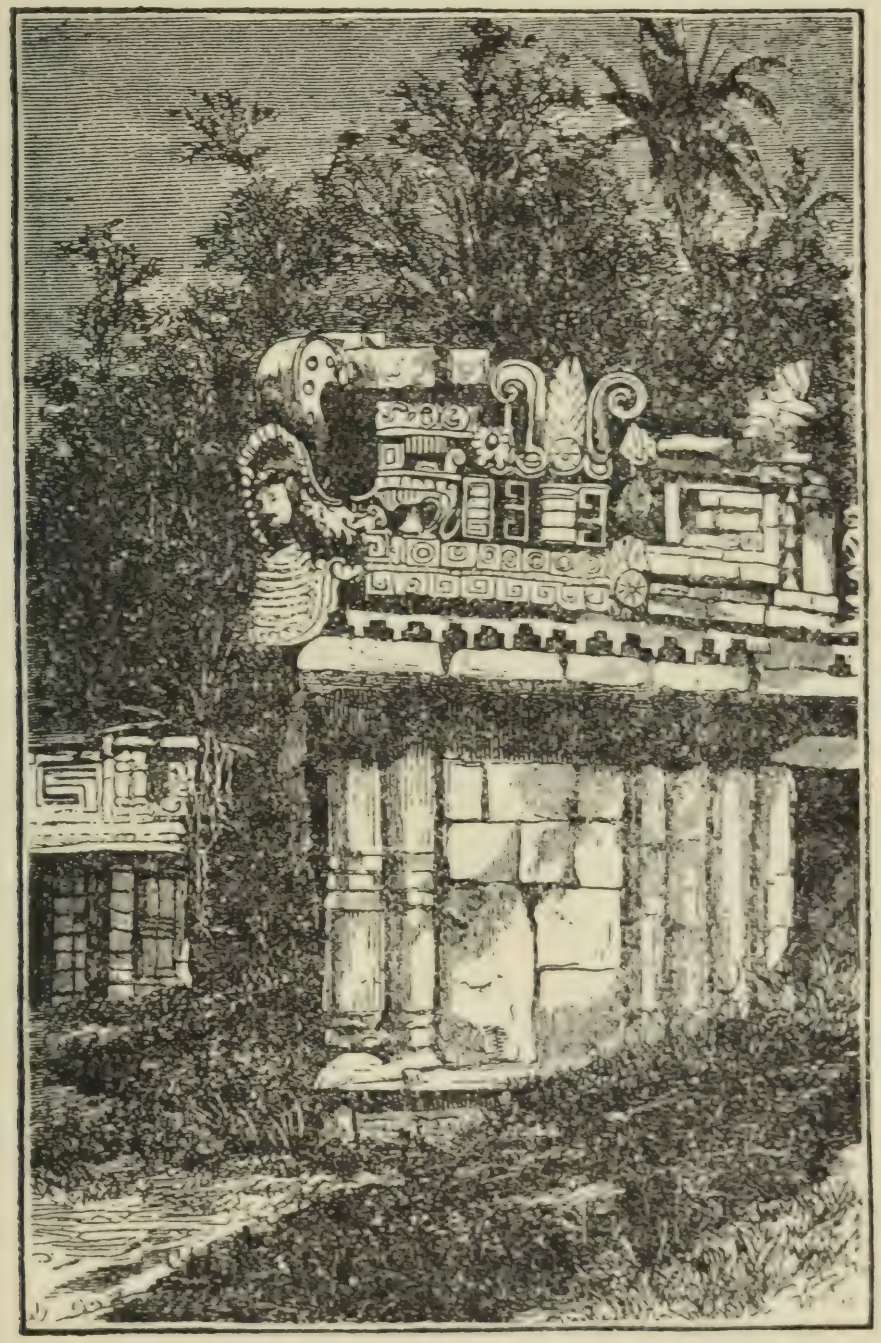
peuvent en faire partie, mais aussi toutes les personnes qui aiment entendre parler sur ces matières. Le fait d'être membre de cette Association n'oblige personne à présenter des travaux, mais donne droit à certains privilèges, tel que celui d'assister aux séances, de voter dans les délibérations du congrès, de prendre part aux fêtes qui pourront être données en l'honneur des congressistes, et de recevoir gratuitement le volume qui sera publié après la tenue du congrès et qui renfermera les

mémoires qui auront été lus aux séances. Les dames peuvent faire partie de ce congrès.

Un des américanistes qui a le plus contribué aux progrès des études du Congrès, est M. le duc de Loubat, de Paris. Non content de fonder des prix et d'instituer des chaires, il subventionne largement des voyageurs qu'il envoie photographier et mouler les grandes ruines du Mexique et de l'Amérique centrale ; il n'hésite pas à faire reproduire ensuite à très grands frais, au profit de nos musées, les morceaux les plus importants de la sculpture indienne, et met entre les mains de tous ceux qui s'intéressent sérieusement aux civilisations éteintes du Nouveau Monde, des exemplaires des Codex mexicains qu'il édite luxueusement en « fac simile » coloriés. Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. le duc de Loubat a été un des premiers à se faire inscrire comme membre du prochain congrès. C'est avec plaisir que je cite son nom, non seulement à cause de son mérite personnel comme homme de science, mais parce qu'il est le plus fervent des Américanistes et que son exemple est suggestif. Je ne serais pas du tout surpris maintenant s'il venait à la pensée de quelqu'un, parmi nos riches compatriotes, qui aimerait à donner à son patriotisme une bien douce satisfaction, de doter notre université d'une chaire d'enseignement d'archéologie préhistorique américaine. Il n'y a pas, en Europe, une seule capitale de quelque importance où des cours semblables ne soient donnés ; aux Etats-Unis, ils existent dans chaque université.

Le Congrès international des Américanistes a été fondé en France en 1875, et a tenu sa première session, cette même année, dans la ville de Nancy, sous la présidence de feu M. le baron de Dumast et la direction de

M. Lucien Adam. Le Congrès a siégé depuis tous les deux ans dans les principales villes d'Europe et d'Amé-



RUINES D'UNE PORTE A LABNA (Yucatan)

rique : Luxembourg, Bruxelles, Madrid, Copenhague, Turin, Berlin, Paris, Huelva, Stockholm, Mexico, New-

York et Stuttgart, et, à toutes ces étapes, il n'a jamais manqué de susciter le plus vif intérêt. Le Congrès ne peut se réunir deux fois de suite dans une même ville ; il a siégé deux fois à Paris, mais après une période de dix ans (1890 et 1900). A la fin de chaque session, il convient de l'endroit où devra se tenir la session suivante, et choisit un certain nombre de personnes chargées de constituer dans le lieu désigné un comité d'organisation. C'est ainsi qu'à la dernière session, celle de Stuttgart, Québec a été choisi pour continuer, en 1906, la chaîne des congrès américanistes bisannuels.

La session qui sera tenue dans la capitale provinciale est donc la quinzième depuis la fondation du Congrès à Nancy. Jusqu'à quel point réussira-t-elle à nous faire connaître l'Amérique préhistorique, à résoudre les questions dont elle va s'occuper ? c'est ce que nous saurons bientôt. Mais voici l'aube qui blanchit, au bord du ciel étoilé, et je remets à une prochaine chronique l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue* des travaux du congrès [1].

---

1. Un compte rendu des séances du congrès a été publié dans la Revue du mois de novembre de la même année.

CHRONIQUE

(Décembre 1907)

Que d'antiquités !... Après les antiquités américaines, les antiquités orientales : de l'Egypte, de la Palestine, de la Chaldée.... A quoi bon fouiller tout ce passé ? Les antiquités américaines, encore, peuvent bien avoir pour nous, habitants de cette partie du monde, un certain intérêt ; il serait assez curieux, par exemple, de connaître la date du peuplement initial de notre continent. Mais que nous importe de savoir quand et comment ont été fondés les premiers empires des bords du Nil et de l'Euphrate ! Quel profit pouvons-nous retirer de toutes ces découvertes archéologiques sur des siècles jusqu'ici inconnus dans l'histoire de l'humanité ? Parlez-nous donc plutôt de choses actuelles, pratiques, d'une utilité immédiate, à nous, contemporains du XXe siècle, hommes de progrès avant tout et dont les regards sont tournés vers l'avenir.

Voilà peut-être quelques-unes des réflexions qu'a dû se faire plus d'un lecteur de la *Revue Canadienne* durant ces derniers mois. J'avoue que les études que j'ai données à notre périodique depuis près d'une année ne sont pas d'un intérêt général, si on les envisage au simple point de vue de curiosités scientifiques. Notre pays, je le sais, en est encore à sa phase de développement.

Les questions d'ordre matériel sont pour nous d'importance vitale. Cependant, si nous n'avons pas encore atteint l'âge de maturité, nous ne sommes plus dans la période de l'enfance, et il ne nous siérait nullement de nous désintéresser du mouvement scientifique qui préoccupe aujourd'hui le monde entier. C'est ce que nos autorités en matière d'éducation ont d'ailleurs parfaitement compris, et on ne peut trop les louer de leurs efforts à se créer les ressources nécessaires pour l'avancement de l'instruction en général et la fondation de nouvelles chaires d'enseignement dans nos écoles supérieures.

*
* *

L'étude de la préhistoire, c'est l'étude même de nos lointains ancêtres, auxquels un lien de profonde sympathie doit nous rattacher. Ils forment la longue chaîne des générations humaines, dont nous sommes un anneau. Ils ont connu de la vie, comme nous, les joies, les espérances, les illusions et les tristesses. Nous leur devons d'abord l'existence, c'est un fait certain, puis les premiers progrès matériels, et partie de la civilisation dont nous sommes maintenant si fiers. Or il suffit de posséder quelques notions sur l'état de ces populations primitives pour savoir au prix de quels tâtonnements, de quels labeurs, de quels pénibles essais, elles sont parvenues à nous ouvrir la voie, à jeter les jalons de ce progrès matériel et de cette civilisation dont nous nous glorifions aujourd'hui au point de nous en attribuer presque tout le mérite. Ayons donc de nous-même l'opinion qui convient, et ne pensons jamais avec indifférence aux générations qui nous ont précédés, quel que soit

leur degré d'antiquité. Voilà une première leçon que l'on peut retirer de la connaissance des temps anciens étudiés à la lumière des dernières découvertes archéologiques. Mais ces découvertes, jointes aux études ethnographiques contemporaines, pour être étrangères à nos préoccupations de progrès matériel, ne nous fournissent pas moins d'autres enseignements de la plus haute importance et d'une application immédiate.

*
* *

Quelquefois, on entend répéter que le sentiment religieux chez l'homme est tantôt l'effet de l'éducation, tantôt celui de l'exemple, quand il ne résulte pas des fonctions particulières de l'appareil nerveux. Il n'y a pas encore bien des années que des voyageurs, des savants même, disaient qu'il existait, parmi les peuples non civilisés, des tribus entières qui n'avaient aucune notion religieuse. D'autres, mais qui n'avaient point voyagé, répétaient les mêmes erreurs, et cela avec tant d'assurance que ceux qui n'étaient pas en position de pouvoir contrôler les faits, finissaient par ne savoir que penser. Eh bien ! aujourd'hui, grâce aux études préhistoriques, archéologiques et ethnographiques du dernier demi-siècle, nous avons la preuve que toutes ces assertions, lancées à la suite des observations superficielles des uns, de l'ignorance ou de la mauvaise foi des autres, sont contraires aux faits ; que le sentiment religieux chez l'homme n'est point accidentel, mais que l'humanité, de son essence, est spiritualiste. « La prétention de ceux qui admettent des peuples dénués de toute espèce de religion a été régulièrement démentie, chaque fois qu'on a

pu vérifier, avec quelque sûreté de méthode, les faits sur lesquels on les voulait fonder »[1]. Le Dahomey, pour ne citer qu'un exemple, était un de ces pays que l'on disait athée. Les campagnes de 1892-93 nous ont enfin appris que « les Dahoméens croient à un Dieu unique, créateur de toutes choses... » Un missionnaire, après un séjour de quinze années en Afrique, déclarait, en 1896, devant la Société antiesclavagiste, qu'après avoir vu lui-même, et interrogé dans leur langue, les sauvages de huit races différentes n'ayant jamais eu de contact avec les Européens, *il avait trouvé Dieu partout*, mais qu'à la notion de Dieu se mêlaient de grossières erreurs et d'absurdes croyances.

« Oui, si grossière que soit leur race, écrit un savant ethnographe[2], les hommes élèvent leur idée vers un Protecteur, et cette élévation est, dans sa forme, monothéiste et non polythéiste : l'Etre auquel s'adresse le sauvage, aux moments de besoin ou de désespoir, peut porter le nom d'un faucon, d'une araignée ou d'une sauterelle ; mais nous pouvons être bien sûrs que celui qui les prie, ne pense guère à ces animaux à l'heure du péril, mais au Protecteur surnaturel et invisible. »

Nous sommes donc, à l'heure présente, en possession d'une démonstration scientifique, universelle, que l'a-

---

1. M. Lang, « Mythes, Cultes et Religions », p. 160, 161, 361, 362.

2. M. Réville (professeur au Collège de France) « Peuples non civ. », 25 et 225.

« Partout où existe un être pensant, cet être a l'idée du divin ; partout où bat un cœur d'homme, ce cœur pressent l'infini ; partout où les lèvres humaines peuvent articuler une parole, elles ont une parole qui nomme Dieu. » (M. Alberi, dans son excellent livre *Il problema del l'umano destino*, Florence, 1875).

théisme collectif n'existe nulle part sur la terre, c'est-à-dire que *l'humanité est spiritualiste*, croyance qui a pour corollaire cette conséquence non moins importante, que l'homme n'est point d'*origine animale*, doctrine aujourd'hui bien discréditée, mais qui faillit prendre pied dans la science sérieuse il y a à peine un quart de siècle.

*
* *

L'étude de l'archéologie préhistorique non seulement nous apprend que l'humanité est spiritualiste, mais qu'elle a toujours cru à une vie future, à l'immortalité de l'âme.

On connaît maintenant le mode de sépulture des peuples des époques primitives. Dans l'ancien comme dans le nouveau continent, les stations funéraires des populations des premiers âges attestent, au point de ne laisser subsister aucun doute, qu'elles ne considéraient point le trépas comme le terme final de l'existence. Elles ont toujours pris un soin particulier de leurs morts, leur rendant des hommages funèbres, déposant près d'eux leurs armes et leurs outils, des provisions alimentaires en vue des besoins des défunts dans la nouvelle existence qui commençait pour eux. En résumé, chez les peuples civilisés comme chez les non civilisés, la sollicitude constante qu'à toutes les époques l'on a porté aux morts, les attentions que l'on a prodiguées à leurs dépouilles, témoignent de la plus vive préoccupation de l'autre vie, et sont la preuve la plus éclatante, pour ainsi dire scientifique, de la croyance à l'existence de l'âme. « Voilà le *credo* universel qui se chante depuis l'origine des âges. Voilà une affirmation solennelle et permanente qui se

réclame, on peut le dire, de l'unanimité incontestable des témoignages humains, répétant d'une voix vibrante, dans tous les idiomes et sur toutes les plages, ce mot qui élève et console : « Je crois à l'âme » [1]. La bête, encore un coup, ne connaît pas le cercueil, et l'on ne trouve nulle part chez elle le moindre indice d'une idée religieuse. « Les croyants à l'*homme pithécoïde*, disait, il y a près de vingt ans, M. de Quatrefages, en parlant de l'homme quaternaire, doivent se résigner à le chercher ailleurs que chez les seules races fossiles que nous connaissons et à recourir encore à l'inconnu. Il en est qui n'acceptent pas sans murmure cette nécessité et qui protestent au nom de la *philosophie*. Laissons-les dire, contents d'avoir pour nous l'expérience et l'observation » [2].

La croyance de l'humanité à un Etre supérieur et à l'existence future est donc une vérité que la science positive et expérimentale nous fait pour ainsi dire toucher du doigt et qu'il ne convient plus de remettre en question, puisqu'elle n'est pas susceptible d'évoluer au gré des caprices ou des motifs intéressés des *philosophes* de nos jours.

*
* *

L'étude des temps anciens et les découvertes archéologiques actuelles servent encore à rectifier nos idées sur

1. Fernand Nicolay, « Histoire des Croyances, Superstitions, Mœurs, Usages et Coutumes. » Vol. 11, p. 207.

Larrey, l'illustre chirurgien en chef de la Grande Armée, au milieu d'une émouvante leçon d'anatomie, disait à ses élèves : « Vous êtes jeunes et pleins de vie. Eh bien ! n'oubliez pas que l'âme est immortelle ! »

2. « L'Espèce humaine », p. 222.

BAS-RELIEF D'UN TEMPLE A PALENQUÉ (CHIAPAS)

la valeur de la gloire humaine et sur la portée véritable de nos agitations ici-bas. Je ne parle pas de ceux d'entre nous qui ont la naïveté de se croire indispensables à leurs contemporains ; pour ceux-là, le moment de leur départ de ce monde est celui où l'on cesse de prononcer leurs noms, si toutefois, en dehors de leurs proches, on pensait encore à eux à cette heure-là. Pour les hommes qui ont rempli notre planète du bruit de leur personnalité, s'imaginant qu'ils vivraient éternellement dans la mémoire des générations futures, même pour ceux-là, comme dit l'auteur de l'*Imitation*, en parlant des maîtres et des docteurs qu'il avait connus : « Ils semblaient, pendant leur vie, être quelque chose, et maintenant on n'en parle plus. »

« Que de fois, dit un archéologue, poursuivant un oiseau ou un insecte à travers les forêts qui couvrent aujourd'hui les champs qu'ensemençaient les Mayas (population aborigène du Yucatan), le hasard m'a mis à l'improviste en présence d'un des édifices élevés par ce peuple mystérieux ! Que d'heures mélancoliques passées à errer à travers ces ruines, à contempler ces murailles croulantes, ces œuvres magnifiques d'hommes dont le monde moderne sait à peine le nom et l'histoire ! Et pourtant, ces pierres ouvragées, couvertes de dessins bizarres, fantastiques, capricieux en apparence, où des plantes, des fleurs, des objets matériels s'enroulent autour de guerriers à la pose orgueilleuse ou humblement agenouillés en vaincus, racontent les faits des siècles écoulés. Ces bas-reliefs sont une écriture, ces palais sont des livres de granit. O vanité ! celui qui a donné l'ordre d'élever ces murailles, d'inscrire sur chaque pierre son nom et ses hauts faits, a dû se croire immor-

tel. Et voilà qu'aujourd'hui des voyageurs égarés, appartenant à des races d'hommes dont il n'a pas même soupçonné l'existence, contemplent indécis son œuvre gigantesque qui parlait jadis et qui est devenue muette. »

« Est-ce donc là, ô néant des choses humaines, la destinée ultime des villes et des empires ? s'écrie un voyageur en présence des ruines des constructions gigantesques d'Anaradjapura (l'ancienne capitale de Ceylan), qui viennent d'être découvertes. Que reste-t-il de la cité géante dont les murs mesuraient cent kilomètres de circuit ? Un nom sonore, et quelques monuments rongés, pendant un nombre incalculable d'années, par la force imperceptible, mais continue, de la végétation équatoriale. Elle brilla d'une splendeur inouïe, mais sa gloire s'est dissipée comme un songe. Un jour elle fut anéantie, nul ne sait comment ni en quelle année. Parmi les habitants qui se pressaient dans son enceinte immense et dont le sort est resté à jamais inconnu, nul n'a dit comment la ville et le peuple qui la fonda s'endormirent sous l'aile de la mort et disparurent de la face de la terre. Nos grandes cités modernes sont-elles destinées à disparaître de même sans laisser de traces ? Nous qui nous vantons d'être à l'apogée de la civilisation, serions-nous, en effet, des peuples chétifs et impuissants ? Comment en pourrait-on douter si l'on songe qu'en comparaison de l'ancienne capitale de Ceylan, nos Babylones modernes ne sont que des villages ? Quelle déprimante mélancolie, quel immense découragement inspirent ces monuments de civilisations éteintes ! A quoi servent les plus gigantesques efforts humains, s'ils doivent fatalement aboutir à l'oubli ? Et combien sont vaines les

gloires de ce monde, s'il n'y a la compensation d'une autre immortalité. »

*
* *

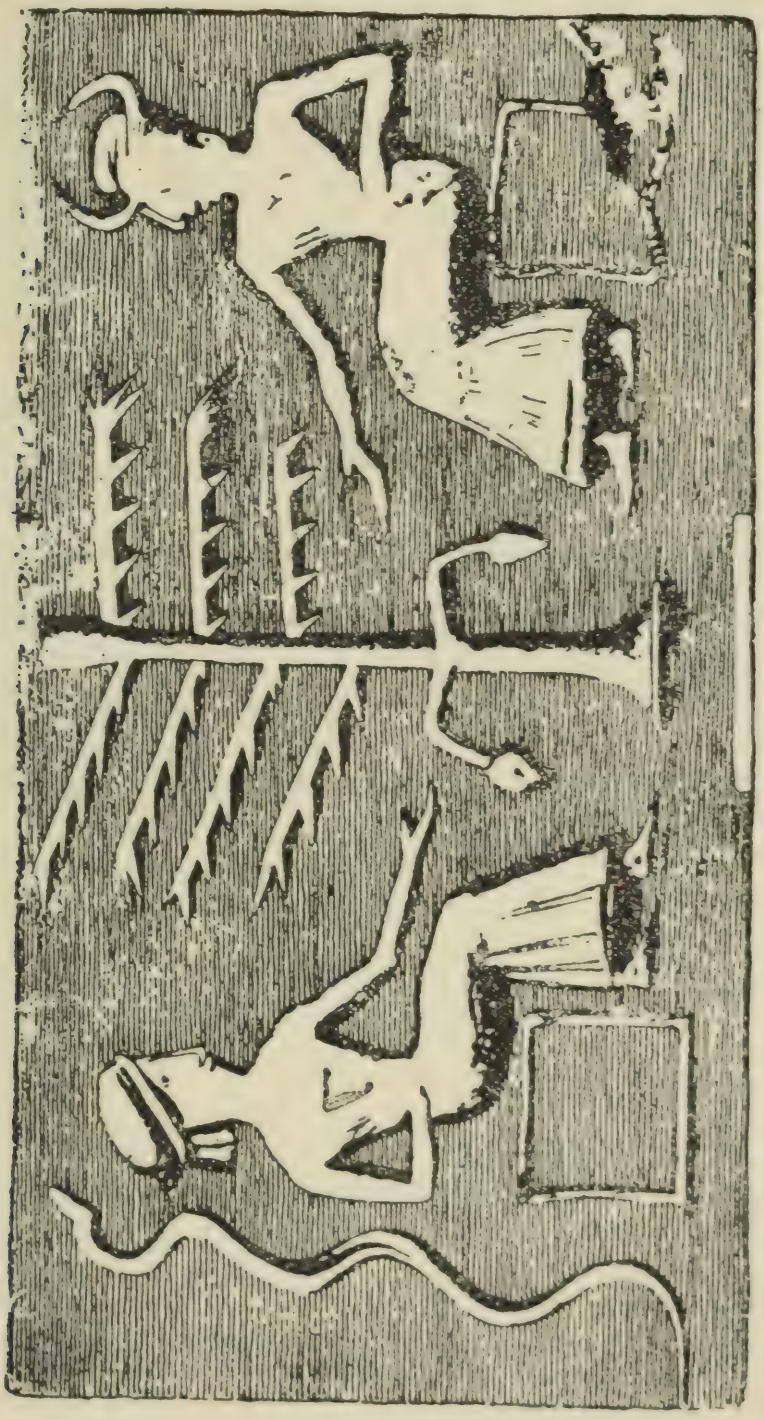
Enfin, les études archéologiques rendent témoignage à la véracité des Livres saints, base et raison de notre foi.

« C'est un fait bien digne de remarque, dit le Dr Bickell, que les deux grandes découvertes historiques de notre époque, (le déchiffrement des écritures égyptienne et assyrienne), se donnent en quelque sorte la main pour défendre également l'origine mosaïque du Pentateuque. »

« On considérait naguère, dit le Dr Neteler, l'époque où écrivit le prophète Isaïe comme une époque mythique ; mais l'épigraphie assyrienne l'a fait entrer pleinement dans le cadre des temps historiques. Peu après la découverte des vieux documents orientaux, il semblait qu'il existait des contradictions insolubles entre les récits assyriens et les récits bibliques, mais il n'en était rien. Ces Assyriens, qui paraissaient ressusciter pour faire encore une fois le siège de Jérusalem et renverser le canon de l'Ancien Testament, témoignent, au contraire, en faveur des faits qu'on refusait de croire sur l'autorité des écrivains hébreux. Les données bibliques et les données assyriennes se confirment réciproquement. »

La chute originelle, le déluge et autres faits importants contenus dans la Genèse sur les premiers âges de l'humanité, avaient évidemment laissé un vif souvenir dans l'esprit des Babyloniens. Voici, par exemple, comment un antique cylindre babylonien reproduit la scène

de la tentation. On y voit un arbre dont les rameaux s'étendent horizontalement et d'où pendent deux gros



SCÈNE DE LA TENTATION REPRODUITE SUR UN CYLINDRE BABYLONIEN

fruits. Deux personnages, un homme et une femme, sont assis, face à face, de chaque côté de l'arbre, la main

tendue vers les fruits ; le serpent, c'est-à-dire le démon sous la figure symbolique du serpent, est là, qui se tient debout, derrière la femme. La représentation est complète, vivante, et peut servir d'illustration au récit biblique ; le serpent, c'est évident, y joue le même rôle que dans la Bible ; seulement, les peuples polythéistes de la vallée Euphratique avaient perdu le sens spirituel exprimé par ce signe sensible, le grand fait moral de la déchéance par le mauvais usage que nos premiers parents firent de leur libre arbitre.

Un vase peint, d'origine phénicienne, découvert dans une ancienne sépulture de l'île de Chypre et remontant au VIIe siècle avant notre ère, reproduit la même figure, moins l'homme et la femme, c'est-à-dire un arbre aux rameaux duquel pendent, de chaque côté, deux grosses grappes de fruits, et un serpent qui s'avance par ondulation et se dresse pour en saisir un avec sa gueule. Presque toujours, c'est l'arbre seul qui est représenté sur les monuments de tous genres, bas-reliefs, peintures, parfois sur des tombeaux. Chez les Assyriens, cette plante mystérieuse était l'objet d'un culte qui allait jusqu'à l'adoration. Elle est gardée par des génies célestes — les chérubins de l'Eden, sans doute.

Il est vrai qu'on n'a pas découvert, jusqu'à présent, le texte formel de l'histoire du premier péché ; mais si l'on considère le parallélisme des traditions chaldéennes et hébraïques sur ce point comme sur tant d'autres, il est difficile de se méprendre quant à la haute signification de l'arbre sacré si souvent représenté sur les monuments assyro-babyloniens, et de ne pas y reconnaître l'arbre de vie paradisiaque et celui de la science du bien et du mal.

Nous possédons cependant quelques fragments d'un vieux poème chaldéen antérieur à Moïse, découvert en 1872 dans les ruines de l'antique Sippara, où il est expressément fait mention d'une plante de vie qui fut dérobée à Gilgamès, le héros mythique de cette épopée, par un serpent, et dont la conséquence est que Gilgamès ne pourra désormais échapper à la mort. La première partie de ce poème traite de la création. Sur la troisième tablette, fort mutilée d'ailleurs, on lit les lignes suivantes qui ne peuvent se rapporter qu'au serpent tentateur, suivant quelques assyriologues :

133. Dans le péché l'un avec l'autre d'accord s'unit.
134. Le commandement était établi dans le jardin du dieu.
135. De (l'arbre) *Asnan* ils mangèrent, ils coupèrent (le fruit) en deux.
136. Sa tige ils détruisirent.
137. Le doux jus qui fait mal au corps.
138. Grand est leur péché. Ils s'exaltèrent eux-mêmes.
139. A Marduk, leur rédempteur, il (le dieu Sar) abandonna leur sort [1].

« Ils s'exaltèrent eux-mêmes », dit le poète chaldéen, qui se fait l'écho des plus anciennes traditions. Nous lisons dans la Genèse (III, 22) : « Voici, dit Yahveh Elohîm, l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal. » L'analogie, on le voit,

1. W. St. Chad Boscawen, « The Babylonian Legend of the Serpent Tempter », dans le « Babylonian and Oriental Record », t. IV, 1890, p. 254. M. Th. G. Pinches, « A Babylonian Duplicate of Tablets I and II of the Creation Series ». H. Sayce, « The Higher Criticism », p. 104. Traduction de M. Vigouroux.

est des plus frappantes entre les deux récits, lesquels font également allusion à un rédempteur.

D'ailleurs le contenu entier de la Bible se lie inséparablement au récit de la chute. La chute est la raison d'être de la Rédemption et des préparations messianiques. « Retranchez, dit le cardinal Meignan, comme une fable, l'histoire de la faute originelle, le reste de la Bible devient incompréhensible ; la raison de la foi du peuple hébreu, de ses rites expiatoires, de ses espérances, de ses prophéties, de la venue du Messie, de l'ancienne et de la nouvelle loi, nous échappe ; la nuit se fait aussitôt. » Pareillement, sans la chute, point d'explication qui satisfasse l'esprit sur l'origine du mal ici-bas.

C'est encore dans cette même épopée que nous lisons, dans la onzième tablette, la version chaldéenne du déluge, qui a suscité tant d'intérêt au moment de sa découverte, à cause des étonnantes conformités qu'elle offre avec le récit de Moïse. Les hommes qui périrent dans cette catastrophe, y est-il dit : « retournèrent à la boue, d'où ils avaient été tirés. » Yahveh Elohîm avait formé l'homme du « limon de la terre » (Gen. 11, 7) [1]. Une inscription égyptienne provenant du tombeau de Sétî Ier, parle également d'une destruction des hommes à cause de leur méchanceté, suivie d'un sacrifice expiatoire et d'une promesse de la divinité de ne plus détruire le genre humain.

Il est évident pour tout esprit sérieux et réfléchi que ces traditions ne peuvent avoir qu'une origine commune, d'où ressort la preuve manifeste que les événements dont

1. Pour plus de détails sur ce vieux poème chaldéen, voir mon article : « Bibliothèques assyriennes », publié dans la « Revue Canadienne », livraison du mois de novembre 1906.

elles sont l'écho sont des réalités historiques. Prétendre que ces traditions toutes semblables quant au fond, se seraient ainsi produites, sans causes déterminantes, dans l'imagination de peuples si divers, éloignés les uns des autres, sans relations historiques appréciables, serait contraire au sens commun. Une similitude d'effets demande une similitude de causes. Si ces traditions sont défigurées chez les nations païennes par des fables mythologiques et les erreurs d'un panthéisme grossier, elles n'en témoignent que mieux de la véracité des Livres saints et de l'assistance divine chez leurs auteurs.

Quant à la manière dont Moïse a appris la connaissance matérielle des faits contenus dans le Pentateuque, cela importe peu au point de vue de la doctrine ; la solution de ce problème pourrait seule satisfaire la curiosité de l'esprit.

« Nous admettons volontiers que Moïse, en composant son livre, dit un auteur ecclésiastique [1], s'est servi de documents écrits avant lui et conservés dans les familles patriarcales. Les différences de style qui se trouvent dans les premiers chapitres nous offrent des indices frappants, qui nous permettent de regarder ces chapitres comme des compositions de diverses époques et de divers auteurs... Ces premiers chapitres de la Genèse peuvent être même regardés comme des monuments antérieurs à Moïse. Le style et les archaïsmes qui s'y trouvent nous montrent suffisamment que ce sont des fragments réunis dans le Pentateuque par le législateur des Hébreux... Cette théorie ne nous empêche pas toutefois de regarder Moïse comme l'auteur des premiers chapi-

1. L'abbé Favre d'Envieu, « Les Origines de la Terre et de l'Homme. »

tres de la Genèse. Il les a choisis, comme il a écrit les autres, sous l'inspiration divine. Moïse est le garant de leur canonicité. Il reconnut dans ces documents une origine sacrée ; il les recueillit et il les mit en tête de son livre. Nous pouvons donc toujours répéter, à l'égard de ces pages inspirées, ce mot de saint Irénée : « Les écrits « de Moïse ont été dictés par le Christ. » Le récit de la Genèse fait foi pour nous, quelle que soit la source où Moïse ait puisé ses renseignements. La signature de Moïse authentique, pour ainsi dire, tous les documents anciens qu'il a intercalés dans son œuvre. Il s'est servi de ces documents avec choix, suivant l'inspiration de l'esprit de Dieu » [1].

Voilà encore pourquoi la Bible tout entière, l'Ancien comme le Nouveau Testament, écrite par des auteurs de

---

1. Quoique la Bible donne parfois des aperçus qui, dans nombre de cas, n'ont pas été étrangers au progrès des sciences modernes, ce serait pourtant se méprendre étrangement que d'y chercher un enseignement scientifique quelconque. Le but des écrivains sacrés n'est nullement d'exposer aux hommes des théories scientifiques quelles qu'elles soient. Moïse n'a voulu être ni géologue, ni chimiste, ni astronome, ni physicien, dans la Genèse, mais historien de la Religion. Ce serait encore se tromper que de voir dans l'Ancien Testament une histoire du « monde » ou des « peuples » ; il n'est et ne peut être que l'histoire de la Rédemption, et les faits historiques qu'il contient, de même que les allusions aux phénomènes dont s'occupe la science proprement dite, ne sont mentionnés qu'en vue de la Rédemption et qu'autant que le demandent les fins de la Religion. Déjà, saint Augustin répondait aux chrétiens de son temps qui voulaient chercher des données astronomiques dans l'Ecriture sainte : « La Bible n'a pas été écrite pour enseigner aux hommes « comment va le ciel », mais pour leur apprendre « comment on va au ciel ». Le fait est que la plupart des objections qu'on soulève de nos jours contre la Bible ne sont que d'anciennes objections cent fois réfutées ; seulement, on les présente aujourd'hui sous une forme et une terminologie nouvelles.

différents tempéraments, étrangers pour la plupart à la science et à la philosophie, séparés dans le temps par de longs intervalles, contient un corps de doctrines qui ne se contredisent jamais : le Christianisme, commencé avec la révélation primitive, développé par la révélation mosaïque, perfectionné et complété par la révélation chrétienne. Tous les écrivains sacrés sont d'accord entre eux et avec eux-mêmes. Partout ailleurs, on ne rencontre, même dans les plus grands génies, que des parcelles de vérités mêlées à bien des erreurs, et encore on les prend souvent à se contredire les uns les autres. Rien de tel chez les auteurs inspirés, et c'est là un fait éminemment divin.

Lors de la vie terrestre du Sauveur, il y avait déjà des pharisiens, des scribes, des savants, qui, ne pouvant souffrir que les peuples le proclamassent Roi, envoyé de Dieu pour sauver l'humanité, cherchaient à leur imposer silence et à le perdre dans leur esprit. « Je vous dis, leur répondait Jésus, que s'ils se taisaient, les pierres parleraient. » La race des pharisiens et des faux docteurs de nos jours, moins excusable que celle des temps anciens, après dix-neuf siècles de civilisation chrétienne, n'en hait pas moins le Christ et ne cherche pas moins à détruire sa royauté dans les âmes ; et lorsque les adeptes d'une prétendue science s'efforcent de lui enlever le caractère divin que les peuples modernes lui reconnaissent encore, au moment où le camp entier des scribes rationalistes poussait de bruyantes clameurs, croyant avoir démontré la fausseté des divines Ecritures, les pierres parlaient, proclamant que le récit de Moïse est confirmé par tous les vestiges conservés sur les monuments les plus anciens du monde ; Dieu faisait revivre

les Egyptiens et les Chaldéens, qui témoignent de l'authenticité du Pentateuque, cet écrit fondamental de la Révélation divine.

Si l'on ne veut pas croire aux Livres saints sur leurs propres mérites, croyons au moins aux attestations des découvertes contemporaines.

*
* *

Il y a quelque vingt-cinq ans, j'ai connu un jeune homme à l'imagination vive, possédant peu de science, mais avide de savoir et ne négligeant aucune occasion d'apprendre. Un jour, avisant un lot de livres qu'un bouquiniste venait de recevoir, il acheta deux petits volumes intitulés : *L'Homme préhistorique* et *Histoire de la Terre*, qu'il lut avec curiosité, mais sans y comprendre autre chose sinon que l'on y faisait de l'homme le terme d'une longue évolution animale, et que l'on y parlait de la Bible d'une façon peu respectueuse. Un peu plus tard, encore sous l'effet de cette lecture, il remarqua dans la vitrine d'un de nos libraires les plus en vue un livre d'un format ordinaire et portant en titre : *Nos Ancêtres*, qu'il se procura également. Il s'agissait encore ici de l'histoire de l'homme et de son « précurseur », et l'auteur de cet ouvrage y développait la théorie darwinienne sur l'origine de notre espèce. Quelque temps après, comme il examinait les rayons d'une de nos bibliothèques publiques, ses yeux tombèrent sur un octavo de près de 900 pages, brillamment illustré, sur le premier feuillet duquel se détachait en gros caractères la rubrique suivante : *La Création de l'Homme et les premiers Ages de l'Humanité.* Il lut encore cet ou-

vrage, au format imposant et à l'apparence scientifique, croyant bien y trouver un exposé impartial et raisonné des questions dont le titre faisait connaître la nature. Hélas ! il tombait de Charybde en Scylla : l'auteur de cet ouvrage était un évolutionniste extrémiste, et il exposait ses théories avec une véhémence de langage antireligieuse à inquiéter l'étudiant le mieux disposé[1]. Ces lectures ne détruisirent point chez ce jeune homme ses croyances chrétiennes ; tout au plus pouvaient-elles créer chez lui une impression quelque peu troublante. Néanmoins, mécontent de ne pouvoir distinguer quelle part de vérités et d'erreurs contenaient ces divers ouvrages, il résolut d'en apprendre davantage sur ces sciences, et il étudia la géologie, la paléontologie, l'archéologie préhistorique, l'ethnographie, etc., acquérant avec le temps sur ces différentes branches du savoir, dont il est impossible d'ailleurs de connaître le dernier mot, des notions incomplètes, si l'on veut, mais suffisantes pour lui permettre de s'orienter dans le dédale d'opinions contradictoires émises sur toutes ces questions d'origine. De longues années de lectures et d'études lui fournirent la preuve que la science, mais la science sérieuse, désintéressée et qui ne tient compte que des faits, ne contredit point les matières de la foi, mais apporte au contraire une éclatante confirmation du récit de la Genèse et de la Bible tout entière. Ce jeune homme, que j'ai si bien connu, le lecteur l'a déjà peut-être deviné, n'est

1. Personnellement, j'ai en haute estime la mémoire de Darwin, savant de bonne foi et croyant en Dieu. Si les temps et une science plus sûre d'elle-même n'ont point sanctionné ses théories sur le transformisme, théories émises d'ailleurs à titre d'hypothèses, nul ne peut contester que l'auteur de l' « Origine des Espèces » ne fût un savant impartial et un honnête homme.

autre que moi-même. Et que l'on me permette de donner maintenant un conseil à mes jeunes compatriotes dont les connaissances ne sauraient leur faire discerner tous les sophismes qui peuvent frapper leurs oreilles, ou que certains auteurs se plaisent à semer dans leurs écrits, à l'encontre de la véracité ou de l'authenticité de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce conseil pourra s'adresser aussi à tous ceux qui n'ont ni les moyens ni les loisirs d'acquérir le savoir nécessaire pour peser les assertions de ces adeptes de sciences faites de suppositions, de conjectures ou d'affirmations souvent démenties par les découvertes du lendemain. Ce sera d'abord de ne pas accepter sans restriction, malgré leurs étiquettes, comme des livres de bonne foi et de vraie science, tous les imprimés qui leur tombent sous la main, puis de continuer à croire tout simplement ce qu'on leur a enseigné de leurs croyances religieuses, sans se laisser troubler ni déconcerter le moins du monde par ce qu'ils peuvent entendre dire ou lire, assurés qu'ils sont de trouver, dans la vérité qu'ils possèdent, le repos de l'esprit en même temps que la satisfaction de l'âme. Du reste, « plus l'homme de science, dit Jules Soury, *(Les Limites de la biologie)*, sera savant, plus il aura conscience de son ignorance et de son néant ; plus il trouvera digne de lui de s'incliner très bas sur les dalles de la vieille église où ont prié ses pères. »

Je m'arrête sur cette pensée consolante, et je termine ici ma chronique. Voici, d'ailleurs, l'horizon qui se colore d'un bandeau rougeâtre et qui m'annonce que le jour va bientôt paraître.

COURANTS DE DOCTRINES

(1910)

> *Plus le champ de la science s'élargit, plus les démonstrations de l'existence éternelle d'une Intelligence créatrice deviennent nombreuses et irrécusables. Géologues, mathématiciens, astronomes, naturalistes, tous ont apporté leur pierre à ce grand temple de la science, temple élevé à Dieu lui-même.* (William Herschel).

La science ! quel effet ce vocable produit de nos jours chez nombre de gens ! Ce mot revient fréquemment dans le langage courant ; il étonne, il fascine, se donne des airs importants, prend un ton assuré, se croit de force à résoudre toute question. Ceux qui s'en servent le plus ne connaissent souvent de la chose que le nom, mais cela suffit pour les gonfler d'une vaine supériorité, et ils s'en vont dédaigneux du passé et des saintes et réconfortantes croyances d'autrefois. C'est une divinité qui, suivant Haeckel, Berthelot, Renan, Spencer et autres qui usent et abusent de la science, devait régénérer le monde, amener sur la terre une ère de félicité inconnue jusqu'ici, un universel et véritable âge d'or.

Que dis-je ? — « Pour expliquer les crimes qui se multiplient, la frénésie de jouissance, l'inquiétude sans

but qui possèdent tant de nos contemporains, la Science, pauvre folle infatuée d'elle-même, bat les buissons çà et là, bâtit cent systèmes, cent châteaux de sable qu'elle n'édifie que pour les renverser la minute d'après et pour courir à de nouvelles illusions. Des philosophes se hissent sur des piédestaux branlants et affirment que l'homme n'est qu'une mécanique instable mue par des forces aveugles et que le bonheur consiste à satisfaire ses passions jusqu'à la satiété »[1]...

Oubliant, ou feignant d'oublier son véritable domaine, celui de l'étude des faits positifs, des vérités expérimentales, on fait dire à la Science tant de choses qui lui sont étrangères, l'on met à son compte tant d'assertions gratuites, tant d'hypothèses aventureuses, irréalisables, mais dont les prétentieuses énonciations égarent les multitudes, dont elles flattent les passions du jour ; on l'invoque à l'appui de tant de promesses qu'elle n'a jamais faites et qu'elle ne saurait formuler, que l'on se croirait déjà à ces temps dont parle l'Apôtre et qu'il qualifie de « périlleux » :

« Alors l'apostasie deviendra commune dans le monde ; l'esprit d'erreur et de mensonge se répandra partout ; impatients de la vérité, les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, ils se donneront une multitude de maîtres et s'attacheront à des fables, les décorant du nom de science »[2].

*
* *

1. Adolphe Retté. — *Le Règne de la Bête.*

2. « Depuis trente ans, c'est un bouleversement général de la physiologie, de la physique, de la chimie. Comment l'intolérance peut-elle se frayer place au milieu de semblables transformations ? Plus que jamais, la vérité du jour devient l'erreur du lendemain. Et pourtant il en est ainsi. Plus la science évolue, plus des es-

Malgré tout le respect que j'ai pour Darwin, quel autre nom peut-on donner aujourd'hui à ses doctrines sur le transformisme [1], du moins telles que proposées par certains des disciples du grand naturaliste anglais, doctrines que la science, la science sérieuse, véritable, qui ne se paie pas de mots mais de faits, n'a point sanctionnées ! Darwin, honnête homme au fond, déiste et croyant en la création, du moins à une création initiale [2], n'avait émis ses théories qu'à titre d'hypothèses ; mais quelques transformistes, croyant pouvoir remplacer Dieu par l'Evolution, espérant trouver là l'arme fatale qui allait enfin donner le coup de grâce à ce Christianisme qui s'obstine à ne pas mourir et à cette absurde Bible qui contient, disent-ils, l'incroyable erreur d'attribuer à un être qu'elle appelle Dieu la création de tout ce qui existe, même celle de l'homme, eurent vite fait d'exagérer, de travestir même la doctrine du maître, se servant de son autorité pour exposer leurs propres rêveries, mêlées d'imputations injurieuses à l'adresse des croyants ou du Livre sacré, fondement de leur foi. Malgré les affirmations tranchantes des rares tenants actuels du Darwinisme, cette doctrine, qui n'a pu soutenir la critique impartiale basée sur l'expérience et les faits, est aujourd'hui bien démodée. Il y a peu d'années, disait en 1905 M. de Lapparent, de l'Académie des Sciences, les doc-

---

prits acharnés à leurs convictions construisent sur ses assises flottantes des conceptions dont ils garantissent l'éternelle immutabilité. » (Dr Ch. Fiessinger, *Erreurs sociales et maladies morales*, 1909).

1. Le transformisme est la théorie générale de la formation des *espèces* par les seules forces de la nature.

2. « Si Darwin a un côté *faible*, c'est qu'il attribue au Créateur la première apparition de la vie. » (Büchner).

trines darwinistes paraissaient en pleine faveur. En ce moment, c'est à qui les désertera pour revenir à des conceptions voisines de celles de Lamarck, et qui ne diffèrent guère que par des nuances de l'ancienne notion des créations successives[1].

Il n'est pas du tout exact de dire que la « doctrine darwinienne soit devenue, en Europe, la base presque générale des enseignements scientifiques » (*La Presse*, 27 février 1908). L'Angleterre honore la mémoire de Darwin, mais elle ne croit plus à ses théories touchant l'origine et le développement des espèces, et je puis ajouter que nulle université anglaise aujourd'hui ne s'inspire des hypothèses de l'auteur de la *Descendance si-*

---

1. M. le professeur Hartmann résume dans les termes suivants l'influence que le Darwinisme a exercée dans le monde savant depuis la publication du livre célèbre, en 1859, *De l'Origine des espèces par voie de sélection naturelle :* « En 1860, dit-il, les adversaires du Darwinisme sont tout-puissants ; en 1870, la théorie commence à s'implanter dans tous les pays cultivés ; en 1880 la gloire du Darwinisme atteint son zénith, c'est le soleil qui éclaire les savants dans leurs recherches ; en 1890 des doutes commencent à se faire jour sur la valeur scientifique du système ; puis une opposition formidable vient à naître, elle se développe et elle résonne bientôt dans le monde comme un chœur immense : on ne réclame rien moins que la tête du Darwinisme, et depuis le commencement de ce siècle il devient de plus en plus évident que les jours du Darwinisme sont comptés. »

« A en croire certaine Ecole, l'Homme serait descendu du Singe purement et simplement.

« Cette idée simpliste fut tout d'abord acceptée sans discussion par les transformistes. Une certaine évolution expliquait tout, et la Science avait parlé. Mais la science, on l'a dit bien souvent, n'est d'aucun parti, et, depuis trente ans, quoique désireux de rester fidèles aux doctrines du maître, les disciples ont évolué, eux aussi.

« Bref, cette hypothèse grandiose qui devait tout expliquer n'a pu tenir ses promesses, et pour la trouver exposée dans ses

mienne de l'homme. « La voix du professeur Haeckel, dit le grand physicien anglais, Sir Oliver Lodge, est aujourd'hui la voix qui crie dans le désert, non celle d'un pionnier ou d'un avant-garde : c'est un porte-drapeau courageux et indomptable qui pousse un cri de désespoir, tandis que ses camarades battent en retraite et prennent une nouvelle direction menant vers des doctrines plus idéalistes »[1]. Haeckel, biologiste allemand, professeur de zoologie à l'Université d'Iéna, est le plus audacieux des apôtres du transformisme. Que la doctrine darwiniste ait cours dans quelques universités des Etats-Unis, je le crois facilement ; toutefois pour une université américaine qui enseigne le darwinisme, dix le condamnent et le rejettent. Que M. David Starr Jordan, président de l'Université de Stanford, proclame que la doctrine darwiniste est « une des certitudes de la science », dix autres chefs de semblables établissements n'hésitent pas à déclarer que telle certitude n'est nullement prouvée. Qu'un professeur d'une université canadienne enseigne que « la structure de l'homme ne laisse aucun doute qu'il est parti d'un singe », cela prouve qu'il y a professeurs et professeurs comme il y a philosophes et

---

grandes lignes, nous sommes obligés à l'heure actuelle de la lire dans des auteurs qui nous la donnent de seconde main, et encore faut-il choisir. Tous les « jeunes » n'en sont plus ; au courant des doctrines nouvelles, ils dédaignent les rengaines de l'évolutionnisme que « les vieux » exposent toujours dans des ouvrages où l'on affirme que les singes sont nos ex-parents et qu'*on a trouvé la monère*, germe de toute vie organique. » (L'abbé Th. Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges, dans *Qui sommes-nous ?* Paris, 1911).

1. *La vie et la matière*, par Sir Oliver Lodge. Traduit de l'anglais par Maxell, p. 53, Paris, Biblioth. phil. contemp. Alcan, édit. 1907.

philosophes, et que la remarque que faisait M. Virchow, médecin, l'un des fondateurs et le président de la Société anthropologique allemande, a encore sa raison d'être : « Quant au transformisme, je puis le dire, on a rarement vu un si grand problème traité aussi légèrement, pour ne pas dire aussi follement ». Cela fait voir encore la justesse de la déclaration de Sir William Turner, physiologiste anglais, dans un discours prononcé à Toronto, en 1897, à une séance du congrès de l'Association Britannique pour l'avancement des sciences, lorsqu'il disait : « Depuis un quart de siècle on s'efforce de faire ressortir toutes les ressemblances qui existent entre l'homme et les animaux, spécialement les anthropoïdes, en négligeant toujours les différences ».

Il ne faut pas croire cependant que tout soit faux dans le système de Darwin, et qu'il faille rejeter en bloc toutes les idées du célèbre transformiste.

L'évolution, par exemple, existe certainement dans la nature ; l'univers et notre terre elle-même résultent d'une longue série de transformations[1]. Il y a évolution dans l'apparition des espèces en ce sens que chaque période géologique a marqué autant de degrés dans l'échelle progressive de l'ensemble des êtres, allant toujours du moins parfait au plus parfait. Mais la science est incapable de nous fournir aucune preuve positive vraiment déterminante de l'évolution de l'espèce. De nos jours, comme aux époques préhistoriques les plus éloignées, nous ne constatons aucune trace de l'évolution, c'est-à-dire aucune espèce, ni chez les végétaux, ni chez les ani-

1. A remarquer toutefois que l'évolution n'explique que les développements, qu'elle ne dit rien et ne peut rien dire des commencements.

maux, en voie de formation ; les espèces quaternaires dont on retrouve encore aujourd'hui des représentants n'ont pas subi de modifications organiques qui autorisent l'idée et nous permettent de croire à une transformation du type spécifique. Il n'y a pas même aujourd'hui de vérité scientifique plus nettement et plus solidement établie que celle de la fixité des espèces. Le passage d'une forme à une autre, avoue le professeur Perrier (*Le Transformisme*, Paris, 1888, p. 355), n'a jamais été obtenu par l'expérience ni observé dans la nature. Pour l'homme, par exemple, dès qu'il paraît, nous voyons un homme absolument semblable, tant pour le corps que pour l'intelligence, à celui que nous montrent les races actuelles, et il n'y a pas d'apparence qu'il en soit autrement aussi longtemps qu'il existera sur la terre. Jamais, à aucune des époques qui ont marqué ses origines, on ne peut vérifier chez lui le fait d'un organisme en voie de se déprendre de l'animalité. En somme, l'évolutionnisme ne peut, dans toute la série des âges géologiques, nous fournir la moindre preuve du passage d'une espèce à une autre, et parmi les restes retrouvés des singes fossiles, aucun ne peut servir comme intermédiaire entre l'animal et l'homme.

Les causes modificatrices invoquées par Darwin : la sélection naturelle, la lutte pour l'existence, l'accumulation par l'hérédité, l'influence des milieux, sont aujourd'hui définitivement reconnues insuffisantes pour prouver l'évolution. Ce sont des « mots vagues qui ne donnent qu'une ombre d'explication », dit le professeur Oskar Hertwig, recteur de l'Université de Berlin. Ces différents agents ont certainement un pouvoir modificateur réel ; l'observation nous montre dans la nature une

tendance à la variation ; mais créer des organes qui n'existent pas, c'est autre chose, et les temps géologiques, préhistoriques et actuels, ne nous fournissent aucun exemple d'une telle transformation. « Des variétés d'une même espèce peuvent se produire, non pas des espèces distinctes. A un moment, toujours, un fossé infranchissable creuse la frontière »[1]. Aussi, depuis la période glaciaire, n'observons-nous dans les espèces que des modifications accidentelles. Sans doute l'évolution n'était pas impossible à Dieu dans l'œuvre de la création ; il pouvait aussi bien employer ce mode d'action que tout autre ; seulement, dans ce cas, il lui aurait fallu intervenir constamment et directement pour diriger les forces aveugles invoquées par Darwin et suppléer à l'insuffisance de leur énergie.

Je croirais aussi volontiers à l'évolution qu'à toute autre théorie pour expliquer la nature, la création de l'homme exceptée, si seulement la science, la science sérieuse, qui ne tire ses conclusions que d'après l'observation directe des faits, eût prouvé qu'elle était vraie ou du moins vraisemblable. Je n'aurais pas même de scrupule à accepter l'origine simienne du corps humain, en ce sens que Dieu aurait pu se servir dans la création de l'homme du corps d'un singe comme de tout autre animal, si elle avait chance d'être conforme aux faits. Comme l'homme n'a maintenant du singe que quelques traits de ressemblance extérieure, comme les facultés dont il est doué, son âme enfin, en font un être non supérieur mais un être à part dans l'échelle de la création, qui la couronne et qui l'explique[2], je dirais qu'il était

1. Dr Ch. Fiessinger, ouvrage cité, p. 34.

2. Si l'homme n'a pas été créé par Dieu pour une fin surnatu-

aussi facile à Dieu de tirer du singe, au moyen du transformisme, les éléments matériels de l'homme que de le créer de toute pièce, le singe et ses précurseurs dans la série évolutionniste provenant toujours, comme première origine, du limon de la terre. Mais je préfère m'en tenir à l'antique et véridique récit, qui dit que Dieu forma l'homme d'un peu de matière à laquelle il insuffla la vie avec une âme créée à son image [1].

L'âme, c'est ce qui caractérise l'homme, ce qui fait qu'il existe entre l'homme et l'animal une différence non de *degré*, mais de *nature*. L'âme humaine n'étant pas une âme animale *perfectionnée*, il a fallu pour la créer une force supérieure à celle de l'évolution et d'une autre nature. Ce n'est pas précisément par sa physiologie, mais par sa psychologie que l'homme diffère du singe. L'animal, qui partage avec l'homme les facultés sensibles, qui connaît et poursuit les choses sensibles, ne peut saisir les objets *immatériels* et *abstraits*, comme le vrai, le beau, le bien, l'infini, le fini, etc. Cet acte intellectuel révèle un principe en soi étranger à la matière ; son activité ne s'exerce pas par les organes du

---

relle, comme l'enseigne certain petit livre que nous connaissons bien et qui résout si clairement toute la philosophie de la vie, je ne puis m'expliquer, sans ce but final, l'existence de l'humanité ; la nuit se fait dans mon intelligence, et, dans mon angoissante perplexité, je ne reconnais plus dans l'œuvre de la création l'Etre souverainement bon, juste et intelligent que je m'étais figuré. Si ma raison me défend d'agir sans but, comment imputerai-je à Dieu une déraison qui m'est interdite au point d'être impossible ?

1. Dans la revue *The Nineteenth Century*, juin 1906, lord Kelvin, cet éminent physicien dont la science pleure encore aujourd'hui la perte, écrivait ces paroles remarquables : « Je ne puis laisser dire qu'en ce qui touche à l'origine de la vie, la science n'affirme ni ne nie de force créatrice. La science exige positivement une force créatrice. »

corps. Concevoir l'immatériel... cela seul établit un abîme infranchissable entre la connaissance par les sens et l'intelligence, la séparation radicale entre l'homme et tout le reste du règne animal. Aussi, M. Bryan, le célèbre politicien américain, avait-il grandement raison de protester, comme il l'a fait, à Montréal, un dimanche soir, le 9 février 1908, lors de l'émoi ou plutôt du scandale produit parmi la population de Montréal, par les leçons incomplètes, tronquées, antichrétiennes tout autant qu'antiscientifiques, du professeur de zoologie à l'Université McGill :

« Je ne m'étonne pas, disait-il, que d'autres entretiennent la théorie de l'évolution et si quelqu'un trouve du plaisir ou de l'orgueil à remonter au singe, je ne veux pas lui enlever cette satisfaction. Tout ce que je désire, c'est qu'il ne me fasse pas entrer dans sa famille. Qu'importe que l'homme ait quelques traits ressemblants à ceux des animaux ! Il ne possède pas seulement un corps ; il a un esprit et une âme plus grands que son corps. Je ne veux pas que l'on base ma généalogie sur le tiers seulement de mes attributs. »

La science, d'ailleurs, n'a pas encore expliqué et ne saisira probablement jamais le mode de l'apparition de l'homme sur la terre, de même que celle des espèces existantes encore aujourd'hui ou que nous montrent les différentes époques géologiques.

Je ne répéterai pas ici ce qu'a déjà fait connaître M. l'abbé Perrin, professeur au grand séminaire de Montréal, dans les articles remarquables qu'il a récemment publiés dans la *Revue Canadienne* touchant les découvertes de restes humains préhistoriques, dont les partisans de l'évolution ont toujours fait grand bruit. Que de fois

il a fallu revenir sur des conclusions hâtives, basées sur des indices mal interprétés ou insuffisants, d'où perçait toujours l'évidente préoccupation de faire triompher quand même l'idée évolutionniste de l'origine animale de l'homme plutôt que la vérité pure et simple de la science. Ces découvertes d'ailleurs, quelque haut qu'elles puissent remonter dans les temps préhistoriques, nous prouvent que les hommes dont on a retrouvé ainsi les restes, vivaient dans un milieu intelligent, les instruments en bois et en pierre dont ils se servaient l'attestent, ainsi que les essais artistiques qu'ils exécutaient ; de plus, ces hommes étaient religieux, leurs sépultures de même que les souvenirs pieux que l'on y retrouve, témoignent d'une foi indéniable en la survivance.

Les découvertes des crânes de Spy, de Néanderthal, de Malarnaud, de la Chapelle-aux-Saints, dans la Corrèze, en 1905, celle du squelette de l'homme fossile de la vallée de la Vézère, en Dordogne, au Moustier, en 1908, et, l'année suivante, de cet autre squelette fossile découvert à la Ferrassie, dans le même département, établissent qu'une grande partie de l'Europe occidentale, pendant la période dite « moustérienne » par les préhistoriens, était habitée par une race inférieure mais franchement humaine, rendue misérable par l'âpreté du climat et les dures conditions de l'existence. Cette époque moustérienne correspond au « pléistocène moyen » de la période géologique, époque de froid à en juger par la faune dont nous retrouvons les restes à côté de ceux de l'homme. Ces hommes étaient en toute vraisemblance les descendants de quelque tribu qui s'était de bonne heure éloignée du centre de la création, et qui, devenue errante, s'était notablement infériorisée tant au point de vue

organique qu'au point de vue de la civilisation. On pourrait écrire un long chapitre sur les individus ou groupes humains qui, transplantés de leur milieu originel, auraient dégénéré. En voici un exemple frappant rapporté par Prichard :

« Il y a deux siècles, une politique barbare chassa un grand nombre d'Irlandais des comtés d'Antrim et de Down et les confina sur les côtes de la mer où ils ont vécu depuis lors dans un état misérable. Aujourd'hui, ils offrent dans leur visage certains traits repoussants ; leurs mâchoires sont saillantes et laissent béante une bouche énorme ; ils ont le nez écrasé et des pommettes élevées ; leurs jambes sont arquées et leur taille extrêmement petite. C'est à ces caractères et à la gracilité anormale des membres que l'on reconnaît les peuples qui mènent une vie misérable et barbare. C'est ce qu'on observe surtout chez les Boschimen et chez les aborigènes de la Terre de Feu et de la Nouvelle-Hollande. »

M. Horatio Hale, dans une étude sur les tribus australiennes qu'il avait observées sur place, écrit que non seulement ces tribus provenaient d'un grand peuple qui aurait habité le sud de l'Inde, mais que si une colonie d'Allemands s'établissait en Australie dans des conditions identiques à celles des populations indigènes, elle arriverait, au bout de trois générations, à l'état de dégradation où il avait trouvé les Australiens. De fait, les missionnaires, les marins, les voyageurs, tous ceux enfin qui ont vu des sauvages dans n'importe quelle partie du monde, qui les ont connus et qui ont vécu avec eux, s'accordent à les considérer comme des êtres tombés, dégradés, avilis. Plus ils vivent isolés, plus ils se dégradent. Le sauvage ne peut être le spécimen de l'hom-

me à son apparition sur la terre. Dieu avait trop bien réussi jusque-là dans l'œuvre de la création pour aboutir à ne rien faire de mieux de sa créature favorite qu'un grossier, féroce et stupide sauvage. Cela ne se conçoit pas. Le sens commun seul nous dit que le premier homme fut un homme parfait, parfait en son intelligence comme en sa beauté physique [1].

Le crâne du squelette de Néanderthal est considéré par les anthropologistes comme la forme crânienne la plus basse et la plus dégradée que nous aient livrée ces temps reculés, à tel point que les darwinistes de l'école de De Mortillet et de ses émules n'hésitèrent point à voir dans le type *néanderthaloïde*, qu'ils créèrent, le type des êtres intermédiaires entre le singe et l'homme, ou plutôt des hommes-singes en voie d'évoluer. Eh bien ! Vogt

---

1. « Au commencement de cette année (1912) on a découvert en Angleterre, près d'Ipswich, le squelette d'un homme ayant vécu bien avant le type de Néanderthal moustérien. C'est, au dire de M. J. Reid-Moir, le plus ancien « anglais » découvert jusqu'à ce moment.

« On comprend avec quelle anxiété les transformistes s'informèrent de son état-civil et de son signalement. On devait retrouver en lui tous les caractères de l'homme de Néanderthal ; l'homme de la Chapelle-aux-Saints serait un civilisé, en comparaison ; en un mot, l'homme d'Ipswich devait être une brute voisine du singe.

« Et vous voyez d'ici les litanies recommencer ! et la presse tout entière, qui ne manque jamais de signaler les découvertes préhistoriques « vieilles de quatre cent mille ans » — excusez du peu — reprendre le vieux refrain de l'homme descendu du singe.

« Or, je ne connais pas un journal français qui ait annoncé la bonne nouvelle ; MM. les préhistoriens qui « donnent » d'habitude sont restés muets... et pour cause.

« Déveine incroyable : l'homme d'Ipswich, « le squelette entier le plus ancien » que nous possédions, est du « type moderne ! »

(L'abbé Th. Moreux, *Nos ancêtres d'après la science*).

remarque que le Dr Emmayer, aliéniste distingué, Bruce, le héros de l'Ecosse, et d'autres personnages de marque, avaient des crânes semblables à celui de Néanderthal [1]. Ces rapprochements hasardeux ne peuvent que discréditer la science des savants à systèmes préconçus. « Léopardi, par exemple, était un type de difformité physique et même de véritable dégénérescence ; quel anthropologiste oserait mettre en doute la très haute intelligence du pauvre grand poète de *Ginesta ?* » [2]. Le crâne de Néanderthal, d'ailleurs, avait une capacité de 1.220 centimètres cubes, quelque chose au-dessus de la moyenne. Celui de l'anthropoïde le plus élevé ne dépasse jamais 500 centimètres cubes [3].

---

1. De Quatrefages, cité par M. Colajanni dans son ouvrage *Latins et Anglo-Saxons*, Félix Alcan, Paris, 1905, p. 22.

2. Colajanni, ouvrage cité.

Il n'y a pas encore bien des années vivait ici même à Québec un homme très digne, distingué même, mais dont certains traits physiques accentués rappelaient ceux de notre prétendu précurseur, et je n'oublierai jamais le geste superbe de Buies lorsque, marchant à grands pas, comme c'était son habitude, il rencontrait ce brave homme : « Oui, Darwin a raison », disait-il, tout en continuant sa promenade.

3. La découverte de Raymond Dubois, à Java, dont on a aussi dans le temps beaucoup parlé, se réduit à un os de la jambe, deux dents et une partie de la boîte cranienne. Il est difficile de refaire un homme ou un animal avec d'aussi maigres débris, et surtout d'y trouver, hormis d'être doué d'un optimisme que rien ne peut ébranler, le trait d'union, « the missing link » comme il l'appelle, entre le singe et l'homme. On n'est pas même sûr que ces fragments, retrouvés à quelque distance les uns des autres, appartiennent au même individu. D'ailleurs les couches dans lesquelles ces restes ont été déterrés sont de formation relativement récente (terrains quaternaires). Et puis, ce n'est pas une seule trouvaille de ce genre qu'il faudrait pour établir une vérité scientifique comme celle que l'on voudrait prouver, mais des centaines.

L'hypothèse darwiniste, par les conditions du milieu et d'adaptation qu'elle invoque, nous fournit la raison de certaines modifications secondaires subies par les espèces, sans pouvoir nous renseigner sur les créations primordiales. Concluons que l'anatomie n'est pas favorable aux prétentions des matérialistes. « Le passage actuel du singe à l'homme est fermé par des barrières que la science interdit de franchir. L'homme n'est pas un singe perfectionné ; le singe ne peut être regardé comme l'ébauche incomplète de l'homme »[1]. « Chaque progrès positif fait dans le domaine de l'anthropologie préhistorique, disait naguère Virchow, dont l'autorité est si grande en ces matières, nous a éloignés de cette filiation originelle de l'homme... Toutes les recherches entreprises dans le but de retrouver la continuité dans les développements progressifs ont été sans résultat : il n'existe pas d'homme-singe. Le chaînon intermédiaire demeure un fantôme... L'homme quaternaire était absolument semblable à l'homme actuel... « Il en est, pouvons-nous répéter avec M. de Quatrefages, qui n'acceptent pas sans murmure cette nécessité, et qui protestent au nom de la *philosophie*. Laissons-les dire, contents d'avoir pour nous l'expérience et l'observation. »

Supprimer le miracle ! Voilà la grande affaire, le seul argument qui fait que l'on proteste quand même en faveur du transformisme au nom de la philosophie. « Voilà pourquoi, en dépit de ma longue et sévère critique du transformisme, mes préférences lui sont acquises »[2], nous dira M. Contejean, matérialiste et athée.

---

1. G. Contestin, *Le Matérialisme et la Nature de l'Homme*.

2. Revue scientifique, 1881, Farges : *La Vie et l'Evolution*, p. 276.

« Je reconnais sans peine — avoue M. Yves Delage, professeur d'anatomie et de physiologie comparée en Sorbonne, transformiste cependant — qu'on n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre, ni se transformer en une autre, et que l'on n'a aucune observation absolument formelle démontrant que cela ait jamais eu lieu. J'entends ici une vraie bonne espèce ; fixe comme les espèces naturelles et se maintenant comme elles, sans le secours de l'homme. Je suis absolument convaincu qu'on est ou qu'on n'est pas transformiste, non pour des raisons tirées de l'histoire naturelle, *mais en raison de ses opinions philosophiques*. S'il existait une hypothèse *scientifique* autre que la descendance pour expliquer l'origine des espèces, nombre de transformistes abandonneraient leur opinion actuelle comme *insuffisamment démontrée* » [1].

Pour Haeckel, la seule chose qui importe dans tout ce débat à propos du transformisme, c'est d'écarter le surnaturel. « Ce qui doit le faire admettre, dit-il, malgré son insuffisance, c'est qu'il permet d'exclure *toute intervention de Dieu :* c'est là son grand mérite. »

Ce que les croyants ont donc le plus à reprocher aux savants matérialistes, du moins à plusieurs d'entre eux, ce sont leur mauvaise foi, leurs sophismes débités sous le couvert de la science, quelquefois la haine du Créateur et des vérités révélées qui leur fait entasser volumes sur volumes pour expliquer sans « l'hypothèse-Dieu » l'existence de l'univers, l'origine de la vie, celle des espèces et surtout celle de l'homme ; c'est l'imputation gratuite et injurieuse qu'ils lancent à l'adresse

1. *La structure du protoplasme et les théories sur l'hérédité et les grands problèmes de la biologie générale*, p. 184, Paris, 1905.

des catholiques, dont la mentalité, victime de la tyrannie des dogmes, disent-ils, les rendrait impropres aux recherches scientifiques. Enfin, sur nombre de questions, ils dénaturent, travestissent les faits plutôt que d'avouer leur ignorance ou d'être forcés d'expliquer par le surnaturel l'origine de l'univers, la création de notre globe et de ce qu'il contient. Ils étaient là, il y a quelque quinze ou vingt ans, une bonne demi-douzaine, les Haeckel, les Büchner, les De Mortillet, les Renan, les Berthelot, les Moleschott, qui avaient la prétention de parler seuls au nom de la science, qui s'en adjugeaient le monopole exclusif, et refusaient le titre de vrais savants à tous ceux qui ne voulaient pas, comme eux, nier la révélation, l'existence de Dieu, de l'âme et d'un au delà après la mort. C'est en vain qu'on leur avait déjà laissé entendre par la voix de Thiers que « le catholicisme n'empêche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser ». C'est en vain que nous citons aux savants matérialistes contemporains la liste quasi interminable des découvertes dont le clergé et les ordres monastiques ont enrichi la science pendant tant de siècles, les universités que l'Eglise a fondées au moyen âge, grand centre d'activité intellectuelle où, selon l'expression de Carlyle, « ont pris leur origine et se sont perfectionnées toutes les inventions et toutes les institutions sociales, à l'aide desquelles, aujourd'hui encore, notre vie est vraiment celle d'êtres civilisés. » C'est en vain que nous leur redisons les déclarations d'hommes de science, de philosophes célèbres, qui proclament bien haut que « jamais leur raison ne s'est trouvée en lutte contre les enseignements de l'Eglise, qu'ils n'ont jamais senti de lisières ni ne se sont vus à un état d'es-

clavage intellectuel »[1]. Ils n'en crient pas moins fort et avec moins d'audace que « la Science et la Foi sont antagonistes, que ce sont deux pôles contraires. » Nous avons beau corner aux oreilles de nos contempteurs qu'il n'existe pas, qu'il ne peut exister de conflits entre la Science et la Foi, que les savants les plus illustres, ceux qui ont su élever la raison à son plus haut degré de développement scientifique, étaient religieux et profondément chrétiens, que les Képler, les Pascal, les Ampère, les Cauchy, les Hermitte, les Champollion, les Pasteur, n'ont jamais constaté que leurs découvertes aient produit chez eux un affaiblissement quelconque des convictions profondes dont ils se sentaient animés, ils n'en continuent pas moins à clamer que la Science et la Foi sont ennemies et irréconciliables.

C'est que, à côté de la science positive, fondée sur l'observation et l'expérience, qui est la science véritable, sérieuse, celle dont se réclament les grands hommes dont je viens de citer les noms, tous ceux enfin qui dans tous les siècles et dans toutes les branches du savoir, ont su élever, on ne peut trop le redire, la raison à son plus haut degré de développement scientifique, il y a une science tronquée, incertaine, aventureuse, au moyen de laquelle on cherche à imposer aux esprits crédules et non prévenus, comme des dogmes indiscutables, l'adoption d'hypothèses intéressées. Les adeptes de cette science, dans les explications qu'ils prétendent nous donner des grands problèmes de la nature, par exemple — dit l'auteur des *Ignorances de la Science* — comment le monde a *commencé*, tout seul, ou comment un *ani-*

1. Orestes-Augustus Brownson.

mal qui n'avait fait que grogner, glousser ou aboyer, durant des siècles, est devenu homme et s'est mis à parler, ont une manière de s'exprimer qui leur est particulière : « La Science dit... la critique établit... il se peut que... à un moment sans doute... il dut arriver..., etc. » La vérité est qu'ils ignorent absolument *comment* cela a été fait, *quand* cela a été fait, *pourquoi* cela a été fait, *qui* l'a fait, même *si* cela a été fait, et ils s'efforcent, à l'aide de leur jargon scientifique, de dissimuler leur embarras et la peine qu'ils se donnent pour se passer de Dieu. « Vraiment, à certains moments on ne peut retenir son indignation; tout réclame : la voix du genre humain, la dignité de l'homme, l'aspiration à un monde supérieur, la soif de connaître l'infini, le sentiment même de cet infini, la conscience de la sublimité de notre nature, qui ne consent pas à descendre ; puis, la conviction que ces prétendus savants ne sont pas convaincus, que tout au moins ils doutent, qu'ils continuent seulement parce qu'ils ont commencé, qu'ils sont de mauvaise foi, et enfin, et toujours, qu'ils *ignorent*, qu'ils ne *savent* pas »[1].

La science a son domaine borné au monde physique ; elle ne peut dépasser l'expérience sensible. Le monde moral lui est inaccessible. Son impuissance à résoudre les problèmes de l'âme est manifeste. Elle est non seulement inapte à se substituer à la religion et à fonder une morale, mais elle ne peut même pas, seule, éduquer l'homme. « Si vous parlez maintenant de choses morales, de ce qui élève les âmes, de ce qui fait un peuple uni et fraternel, et par conséquent solide et prospère,

1. Eugène Loudun, *Les Ignorances de la science.*

est-ce que la science nous l'a donné ? Comment voulez-vous qu'elle le donne ? Il n'y a point de reproches à lui faire ici : nous sommes en dehors de son domaine. La science est une chose, et la vertu en est une autre ; on peut être un savant et être une âme vile ou médiocre ; on peut être élevé à l'école de la science et n'en absorber que l'orgueil, et ceux qui avaient compté sur le progrès matériel comme sur une cause de vertu et de rapprochement entre les hommes sont bien obligés de constater que, privé de contre-poids et sevré d'Evangile, le progrès matériel ne fait qu'aigrir davantage l'égoïsme et multiplier les causes de conflit »[1].

La culture de l'esprit, l'instruction, ne peut donc moraliser ni le cœur ni la volonté ; elle n'est d'aucun secours pour réprimer les passions, fortifier dans le bien. La statistique ne prouve-t-elle pas qu'il se commet plus de crimes par les gens instruits que par les ignorants ? Il suffit donc que la Science et la Religion se tiennent dans leurs sphères propres d'activité pour que tout conflit soit absolument impossible. Il ne faut demander à tout homme qui cultive la science que de la bonne foi, un esprit de justice et d'impartialité, et jamais on n'entendra cet homme, qu'il soit chrétien ou non, citer aucune découverte ou progrès scientifique bien constaté, qui soit en contradiction avec les vérités de la religion.

Quand, à la science hypothétique se joignent la mauvaise foi et le sectarisme, on peut s'attendre aux pires excès. Ce n'est plus l'amour de la vérité pour la vérité qui inspire ces savants, mais un dessein prémédité de propagande antireligieuse. On peut dire de la plupart

1. Sertillanges, *Nos vrais ennemis*.

d'entre eux ce que l'on écrivait au sujet de Gabriel de Mortillet, archéologue, député et président de la Société d'Anthropologie de Paris, décédé en 1898 : « Tout, dans ses écrits, révèle le parti pris, les théories préconçues, l'esprit de secte. On sent que, dans ses travaux, l'intérêt de la science et la recherche de la vérité ne viennent qu'en seconde ligne : le but intrinsèque, à peine déguisé, c'est de faire de la science une arme de guerre, et une arme de guerre contre Dieu, contre toute connaissance supérieure ou étrangère au monde matériel en vue de faire de l'homme « un singe perfectionné » plutôt, comme on dit dans cette école, « qu'un Adam dégénéré » [1].

Haeckel, chef d'école, aujourd'hui abandonné par la plupart de ses disciples : Wundt, Virchow, Du Bois, Raymond, Baer, etc., que ses phrases sonores avaient d'abord impressionnés, avait déjà été soupçonné par plusieurs biologistes : His, Rutimayer, Fleischmann [2], d'avoir inventé ou modifié des figures dans le but de dissimuler les défauts de ressemblance qui existent entre les formes embryonnaires des différentes espèces et que les progrès des sciences font connaître de mieux en mieux tous les jours. Mais voici qui est plus précis. Haeckel, par esprit de parti, est accusé d'avoir sciemment falsifié la vérité. Nous lisons, en effet, dans le *Journal des Débats* du 10 août 1908 : « M. Haeckel ayant publié dernièrement, à l'appui de sa thèse que l'homme descend du singe, un livre que de nombreuses vignettes accompagnent, le docteur Bass, d'Iéna, l'accuse d'avoir

1. *Revue des Questions scientifiques*, année 1898, 1er vol., p. 284.

2. Jacques Lamine, *L'Homme d'après Haeckel*.

sciemment trompé le public en faisant subir à ces images, empruntées à d'autres ouvrages, des défigurations intentionnelles. Et d'abord il indique les publications dans lesquelles ces images ont été prises et ce sont, suivant lui, les ouvrages des professeurs Hubrecht, von Beneden, Selemca et His. Puis il décrit les procédés de défiguration employés par son confrère. Ainsi, le professeur Haeckel aurait habilement maquillé ces dessins pour transformer en embryons d'animaux supérieurs (Herrentiere) des embryons de l'homme, en supprimant tels ou tels organes gênants pour sa thèse ou en déformant à son gré la tête et l'épine dorsale. Le docteur Bass se réserve d'ailleurs de faire la pleine lumière sur ces tricheries du professeur Haeckel en mettant en face les originaux des images en question et leurs défigurations. »

C'est ce même homme qui, pris sur le fait de malhonnêteté scientifique, viendra nous dire, de son ton tranchant et avec tout le mépris qu'il éprouve pour les savants spiritualistes : « La croyance à l'immortalité de l'âme humaine est un dogme qui se trouve en contradition irrémédiable avec les données expérimentales les plus certaines de la science moderne ». Ou encore : « La lutte entre les adversaires et les partisans du libre arbitre s'est terminée aujourd'hui, après plus de deux mille ans, au profit des premiers... » Essayez de raisonner avec un homme qui nie l'évidence, qui traite d'illusion, au nom de la science du XIXe siècle, une vérité que la conscience humaine proclame de la façon la plus universelle et la plus irrésistible !

Les idées du professeur d'histoire naturelle d'Iéna, de même que celles du professeur du McGill, laisseront

indifférents les esprits avertis, mais elles sont de nature à fausser le jugement des jeunes gens et des personnes d'une science incomplète.

En général, les savants matérialistes font preuve d'une ignorance singulière en fait de religion. Ont-ils peur qu'elle soit vraie ? comme dirait Pascal. En tout cas, ils ignorent ou agissent comme s'ils ignoraient et la révélation et l'esprit et la doctrine du catholicisme. Je cite, de préférence, M. le Dr Paul Topinard qui de tout le camp matérialiste est peut-être ce qu'il y a de mieux et de plus honnête :

« Autant nous avons parlé de la Science, lit-on à la page 551, (*Science et Foi*, Dr Paul Topinard), autant nous avons été réservés sur la Foi. Science et Foi sont deux termes qui s'excluent. La Science, c'est ouvrir les yeux le plus largement possible, chercher et finalement savoir ; la Foi, c'est fermer systématiquement les yeux et croire... La Foi est personnelle, subjective, elle relève de la sensibilité et de l'imagination, telles que l'hérédité et l'éducation les ont constituées chez chacun, ou bien elle n'est qu'un acte d'obéissance aveugle... » Il y a là autant d'erreurs que de mots. « Fermer systématiquement les yeux » n'a jamais été et ne sera jamais le critérium de la foi. « L'assentiment de la foi n'est nullement un mouvement aveugle de l'âme » (Concile du Vatican). La foi suppose l'exercice prélable, utile et nécessaire de la raison, laquelle démontre la vérité de la foi. Notre assentiment aux choses révélées dépend de la certitude acquise du motif qui nous fait adhérer, et cette certitude est le fruit d'une opération rationnelle. Il n'y a pas un chrétien éclairé, pas un catholique ins-

truit, qui ignore ce fait fondamental de sa foi et qui croit aveuglément.

Une autre cause de conflits entre la science et la religion, c'est que l'on met parfois au compte de la science des assertions qui lui sont étrangères et qu'elle ne peut pas contrôler. « Les premiers hommes, dit Herbert Spencer, étaient des sauvages à peine sortis de l'animalité, des brutes violentes, féroces, très peu différentes des bêtes fauves, sans conscience ni cœur. » On dirait vraiment, au portrait qu'il nous en donne, que Spencer a vu les premiers hommes, qu'il les a connus et étudiés à loisir. Il a seulement oublié de nous dire sur quel point du globe cela se passait. Pures fantaisies ! jeux d'imagination ! que toutes ces assertions arbitraires. Spencer ne s'est pas même demandé si l'état sauvage n'aurait pas été plutôt une *déchéance* qu'un *début* pour l'humanité.

« L'esprit scientifique, dit M. Fouillée, de l'Institut, est la prudence, la volontaire suspension du jugement, la lenteur voulue de raisonnement ; il a en horreur cette exubérance prodigieuse d'affirmation, dont tant d'esprits nous donnent aujourd'hui le spectacle. Combien de savants égarés hors de leur science (surtout en Allemagne) qui n'ont pas plus de rigueur que les poètes et les prophètes ! Rappelez-vous toutes les divagations à la mode sur la sélection naturelle de l'humanité, sur la lutte pour la vie, sur le transformisme, etc. En les entendant, l'humble logicien, habitué à réfléchir sur les méthodes et sur les règles du raisonnement, ne peut s'empêcher de sourire. Il songe avec Socrate que, s'il ne sait rien, il sait du moins, lui, qu'il ne sait rien et ne prétend pas personnifier la science. O liberté, que

de crimes commis en ton nom ! O science, que d'ignorances, que d'erreurs, que d'absurdités débitées en ton nom ! » [1].

Mais, ont-ils obtenu quelque chose, ont-ils réussi dans l'orgueilleuse tâche qu'ils s'étaient assignée, « celle de l'explication exclusivement positive de toute chose, dans un monde aujourd'hui sans mystère — celle du renversement sans retour de la notion du miracle et du surnaturel ? » suivant les expressions de M. Berthelot.

Ecoutons la réponse du successeur même de M. Berthelot au siège de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, M. de Lapparent : « Après cent ans d'efforts pour tout expliquer en dehors et à l'encontre de nos croyances théistes et spiritualistes, la science, libre de préjugés, dégagée de tout apriorisme et fidèle à sa méthode de calme observation, en est arrivée à des propositions dont l'énoncé diffère à peine de celui de nos vieux dogmes.... Ne craignons donc pas de le déclarer hautement : *cette fin de siècle est bonne pour les hommes de croyance et surtout pour les catholiques.* La puissance qui devait les exterminer a grandi sans doute, mais la lumière qu'elle a fait luire n'a pas eu d'autre effet que d'accentuer l'extrême complication de tous les problèmes. D'ailleurs, il faut qu'on le sache, ce n'est pas contre nous que la science a tourné ses armes ; et les plus meurtris sont ceux dont elle n'a pas voulu servir les passions haineuses. L'application des procédés de la science pure a suffi pour condamner nombre des affirmations de nos adversaires. Seuls nos principes à nous restent debout, en face d'un monde qui peut s'obstiner

1. *Revue bleue*, 11 nov. 1905.

à les méconnaître, mais qui ne trouvera ni la vérité ni le salut en dehors de leur application. »

Que la science doive le plus clair de son bien aux savants spiritualistes, que ceux-ci soient par le fait même plus complètement dans le sens et dans l'esprit de la science que ceux qui ont le malheur de ne pas posséder la foi, c'est un fait démontré par les découvertes et les résultats scientifiques de tous les siècles. Voici, sur la matière, un tableau que l'on peut signaler aux esprits prévenus.

En 1905, le docteur Dennert, protestant allemand, a fait un résumé des opinions religieuses de 300 savants choisis parmi les plus renommés de ceux qui se sont illustrés pendant les quatre derniers siècles dans les sciences naturelles. botanique, physique, astronomie, biologie, physiologie, géologie, anatomie, etc. Ce résumé contient, entre autres, les renseignements suivants. Du XVe au XVIIe siècle, sur 55 noms cités, il compte 5 incroyants ou indifférents, 11 de croyance non connue, 39 croyants qui admettent l'existence de Dieu, de l'âme et de la révélation. Nous remarquons, parmi les plus illustres : Herschell, Linné, Werner, Boerhave, Bradley. Au XIXe siècle, le nombre des savants est beaucoup plus considérable. Le docteur Dennert relève les noms de 163 savants remarquables ; sur ce nombre, 124 sont croyants, 27 n'ont pas d'opinion philosophique bien connue, et 12 seulement sont incroyants. Sur les 300 savants cités par le docteur, nous comptons donc 242 croyants, spiritualistes convaincus, répudiant absolument le matérialisme, proclamant bien haut l'accord entre la foi et la science, et n'ayant jamais constaté que le résultat

de leurs travaux contredisait aucune des vérités révélées.

Nombre de savants ont été en même temps des catholiques fervents. Cette constatation devrait suffire pour réfuter la thèse qui oppose la science à la foi [1].

Disons aussi que les savants chrétiens sont les moins crédules des savants et les moins disposés à se laisser abuser par les apparences.

La Presse, dans son édition du 27 février 1909, signalait à l'attention publique le fait que le darwinisme, par sa manière agréable de détruire l'âme humaine et ses responsabilités, faisait des progrès rapides dans notre pays. « Le lendemain de la conférence de M. McBride — écrivait ce journal — nous avons été étonné de l'effet produit à Montréal sur ceux qui aiment à tirer de la vie tout ce qu'il y a de jouissances possibles. Dans la rue, dans les hôtels, dans les cercles, même dans les salons, à tout moment, il s'élève des conversations pro-

---

1. « Parmi les constellations scientifiques du XIXe siècle, quels sont, se demande le *Soleil* de Paris du 8 janvier 1911, les noms qui brillent du plus vif éclat ? La mémoire populaire en retient quatre : Ampère, Cauchy, Le Verrier et Pasteur. Par suite d'une singulière rencontre, il se trouve que ces quatre savants de premier ordre professèrent nos croyances religieuses. Les sectaires de la libre-pensée n'ont jamais pu se consoler de ce phénomène. Quel humiliant démenti Pasteur, Ampère, Cauchy, Le Verrier n'infligent-ils pas aux primaires qui traitent l'Eglise de « puissance obscurantiste ! »

» Nos ennemis, ajoute ce même journal, n'ont vraiment pas de chance ! Au début du XXe siècle, quel est le plus grand nom scientifique de l'Europe ? C'est encore un savant catholique : le docteur Branly, l'inventeur de la télégraphie sans fil. »

On ne peut trop le proclamer : « La science catholique contemporaine trône aujourd'hui au-dessus de toutes les tentatives avortées, au-dessus des sarcasmes du matérialisme et de la libre-pensée. »

vocantes où les esprits honnêtes et sérieux ne sont pas toujours prêts à répondre à une conclusion effrontément positive. »

Il faut rassurer ceux qui auraient pu se laisser ébranler par le ton affirmatif et l'apparat bruyamment scientifique de ces poseurs.

Les doctrines darwinistes, aujourd'hui passées vieux jeu en Angleterre, généralement déconsidérées en Europe par tous les anthropologistes de renom et dont l'autorité s'impose, sont des théories relativement nouvelles pour la masse de notre population et qui éveillent d'autant, par le fait même de leur nouveauté, la curiosité et l'intérêt. Depuis la cession de notre pays à l'Angleterre, nous avons dû forcément négliger la culture des sciences. Il nous a fallu vivre d'abord, et consacrer le meilleur de notre temps et de notre énergie à l'acquisition de biens d'une absolue et immédiate nécessité. Peu parmi nous ont pu donner une attention suivie à ces études d'archéologie préhistorique et d'histoire naturelle qui, depuis plus d'un demi-siècle, ont suscité dans le monde savant une polémique dont les échos, quoique affaiblis, ne sont pas encore éteints. Nos jeunes gens et notre public en général ne sont donc guère préparés à juger de la valeur réelle qu'ont aujourd'hui ces vocables : darwinisme, évolutionnisme, transformisme, etc., et à faire la part du vrai et du faux que renferment ces doctrines si graves, à cause des conclusions que l'on en tire au point de vue de l'orientation de la vie. Les mœurs, la religion, auraient peu à craindre de tous les sophismes ainsi débités au nom de la science, des pires hostilités même, si celles-ci ne trouvaient une alliée docile dans l'ignorance du grand nombre. Il ne faut donc

pas s'étonner que les leçons du professeur de zoologie au McGill, si toutefois elles sont celles d'un transformiste matérialiste — ce que j'ignore — aient produit dans le public une émotion facile à comprendre, car le fruit direct du transformisme des savants de l'école de Haeckel est de détruire toute croyance en la spiritualité de l'homme et en la survivance après la mort. L'homme se trouverait ainsi rangé dans la catégorie des animaux, dont il serait l'aboutissant, n'ayant plus, comme l'animal, qu'à se repaître, sans s'occuper des chimères d'une autre vie. Inutile pour lui, dans ces conditions, de se surveiller, de dominer ses impulsions, de supporter avec patience les épreuves de la vie en vue d'une récompense future, de régler ses appétits, de maîtriser ses instincts.

On se plaît à citer les progrès matériels étonnants que nous avons accomplis. En effet, c'est merveille de voir comme notre pays se développe, et si l'homme ne vivait que de pain, nous pourrions assurément envisager l'avenir avec la plus grande confiance. Mais il ne faut pas confondre le progrès matériel avec la véritable civilisation, progrès beaucoup plus important, qui a pour objet le perfectionnement moral de l'homme, qui ne va pas sans de fortes convictions religieuses. Or, sommes-nous, sous ce rapport, les dignes fils de nos pères, dont la foi, les efforts héroïques, le dévouement, l'esprit d'abnégation, nous ont fait si glorieuse et si enviable la part d'héritage national dont nous jouissons aujourd'hui ?

La génération présente est, en général, plus instruite que celles qui l'ont précédée. En est-elle mieux éclairée sur ses véritables intérêts, et sinon plus, du moins aussi religieuse, aussi morale, aussi sensible à l'honneur ? La

jeunesse actuelle semble-t-elle avoir une compréhension vraiment intelligente de la vie, poursuivre un idéal qui nous rassure quant à la conservation de « notre langue, notre religion, nos institutions, nos lois ? » La loyauté des relations, la probité proverbiale de nos aïeux, tant dans leurs rapports personnels que dans les affaires, sont-elles encore aujourd'hui les traits caractéristiques de notre train de vie ? Qui osera répondre affirmativement à ces questions ? Peut-on considérer sans inquiétude l'excès croissant de malversations de toutes sortes, de meurtres, de suicides, de scènes honteuses d'ivrognerie, dont nous lisons chaque jour les détails dans les gazettes du pays, accompagnés d'une si fréquente et si triste répétition de noms français ? Il faut chercher ailleurs que dans les effets démoralisants des doctrines darwinistes, en tant qu'il peut être ici question de causes externes, l'explication de ces débordements passionnels qui désolent les familles, déshonorent notre pays et affligent la religion que nous professons. En effet « trop de choses énervantes, amollissantes, démoralisatrices... ont, hélas ! droit de cité, aujourd'hui, chez nous, menaçant — si l'autorité continue à fermer bénévolement les yeux et n'y met promptement bon ordre — de léguer au pays une génération futile, lâche, et peut-être irrémédiablement abâtardie, avachie. Le peuple de géants que nous fûmes, que sera-t-il dans trente ans ? Un peuple de nains, un peuple de pygmées sans doute, fruit véreux du théâtre malsain, du roman passionnel, de la cigarette délétère, de la boisson corrosive et des *scopes* abrutissants... Les crimes de lèse-majesté de tout temps furent punis de mort. Les crimes de lèse-nation se mul-

tiplient au grand jour chez nous, et l'on se fait comme une sorte de gloire d'y applaudir et d'y contribuer »[1].

Tout ceci est de la dernière gravité, et il est évident qu'il faut un réveil.

Et puis, comme pour ajouter à ces causes attristantes de déchéance, les journaux ne nous parlent-ils pas maintenant de Canadiens français francs-maçons ? Personnellement, je ne connais pas un de mes compatriotes qui soit franc-maçon ; mais certains journaux persistent à dire qu'il y en a. Que faut-il croire de ces propos, invraisemblables de prime-abord[2] ? Car nous ne pouvons guère nous figurer un Canadien français, généralement si franc, si loyal, si ouvert de caractère, qui a quelque souci de sa dignité personnelle, le respect de sa nationalité, faire partie d'une loge maçonnique. Un Canadien français franc-maçon, dont l'âme ne peut vibrer à l'unisson de celles de ses parents, de ses amis, qui ne peut s'épancher librement au milieu des siens à certains jours

---

1. Extrait d'un article du *Passe-Temps*, intitulé : « Où allons-nous ? » et cité dans *La Vérité* du 18 décembre 1909.

2. La brochure Lemieux et les incidents qu'elle soulève en ces derniers temps répond trop bien, hélas ! à la question de notre collaborateur.

(*Revue Canadienne*. — Note de la Rédaction).

Au sujet de cet incident Lemieux et du procès qui s'en est suivi, un Anglais de Montréal, haut placé, franc-maçon et protestant, s'exprimait ainsi, suivant ce qu'ont affirmé les journaux du temps :

« Si j'eusse fait partie du jury dans la cause de Larose contre Lemieux, vous eussiez vu un Anglais protestant voter pour l'acquittement, même contre l'avis de ses collègues canadiens, si ceux-ci ne fussent pas arrivés à s'accorder

« Lemieux et ses compagnons ont été courageux, et leur attentat sans gravité contre Larose, bien que contraire à la loi, n'est rien en comparaison des attentats préparés et perpétrés par

de l'année où la religion a une si grande part dans les réjouissances familiales ou nationales, non, cela ne se conçoit pas. Je m'explique qu'en certains pays d'Europe où les populations sont encore plus ou moins asservies, où, pratiquement, on ne connaît de la liberté que le nom, des individus se rencontrent, s'unissent, s'engagent par serment à poursuivre, dans telle et telle circonstance, une action commune, à exercer la même pression sur un parti politique quelconque, en vue d'obtenir l'abolition de criants abus ou une plus grande somme de liberté ; mais que dans ce grand et libre Canada, un des nôtres devienne franc-maçon, la chose est vraiment incompréhensible, hormis que, par une perversion de jugement ou faiblesse de caractère, il ait cédé à quelque influence étrangère, de même origine sans doute que celle qui depuis un certain nombre d'années s'efforce de répandre dans notre paisible population des théories sociales aussi décevantes que funestes.

Parmi les émigrés que la vieille Europe a déversés sur notre continent depuis ces vingt à trente dernières années, il s'est trouvé nombre d'individus peu désirables. Dans notre province, par exemple, à côté de braves et

---

les membres de l' « Emancipation », qui sont un déshonneur pour la franc-maçonnerie, qu'ils avilissent et compromettent.

« Ce sont de sales types que ces gens-là : je ne crains pas de le dire.

« Et je suis d'avis, je le répète depuis longtemps, que nous ne devrions jamais admettre un Canadien français dans nos loges anglaises. Ces apostats de leur religion et ces renégats de leur race, sont des êtres si méprisables qu'ils pourront nous trahir nous aussi. »

Les Anglais sont les premiers à mépriser ceux d'entre nous qui oublient leurs devoirs jusqu'à devenir francs-maçons, et c'est justice.

(Note de l'auteur).

honnêtes Français, que nous sommes toujours heureux d'accueillir comme on le ferait de vieux parents respectés et aimés, il nous est arrivé de tristes spécimens de la France contemporaine, formés à la morale des écoles laïques, et qui osent prôner ici sous des flux de paroles et d'habiles sophismes, les doctrines abêtissantes du matérialisme et du socialisme. Non satisfaits de l'œuvre de ruine et de déchéance qu'ils ont infligée à leur propre pays depuis plus d'un quart de siècle, on dirait qu'ils voient avec irritation la position enviable et quasi miraculeuse (M. Barrès la qualifie de « miracle canadien ») que nous nous sommes faite, sans leur aide, depuis l'abandon de la colonie par la France. Respectés de nos concitoyens anglais, jouissant de la paix, nous grandissons, pleins d'espoir dans l'avenir. Au lieu d'être, aujourd'hui, grâce à l'action bienfaisante que notre clergé n'a pas cessé d'exercer sur notre existence nationale depuis l'époque de la cession du Canada à l'Angleterre, le peuple le plus heureux et le plus vraiment libre du monde, que serions-nous devenus si nous avions été atteints de cette infirmité mentale, de ce crétinisme intellectuel qu'on appelle l'anticléricalisme ? Privés de ces éléments qui font la force et la grandeur des nations, nous serions sans influence, méprisés de ceux qui nous entourent, et en voie de nous éteindre, comme paraît l'être le peuple français à l'heure actuelle.

Le P. de Ravignan disait que le plus grand service que l'autorité catholique pouvait rendre à la liberté de penser, c'était de lui éviter la folie. Et ceci s'applique non seulement à ce qui est du domaine de la science, mais à tout ce qui compose le commerce habituel de la vie. Prenez deux hommes d'un savoir ordinaire ; l'un est prati-

quant et connaît sa religion, l'autre a le malheur de l'avoir abandonnée ou de ne l'avoir jamais connue. Ecoutez ces deux hommes parler sur un sujet d'intérêt général ou particulier, sur des questions du jour, de travail, de salaire, enfin sur toute matière d'intérêt public ou religieux. Vous ne tarderez pas à vous apercevoir combien l'homme, ignorant si vous voulez, mais religieux, émet des idées justes, sages et pondérées, tandis que l'autre, bien souvent, tient un langage incohérent, ou s'exprime avec une impatience, une aigreur d'esprit, qui vous fait voir immédiatement le manque d'équilibre intellectuel de cet homme.

Dans un même milieu et toutes autres conditions restant égales, l'homme de foi sincère sera toujours supérieur par la hauteur de sa pensée, la droiture de ses intentions, l'énergie de sa volonté, la sûreté de son commerce, à celui qui n'a point la foi [1].

Mais c'est surtout dans la discussion des questions sociales qui agitent aujourd'hui le monde, que vous remarquez chez l'individu dont l'esprit et l'imagination ne trouvent point dans la religion un contrepoids, cette confusion, ce manque de liaison dans les idées sur des théories dont l'application est plus ou moins problématique ou manifestement irréalisable, et qui sont ici la source de tous les sophismes que nous entendons si souvent répéter, et qui préparent d'amères déceptions aux malheureux qui en seront les victimes.

---

1. Non seulement l'Evangile est le code incomparable de la loi qui nous rend aptes à la vie éternelle, mais ses préceptes sont, en ce monde, les leçons de la plus haute sagesse pratique et du plus éclatant bon sens, ainsi que l'expérience personnelle nous le prouve tous les jours. (René des Chenais. — *Vie de Jésus-Christ*).

On écrivait, il y a une dizaine d'années, « que les travailleurs de tous les pays du monde enviaient la condition de nos ouvriers », et on avait raison de le proclamer. Pourquoi cela ? Tout simplement parce que nos ouvriers sont religieux, respectueux de la loi. Voilà précisément la raison qui fait qu'ils comprennent leurs véritables intérêts, qu'ils ne se laissent pas surprendre par la piperie des mots et qu'ils ne sont pas encore près de devenir les dupes des visionnaires et des démagogues qui, ici comme en Europe, ne demanderaient pas mieux que de les exploiter. On disait encore à l'honneur de nos ouvriers, qu'ils avaient bien aussi leurs malentendus, leurs grèves, leurs conflits, mais que les théories révolutionnaires, socialistes, collectivistes, leur étaient étrangères, incompréhensibles même, que leurs efforts tendaient à obtenir des réformes dans le domaine des choses réalisables : relèvement des salaires, diminution des heures de travail, adoption de toute mesure, de tout règlement ayant pour but l'amélioration morale et matérielle de leur condition. C'était dire qu'ils pensaient juste et parlaient raison. Et aujourd'hui ? Eh bien ! aujourd'hui, à part quelques têtes exaltées ayant subi l'influence des déclamateurs étrangers qui sont venus s'établir au milieu de nous en ces derniers temps, et qui sont une menace pour l'avenir de notre pays, je crois que le bon esprit, le sens pratique et le sentiment de dignité et de justice qui distinguent la grande masse, j'oserais dire la presque totalité, de mes compatriotes de la classe ouvrière, feront qu'ils mériteront encore longtemps les éloges que je citais il y a un instant, d'autant plus qu'ils n'ont eu, jusqu'ici, qu'à se féliciter de la sympathie et de la protection dont ils ont été l'objet de la part de nos

gouvernants, qui s'efforcent par de bonnes lois d'améliorer, autant que cela leur est humainement possible, la condition des travailleurs [1].

Que nos ouvriers n'oublient pas que sans la religion, leurs misères matérielles s'aggravent et se compliquent de leurs souffrances morales. Qu'ils se rendent compte également que leur bien-être ne se trouve pas dans une formule. La question qui les intéresse, et qui varie d'ailleurs avec les lieux, les climats, les habitudes, etc., consiste en une série de difficultés à vaincre, de problèmes

---

1. S'il y a « progrès matériel » et « civilisation », il y a également « questions sociales » et « socialisme ». Ces deux appellations, quoique ayant une relation étroite, ne doivent pas être confondues quant à leur sens propre. Les questions sociales embrassent un vaste champ d'études d'ordre économique, tandis que le socialisme est une doctrine, se rattachant si l'on veut aux questions sociales en tant qu'elle prétend réformer la société en mettant le travail et les richesses en commun et les gens au même niveau, mais une doctrine particulière à certains pays d'Europe. L'expérience a déjà prouvé tout ce qu'elle renferme de chimérique. Refuser à l'homme le droit de propriété, c'est se mettre en contradiction avec le sentiment inné, agir exactement à contrepied des lois naturelles. Pour rendre cette doctrine praticable, il faudrait d'abord changer, refaire la nature humaine, « prétention téméraire jusqu'au délire », dit M. Emile Faguet. « Si nous sommes incapables de changer notre nature, ajoute M. E. Lamy dans *Quelques Œuvres et quelques ouvriers*, force est donc que la société soit conforme aux lois de cette nature ; or la grande loi de la nature humaine est l'inégalité. L'inégalité existe dans la force physique, dans l'intelligence, dans les besoins, dans la chance même, toutes différences auxquelles nul pouvoir humain ne saurait porter la moindre atténuation. Le travail, qui sans cesse cherche et met en valeur les richesses de notre globe et les trésors plus précieux encore contenus dans un cerveau humain, est sollicité presque toujours par le désir d'acquérir la fortune, la gloire ou la puissance, trois formes de l'inégalité. Que ces stimulants disparaissent, écrasés par le niveau d'une situation assurée et semblable pour tous, ce n'est plus le travail, c'est la paresse qui transformerait l'univers, et l'éga-

qui ne peuvent recevoir de solution immédiate, définitive et complète, mais qui doivent être résolus un à un, par étapes progressives de tous les jours. J'ai lu, il n'y a pas encore longtemps, et cela attentivement, depuis la première jusqu'à la dernière page, la volumineuse *Histoire du mouvement social en France*, 1852-1910, par Georges Weill, et je me suis convaincu que notre législation ouvrière, plus récente, est aussi parfaite dans ses dispositions générales et au point de vue des exigences particulières de notre pays, que celle de la plu-

---

lité, maintenue par artifice dans le monde de plus en plus appauvri, deviendrait mortelle à cet intérêt général au nom duquel on l'aurait établi. » Ce serait enfin, pour employer les termes mêmes de Léon XIII : « la perturbation dans tous les rangs de la société, une odieuse et insupportable servitude pour tous les citoyens, la porte ouverte à toutes les jalousies, à tous les mécontentements, à toutes les discordes ; le talent et l'habileté privés de leurs stimulants, et, résultat nécessaire, les richesses taries dans leur source, enfin, à la place de cette égalité tant rêvée, l'égalité dans le dénûment, dans l'indigence et la misère. » Le socialisme, entendu dans son sens radical et révolutionnaire, compromet donc les véritables intérêts des ouvriers eux-mêmes, de ceux qui possèdent aussi bien que de ceux qui ne possèdent pas. Appliqué, il engendrerait aussitôt la misère, l'indigence, le mécontentement, l'anarchie universelle, la destruction de la famille, puisqu'il prêche les unions libres, les enfants devenant la chose de l'Etat. Dans ces conditions, naturellement, il se présente comme l'adversaire de la religion, du moins de la religion catholique. C'est ce qui ressort des discours, des livres, des journaux et des congrès de l'immense majorité des socialistes. Jules Guesde, chef socialiste, disait déjà en 1878 : « La religion, les socialistes la condamnent et font profession d'athéisme. « (*Histoire du Mouvement social en France*, 1852-1910, p. 224). La lutte même contre l'influence de l'Eglise semble être la préparation nécessaire de la propagande socialiste. Au mois de janvier dernier, 1913, un des principaux organes du parti socialiste belge l'avouait en ces termes : « Tant que les ouvriers seront catholiques, ils ne viendront pas à nous ; la première condition pour que notre propagande soit efficace est qu'elle soit précédée d'une bonne

part des pays d'Europe, et qu'elle repose même sur des garanties plus sûres. Sous ce rapport nos ouvriers n'ont que faire d'aller chercher des inspirations, soit en France ou dans d'autres contrées du Continent. Ils sont aussi, proportionnellement au coût de la vie, mieux payés aux Etats-Unis et au Canada qu'en Europe. Si le coût de la vie aux Etats-Unis et au Canada même, pays qui exportent une partie considérable des denrées alimentaires consommées en Europe, est plus élevé que dans les pays importateurs, allez en demander le secret aux fai-

---

propagande, non seulement anticléricale, mais encore antireligieuse. » — « Que le socialisme allemand, écrit le P. Husslein, dans *l'America*, soit au moins aussi profondément ennemi de toute religion révélée qu'il l'est ailleurs, c'est évident par toute sa littérature. On y prétend, comme dans notre propre pays, que la religion est une affaire privée, tandis que la presse socialiste continue sans interruption ses attaques contre elle et particulièrement contre l'Eglise de Jésus-Christ qu'elle injurie et calomnie avec une haine satanique. Nous savons de quelle école rationaliste sont tous ses chefs. Son premier objet est d'enlever aux parents le droit de faire instruire leurs enfants dans une école catholique. Rien n'est proclamé avec plus de force et d'insistance même dans le programme d'Erfurt. Or ceci ne signifie rien autre chose que l'abolition de la liberté religieuse. »

Telle semble être la nature des doctrines sociales propagées depuis quelques années aux Etats-Unis et au Canada par certains émigrés arrivés ici l'esprit nourri d'idées subversives et de haine, à en juger par leurs déclarations agressives, leurs violences de langage, par la si inintelligente et si malencontreuse manifestation organisée à Montréal, par exemple, à l'occasion de l'exécution par le gouvernement espagnol de ce misérable fauteur d'émeutes et d'assassinats qui avait nom Ferrer, manifestation à laquelle, dit-on, peu de nos ouvriers ont pris part, je le crois facilement, mais des plus regrettables tout de même au point de vue du bon renom à l'étranger de notre grande métropole commerciale et de sa classe ouvrière. Le fait est que ces étrangers commencent à en user trop largement le 1er mai de chaque année de la liberté qu'ils trouvent au pays en même temps que le travail. Ils devraient comprendre, s'ils avaient du

seurs de monopoles, de « trusts », que tout citoyen honnête, tout législateur consciencieux, doit combattre.

M'adressant à tous mes compatriotes et en particulier à la jeunesse de mon pays, je leur dirai avec un des hommes les plus éminents de notre histoire, feu M. Etienne Parent : « Quel que soit le sort que nous réserve l'avenir, sachons nous en rendre dignes, s'il doit être bon ; et s'il doit être mauvais, faisons en sorte de ne pas l'avoir mérité. Tel est le devoir de chaque génération, de chaque individu. Et ce devoir nous le rem-

---

tact, que ces parades socialistes répugnent à l'immense majorité de ceux qui leur donnent l'hospitalité. La question sociale ne se présente pas ici sous les mêmes aspects qu'elle offre au prolétariat de la vieille Europe. Rien ne peut justifier ici l'antagonisme que l'on cherche à établir entre le travail et le capital, quand l'un et l'autre sont faits pour s'entendre. Ces ouvriers étrangers qui sont venus s'établir à Montréal ne devraient pas s'employer à prêcher des doctrines qui ne peuvent que froisser les sentiments de ceux avec qui ils sont admis en contact. Ces appels à l'Internationalisme, ce déploiement du drapeau rouge, ces clameurs contre une oppression qui n'existe pas chez nous, sont de nature, je le répète, à blesser profondément le sens honnête de notre population ouvrière. Mais je n'ai pas l'intention de faire ici une thèse sur le socialisme, considéré dans le sens courant du mot. Qu'il me suffise de dire que l'idéal d'un socialiste anglais est tout autre que celui des socialistes du continent. Cet idéal est exposé dans un livre que vient de publier M. J. Ramsay MacDonald, le secrétaire général du « Labour Party », intitulé *Socialism and Government* (Independent Labour Party, 1909). M. MacDonald ne voit pas même la nécessité de changer grand'chose à la forme du gouvernement actuel dans le cas où son parti arriverait au pouvoir. Celui-ci conservera le Parlement et le Cabinet : L'autorité du pouvoir législatif rendra inutile l'établissement de la République, à moins que le monarque ne prenne fait et cause pour les intérêts menacés (p. 131). La famille n'aura rien à craindre du nouveau régime ; elle est nécessaire pour assurer le respect de la femme et l'éducation des enfants. Il conviendra même de réprimer les abus du divorce (p. 149). La religion n'est l'objet d'aucune hostilité ; au contraire,

plirons en entretenant dans nos cœurs le feu sacré d'une noble émulation, qui nous fera nous maintenir en tout et dans tous les temps au niveau des populations qui nous entourent. »

Ce devoir, puis-je ajouter, nous le remplirons encore d'autant mieux que nous saurons rester fidèles à la foi de nos ancêtres, et que nous saurons, comme eux, puiser la force dans la prière que nous ont appris à balbutier nos mères.

---

les Eglises, entretenues par des souscriptions volontaires, resteront des centres précieux de vie morale (p. 137). Les nationalités et les frontières historiques seront conservées. Ce serait une calamité d'une gravité indescriptible, si jamais les héritages nationaux étaient submergés sous le flot d'une vie cosmopolite, sans caractère et sans originalité (p. 133). Voilà des conceptions politico-religieuses discutables et l'on sent que l'auteur du *Socialism and Government* est un homme sincère dans ses convictions. M. MacDonald cependant ne passe pas précisément pour un modéré parmi les membres du Labour Party ; mais il est loin, bien loin, de partager les idées des socialistes marxistes français et autres idéologues, dont il flétrit les violences et raille les utopies

LA FÉMINISTE MODERNE

(Janvier 1911)

(Traduit de l'anglais)

Nous lisons dans l'une des dernières livraisons de la *National Review*[1] — périodique anglais très répandu et d'une grande autorité — un article tout à fait d'actualité, sous ce titre : *Is the new woman helping woman — La nouvelle femme* (la féministe moderne) *aide-t-elle véritablement la femme?* Cet article est signé d'un nom féminin — *Beatrix Tracy*. Mais ce qui en constitue l'originalité et la valeur, c'est que l'auteur parle d'expérience et ne se permet d'autres conclusions que celles que les faits lui ont fournies. A ce point de vue, il éveille particulièrement l'attention, et nous voudrions en donner la traduction à nos lecteurs :

« Le mouvement du *féminisme moderne* date à peine d'un siècle. La présente génération se rappelle avoir entendu la femme réclamer pour la première fois la liberté et l'égalité des sexes, et le droit de prendre part aux travaux et aux luttes de l'homme. Elle a réussi, jusqu'à un certain point, à obtenir ce qu'elle demandait, et

1. Juin 1910.

s'est affranchie de plusieurs des contraintes que lui imposait son sexe, et qu'elle attribuait, elle, à la jalousie et à l'injustice de l'homme.

« Aujourd'hui, après une très courte expérience, les bienfaits résultant de l'abolition des distinctions entre les deux sexes ne semblent plus aussi réels qu'ils paraissaient devoir l'être. L'idéal de la femme *émancipée*, en se réalisant, a perdu beaucoup de son charme. La femme de nos jours remplit plusieurs fonctions autrefois réservées à l'homme. Elle est bravement sortie des retranchements du foyer. Elle est devenue médecin, avocat, marchande, commis, agent, officier public. Dans plusieurs pays, même, elle a conquis le droit de vote et, politiquement, est l'égale de l'homme. Mais tous comptes faits, qu'a-t-elle gagné au change ?

« L'égalité des sexes [1], c'est là une idée qui est venue à plus d'une intellectuelle, à chaque génération, dans tous les pays du monde. Cette idée cependant n'avait guère rencontré d'assentiment chez les peuples de langue anglaise avant tout récemment, alors qu'un certain nombre de femmes d'une mentalité anormale se sont prises soudain à désirer un champ plus vaste pour y exercer leurs talents. Sur ces entrefaites survint une nouvelle époque industrielle [2], et, plus que jamais, l'on vit les femmes se donner aux occupations rétribuées. Les filles

---

1. Il ne faut pas la confondre avec l'égalité morale des sexes, principe chrétien par excellence.

(Note du traducteur).

2. L'époque de l'introduction des machines dans les industries, c'est-à-dire du développement du *machinisme*, qui a créé une si profonde transformation économique vers la fin du XIXe siècle, et d'où provient le *féminisme contemporain*.

(Note du traducteur).

d'Eve rêvant d'émancipation évoluèrent. Un mouvement pour l'affranchissement du sexe fut résolu. Ses protagonistes étaient sans doute animées des meilleures intentions dans leur dessein d'améliorer le sort de la femme, mais elles réglèrent leurs principes selon les ambitions de leurs visées particulières, et conscientes de leur force elles revêtirent de brillantes couleurs tout l'ensemble de leurs aspirations.

« La *nouvelle femme* entreprit donc de créer un régime perfectionné pour ses sœurs, mais elle le façonna à la mesure de ses propres conceptions. Il fallait d'abord, pensait-elle, mettre à la charge de l'homme tous les griefs de la femme. Il était égoïste, jaloux, despote et étroit d'esprit. C'est pourquoi il prétendait garder son rôle de protecteur naturel et de refuge de la femme. Mais, là-dessus, notre émancipatrice ne tenta pas de le réformer. Au lieu de chercher à rendre plus acceptable l'existence de la femme en la basant sur l'ancien ordre des choses, elle releva l'homme de ses responsabilités, sans amender ses méthodes. La féministe moderne exigea l'indépendance pour toutes les femmes, oubliant que sa propre et magnifique suffisance était exceptionnelle et ne représentait pas le niveau ordinaire des personnes de son sexe. Elle considérait avec mépris une existence toute consacrée à son foyer. L'*ancienne femme* — qui, à la vérité, avait surtout besoin qu'on lui apprît à mieux apprécier les avantages dont elle jouissait déjà et à faire servir les sentiments chevaleresques de l'homme à la poursuite de l'idéal de sa vie — prêta l'oreille à ce langage nouveau, ne voyant plus de différence entre ses gentilles aptitudes et l'énergie plutôt virile de celle qui voulait la conduire. Les brebis emboîtèrent le pas à

la lionne : elles cherchent maintenant à se dégager du fourré dans lequel elles ont été entraînées.

« D'une manière générale, on peut dire que la civilisation date du jour où la femme fut tirée de l'esclavage[1]. Aux temps préhistoriques, les travaux manuels retombaient sur les femmes. Aujourd'hui encore, parmi les Sauvages, il est entendu que les femmes doivent, seules, non seulement se charger du soin des enfants, mais encore supporter le poids des ouvrages pénibles nécessités par les circonstances de la vie. On pourrait presque juger du progrès d'un peuple par le degré de considération qu'il porte à la femme. Jusqu'à l'époque de l'apparition de la *féministe moderne*, la marche progressive de la civilisation a été en raison de l'allégement des fardeaux de la femme. Le mouvement de la *nouvelle femme* a été un mouvement de recul. Il porta la femme, dont le rôle est de s'occuper surtout des générations à venir, à entreprendre la lutte pour sa propre existence. On a parlé beaucoup de la *dignité* de la femme. Sous prétexte que sa position devait être améliorée, on devait, disait-on, lui rendre accessibles tous les emplois. Mais voilà que, après une courte expérience, des doutes s'élèvent ? La *dignité* de la femme a-t-elle gagné ou perdu à cette concurrence générale avec l'homme ? Doit-elle se féliciter, au point de vue de son bien-être, de cet agrandissement de sa sphère d'action qui lui permet d'attein-

---

1. Ce fut l'œuvre du Christianisme. Au lieu d'être un *objet*, une *chose*, comme elle était aux temps du Paganisme, la femme, dans le Christianisme, est une *personne humaine*, une créature morale autonome. Pour le Christ, dit saint Paul, il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni Grec, ni Barbare, ni femme, ni homme, nous sommes tous *un* en lui.

(Note du traducteur).

dre à l'indépendance économique ? En industrie, en éducation, en politique, le mouvement de la *nouvelle femme* a-t-il été avantageux à la femme ?

« J'ai voulu me renseigner[1] personnellement sur ces points par une étude directe des faits. En Australie, en 1909, je commençai mon enquête en travaillant une partie de l'année comme ouvrière. Je connus ainsi par expérience tous les emplois ouverts aux femmes. Entre autres occupations, je servis comme domestique, comme employée de manufacture, comme fille de table dans un *café* et comme commis dans un magasin. La vie industrielle en Australie est plus facile qu'en Europe, tant pour les hommes que pour les femmes ; aussi, je pus poursuivre mon enquête dans des circonstances favorables. Je travaillai et vécus ainsi parmi des femmes qui jouissent du privilège inestimable — ou plutôt qui le subissent ! — d'être l'égale de l'homme. Avec elles et comme elles, je dus faire face à toutes les difficultés que l'homme obligé de gagner sa vie doit surmonter, et cela dans la position désavantageuse créée à la femme par ses incapacités mentales et physiques. J'ai donc vu pleinement ce qu'était cette indépendance absolue des barrières qu'imposent à la femme la différence des sexes et la domination de l'homme, cette indépendance tant désirée par les plus intellectuelles et les mieux pourvues de mes sœurs.

« En Australie, les femmes employées dans les industries ont droit de vote, bien que la plupart s'épuisent trop dans la lutte qui leur permet de gagner le pain de chaque jour pour prendre un véritable intérêt aux ques-

1. C'est toujours Miss Beatrix Tracy qui parle.

tions de prospérité nationale. Les hommes avec qui elles travaillent les traitent comme des camarades ; c'est dire qu'ils ne leur témoignent plus cette bonté et cette considération dont elles étaient autrefois l'objet. Elles sont en vérité des femmes *libres*, ou mieux *libérées* de toute surveillance, de toute protection, et même de tout secours, excepté ceux qui leur peuvent venir de la part des amoureux qui pensent les ramener à l'éternel assujettissement du mariage et du foyer, ou de la part des sociétés de bienfaisance qui font ce qu'elles peuvent pour aider ces pauvres épuisées. Car l'exercice de *leurs privilèges* les épuisent souvent à ce point qu'elles sont trop faibles et trop exténuées pour pouvoir en user davantage ! Ces bienheureuses Australiennes ont donc, dans leur paradis industriel, toutes les libertés de l'homme, mais elles ont aussi ses privations. Il est très rare qu'elles jouissent des consolations propres à la femme, ces joies intimes que les influences du dehors ne sauraient remplacer.

« De tous les emplois que j'ai remplis ou vu remplir, de toutes les positions que j'ai occupées ou vu occuper, à l'exception du service domestique, je n'en ai pas trouvé une seule qui pût convenir parfaitement à la femme. Le travail dans les fabriques ou dans les magasins demande de la part de la femme un effort physique qui est nuisible à sa santé, sans compter que son labeur n'est pas assez rémunéré, en comparaison du salaire qu'on paie aux hommes. On alléguera que ce sont là des lacunes auxquelles une législation pourrait remédier ? C'est possible. Mais les codes ne feront jamais un industriel heureux d'un être humain que sa nature n'a point pourvu à cette fin, que son tempérament porte au

mariage et à la maternité, et dont c'est le désir inné de revenir au point où elle se trouvait avant que la *féministe moderne* ne découvrît la pomme amère de l'*égalité des sexes* et ne lui en donnât à manger.

« Dans les emplois domestiques, la femme reste vraiment femme. Il s'ensuit que les femmes employées à ces travaux sont, comme classe, plus heureuses et ont meilleure santé que celles qui peinent dans les manufactures. Au fond, je pense que cet heureux résultat provient du fait que ces sortes de travaux préparent à l'état du mariage — tellement la femme, de sa nature, instinctivement, involontairement, s'y trouve bien ! Le travail est assez dur, mais il est propre aux personnes du sexe, et il rapporte un salaire suffisant pour assurer un entretien convenable. Au contraire, dans toute autre occupation, qu'elle exige beaucoup ou peu d'activité, peu importe, la femme généralement, en échange de sa santé et de ses fatigues, gagne à peine assez pour vivre.

« Et cependant, l'un des effets directs du mouvement féministe moderne a été de rendre le travail d'intérieur impopulaire. On y attache une idée de *déchéance :* il n'est point classé comme travail *libre*, digne de la femme *émancipée !* Pourtant, mes expériences, comme ouvrière dans les établissements industriels, m'ont démontré que les travaux d'intérieur sont ceux qui conviennent par-dessus tout à la femme. La nature veut qu'il en soit ainsi. J'ai trouvé sans doute, au cours de mon enquête, quelques exceptions, mais d'ordinaire, parmi les classes obligées à travailler, aucun groupe de femmes ne jouit d'une meilleure santé et d'un plus réel bonheur que celles qui s'occupent à la maison, soit chez elles, soit en dehors. Elles peuvent bien peut-être mur-

murer contre leur sort, envier la *liberté* des employées de fabriques ou de magasins ; mais la nature, ignorant leurs idées sur le sujet, ne fait pas moins d'elles des personnes bien portantes et vraiment femmes, tandis que toutes celles qui sont occupées aux métiers montrent le plus souvent une véritable dégénérescence physique, et, à mon avis, une déformation de caractère.

« Laissant de côté le magasin et l'atelier, et reportant mon attention vers les emplois professionnels, j'éprouvai plus de difficultés à poursuivre mon enquête, mais les mêmes conclusions semblaient forcément s'imposer. La femme *émancipée* ne témoignait pas d'un bonheur aussi réel que la femme encore sous le joug de la *servitude*. Sans doute, la femme professionnelle éprouve parfois la joie du succès ; mais c'est un succès comparatif, qui la rend simplement *merveilleuse*. Cela peut lui suffire pour justifier son intrusion dans des sphères jadis réservées à l'homme ; mais un succès d'occasion de la part d'une femme dans une profession quelconque prouve peu de chose en faveur de son sexe.

« Il arrive qu'un esprit viril anime un corps de femme. Dans ce cas, elle manque d'aptitude ou d'inclination pour ce qui est de sa sphère naturelle, d'où il suit que sa déviation du sentier propre à son sexe ne tire pas à conséquence. C'est l'exception qui prouve la règle générale de l'incompatibilité de la femme pour tout ce qui est du domaine de l'homme — et comme un phénomène qui combine les attributs divers de l'homme et de la femme et peut ainsi sous la forme de l'une mener la vie de l'autre.

« Relativement à l'émancipation politique, les expériences qui ont été tentées en ce sens semblent de date

trop fraîche pour autoriser une conclusion judicieuse. Le droit de vote pour les femmes en Australie n'a produit jusqu'ici aucun effet particulier, soit pour le mieux, soit pour le pire. Dans la Nouvelle-Zélande, il semble à la fin devoir exercer une certaine influence, s'il faut en croire un récent mouvement antialcoolique. Que l'on soit animé d'intentions louables, cela ne fait aucun doute. Mais les conséquences de cette intervention politique, pour les quelques bons résultats qu'elle peut amener, sont accompagnées de beaucoup de mauvais [1]. *L'éducation supérieure des femmes* est certainement une idée dont on doit faire le plus grand cas, mais sa réalisation est viciée en autant qu'elle subit l'influence des *émancipatrices*. Ce n'est point la *féministe moderne* qui a donné naissance à cette idée de l'éducation supérieure de la femme. Tout ce qu'elle a fait à cet égard, ç'a été de

1. Voici, au sujet du suffrage des femmes, quelques opinions basées, semble-t-il, sur la raison même : Pie X déclare : « Ceux qui prétendent rendre la femme égale en tout à l'homme, lui assurant les mêmes droits qu'aux hommes, sont assurément dans l'erreur. La femme mêlée aux agitations de la vie publique serait la ruine de la famille et de la société. La femme doit être la compagne de l'homme, mais en acceptant l'autorité, une autorité mitigée par l'amour, pas plus. » — Le Cardinal Gibbons dit : « S'il devenait réalité, le suffrage féminin serait le coup de mort de la vie domestique et du bonheur des familles ». — Maurice Barrès : « Je veux bien que les femmes votent, et je crois qu'elles voteront, dès qu'elles s'aviseront de le désirer, mais je n'y vois pas d'utilité générale, puisqu'elles n'ont indiqué jusqu'ici aucune vue politique propre. » — Carolus Duran : « Je crois que le vote des femmes sera plus instinctif que raisonné. Il est possible qu'il serve les intérêts de la femme, mais quant à ceux de la race, je ne crois pas. Leur vote pourrait être un danger social, il peut dépendre d'une lubie ». — Christina Rosetti : « Les féministes prennent pour une force la faiblesse qu'elles ont de ne pouvoir vivre dans l'ordre. »

(*Note du traducteur*).

tourner la culture intellectuelle des personnes de son sexe dans une autre direction. Les femmes, d'après les principes du *mouvement féministe*, doivent s'efforcer d'acquérir une brillante éducation, afin de se pousser aussi loin que possible hors de leur sphère naturelle. Un idéal préférable assurément serait, pour elles, de se mettre en état d'acquérir la plus haute culture intellectuelle possible, afin de rendre leur foyer plus riant, leur compagnie plus aimable, leur conversation plus intéressante et l'accomplissement de leurs devoirs de mère plus parfait [1].

« Il faut bien convenir qu'on ne peut mettre au compte du mouvement féministe contemporain aucune œuvre saine et méritante, et que ce mouvement a plutôt été un mouvement très pernicieux. Il n'a pas rendu la femme plus heureuse. Il ne lui a pas fourni non plus l'occasion d'être plus utile. J'accorde qu'on ne doive pas refuser aux femmes le privilège de concourir avec les hommes dans la plupart des sphères d'activité. Mais les

1. La femme au foyer, comme au centre de son activité, de ses pensées, de son cœur, c'est parfait ! Mais, pour parler d'exceptions et non de règle générale, il y a aujourd'hui des jeunes filles qui n'ont point de foyer, des femmes dont le foyer est éteint, ou bien, au contraire, dont le foyer est tellement vivant que les ressources d'un seul sont insuffisantes. Il faut alors se dépenser au dehors, sous peine d'être à la charge de la société, de ses proches, ou de s'abandonner à l'inconnu. En dehors des carrières libérales, des fonctions administratives en général et de la politique, dont jugeront toujours mieux de s'abstenir les femmes qui comprennent le rôle que la nature leur assigne, il existe, sous le régime économique que les cinquante dernières années ont créé, nombre d'emplois ou d'occupations que la femme peut honnêtement rechercher sans empiéter sur le domaine de l'homme et sans lui faire une concurrence trop désastreuse. Il y a même aujourd'hui des états, des fonctions publiques qui conviennent mieux aux femmes qu'aux hommes, qui, en tout cas,

encourager dans cette voie serait dangereux, et toute tentative de dissuasion qui n'irait pas jusqu'à la contrainte serait grandement justifiée. En ce qui regarde la politique, le droit de vote pour les femmes ne devrait pas être étendu à un pays qui ne l'a pas encore admis, jusqu'à ce qu'une expérience d'au moins un demi-siècle chez les peuples qui l'admettent ait permis de juger ce que vaut sa pratique. Je me garderais bien de parler ainsi si je croyais que la femme pût retirer profit ou satisfaction réelle dans l'exercice de son vote — qui ne lui apporte d'ailleurs aucun accroissement d'influence ou de pouvoir ! Au mieux, elle vote comme fait son entourage masculin. Au pis aller, elle est amenée, pauvre victime, à accorder sa confiance à quelque brillant discoureur qui en appelle plutôt à ses nerfs qu'à son jugement.

« Avouons-le sincèrement, le vrai bonheur de la fem-

---

seront mieux remplis par la femme que par l'homme. — Quant à la culture intellectuelle de la femme et l'instruction supérieure de la jeune fille, j'en suis entièrement, mais je tiens qu'il faut que cette instruction et cette culture soient dirigées avec prudence. On l'a dit avec raison, et on ne saurait trop le répéter : « L'instruction féminine la plus élevée possible est un vœu de la religion autant qu'une nécessité de l'heure présente » (Sertillanges : *Féminisme et Christianisme*). La religion de la femme a tout à gagner à cette haute culture intellectuelle, qui la mettra mieux en mesure de faire justice des sophismes qui courent aujourd'hui le monde. Ce que la religion craint par-dessus tout, ce n'est pas la science, c'est l'ignorance. Je verrais même avec grand plaisir, comme couronnement à l'éducation que nos jeunes filles reçoivent déjà dans les différentes institutions du pays, la fondation d'un établissement supérieur dans le genre du *Trinity College*, affilié à l'université catholique de Washington, dont pourraient bénéficier du moins un certain nombre de jeunes personnes. Une épouse instruite, solidement, supérieurement instruite, possédant une notion plus exacte des choses, est d'abord mieux préparée à remplir tous ses devoirs, à être la vé-

me ne peut se trouver que dans la reconnaissance et l'acceptation des faits naturels, et c'est sur les bases solides de ces faits qu'elle doit asseoir ses nouvelles aspirations. Avec le progrès de la civilisation, la femme a certainement gagné en souveraineté, avantage qu'elle doit à la reconnaissance et à l'appréciation par l'homme de la valeur de son sexe, à cause de l'agrément, des conseils et des encouragements que sait donner une femme aimable et bonne attachée à son foyer. Le vrai rôle de la femme est si intimement lié à son foyer que, hors de sa maison ou sans espérance de se créer un chez-soi, elle ne compte pas dans le calcul des biens d'une nation. Voilà la conclusion qui découle de l'observation des faits, et que certaines *émancipatrices* sont bien obligées de reconnaître. »

---

ritable compagne de son mari, la mère prévoyante, éclairée et dévouée de ses enfants ; ensuite les joies intellectuelles qu'elle éprouve et les émotions esthétiques qu'elle goûte la protègent contre l'oisiveté, la futilité des chiffons ou des commérages et la banalité des réunions mondaines. C'était l'opinion du chancelier Thomas Morus, aussi grand par le caractère que par la vertu, que le savoir n'enlève rien à la grâce d'une femme ; et, avant lui, le père de Christine de Pisan, qui voulait que sa fille fût « aussi savante qu'elle était belle », n'opinait pas que « les femmes fussent pires pour apprendre. » Cette opinion est aujourd'hui celle de tout le monde. Seulement, de la culture hâtive et mal équilibrée, que prônent certaines *émancipées* en mal de réforme antichrétienne, que le ciel nous délivre !

(Note du traducteur).

Note de la Rédaction. — Nous n'apprendrons pas à notre collaborateur, sans doute, qu'à Montréal, nous avons à peu près ce qu'il désire dans notre Ecole d'Enseignement Supérieur pour les Jeunes Filles.

(Revue Canadienne).

A PROPOS DES ÉVÉNEMENTS DU PORTUGAL

(Février 1911)

Notre âge est témoin d'étranges choses ! Les événements les plus extraordinaires, et même les plus invraisemblables, se succèdent avec une rapidité qui nous confond. Je ne sais, par exemple, si vous avez remarqué la flagrante contradiction qui existe entre les actes et les discours des adeptes de la franc-maçonnerie, à en juger par ce qui s'est passé récemment en France, en Espagne et surtout au Portugal. Il y a là, assurément, sérieuse matière à réflexions, pour des chrétiens convaincus. Je ne voudrais pas donner aux frères trois points plus d'importance qu'il ne convient, mais c'est faire œuvre de patriote que de signaler, ne serait-ce que par un cri d'alarme, leurs agissements. Les gens de bonne foi et qui marchent à ciel ouvert, sont mieux disposés, souvent, à accorder leur confiance à tout venant. Et les suppôts des loges font, hélas ! trop facilement des victimes.

Les francs-maçons aiment la dissimulation, la duplicité, l'hypocrisie. Se sentent-ils faibles, menacés ? Ils agissent dans l'ombre, prennent de grandes précautions pour ne pas heurter l'opinion. Se croient-ils les plus forts, assurés de l'impunité ? Ils opèrent au grand jour,

sans scrupules, sans ménagements. Mais, même alors, ils trompent. Ils s'annoncent comme les amis des lettres, de la science, de la philosophie. Ce sont de vrais loups sous des peaux de brebis. Ils affirment, dans une phraséologie verbeuse et mielleuse, qu'ils ne cherchent que le progrès de la civilisation et l'intérêt du peuple. Mais leurs actes ne répondent pas à leurs discours.

Quand ils parlent des catholiques, des fidèles ou des prêtres, ils les appellent des « cléricaux ». C'est là, dans leur intention, un vocable suspect, insidieux, qu'ils jettent dans la phrase de façon à éveiller un sentiment d'hostilité et de défiance [1]. Si on les accuse d'intolérance, de persécution, ils se voilent la figure, font les scandalisés, protestent de la pureté de leurs intentions, se défendent même « d'avoir jamais été les agresseurs de personne ».

Voyez Nathan, qui se prévaut de sa position officielle, dans une cérémonie d'apparat, pour se livrer à de vulgaires invectives contre le Souverain-Pontife, fausser la vérité et blesser profondément les catholiques du monde entier. On lui répond, on met les choses au point. Le voilà qui fait l'étonné. Il prétend qu'on ne l'a pas compris, qu'on dénature sa pensée, qu'on le calomnie. A l'en croire, il serait l'innocence même, et non le maroufle dont on se plaint.

On sait quelle politique a été suivie en France depuis

---

1. La distinction entre le catholicisme et le cléricalisme, disait en 1880, dans une loge, M. Courdaveaux, est purement officielle, subtile, pour les besoins de la tribune ; mais ici, en loge, disons-le hautement, pour la vérité, le catholicisme et le cléricalisme ne font qu'un. (Lenervien, le *Cléricalisme maçonnique*, p. 121).

un quart de siècle et plus. Lois votées contre l'Eglise, ses enseignements, et ses institutions, lois destinées à légaliser la confiscation des biens ecclésiastiques, lois d'ostracisme contre de pauvres moines et de pauvres Sœurs, dont le seul crime était de mener un genre de vie contraire à l'idéal républicain des maîtres du jour, toutes ces lois ont été votées, lesquelles, sous une forme ou sous une autre, tendaient à déchristianiser la France. Et tout cela se faisait au nom de la liberté, de la justice, du progrès. Curieuse liberté, vraiment, singulière justice et étonnant progrès ! Ce vocabulaire républicain ne serait-il pas surtout franc-maçon ? Est-ce que plusieurs des auteurs de ces lois n'étaient pas eux-mêmes des francs-maçons connus ? Est-ce que les chefs de ces ministères ne recevaient pas des loges des approbations publiques ? Bien plus, la secte elle-même ne s'est-elle pas toujours glorifiée d'avoir inspiré cette politique, d'avoir élaboré dans ses convents tous ces projets de lois que les Chambres faisaient ensuite docilement adopter ? Et il faut bien croire qu'il y avait là plus que de simples vantardises. Car jamais les Chambres n'ont formulé à ce sujet le moindre désaveu. Que devient alors le suffrage universel, que devient le fameux vote populaire ? Un rouage inutile dans l'administration des affaires du pays, pas autre chose.

On connaît aussi la crise politico-religieuse que subit actuellement l'Espagne. Si la masse populaire n'était pas encore croyante et si l'attitude des catholiques n'en imposait pas aux francs-maçons espagnols, la crise aurait eu déjà son dénouement. La liberté de l'Espagne ne serait plus qu'un mot, et le pays des saints serait sous le joug, comme semble l'être celui de France. Qu'on en

juge par l'adresse que la secte a osé adresser au premier ministre de ce pays, Canalejas, qui du reste n'a pas ressenti l'insulte, lui qui se dit catholique !

« Les loges maçonniques, refuge de toutes les libertés et des idées progressives, qui travaillent à resserrer les liens fraternels qui doivent unir tous les peuples, sans distinction de race ni de couleur, vous admirent et vous applaudissent. La Maçonnerie ne peut répandre les principes humanitaires qui sont à sa base sans la liberté de toutes les consciences, et sans la tolérance civilisatrice de toutes les opinions.

« C'est pourquoi, Excellence, nous vous engageons à continuer dans le chemin que vous avez déjà pris, sans redouter les conséquences de la lutte, et la victoire de la liberté sera certaine. La grande loge *Catalana-Balear*, au nom de toutes les puissances maçonniques du monde, vous offre l'influence énorme et universelle de son organisation indestructible ».

On dirait presque un texte tiré de l'Evangile. C'est tout simplement la doctrine du Christ sur les devoirs des hommes les uns envers les autres. C'est aussi la doctrine qui a civilisé le monde. Mais de quel droit ose-t-on lui mettre une étiquette maçonnique ? Si les francs-maçons étaient sincères et conséquents avec eux-mêmes, ils seraient des hommes de paix et de justice, des patriotes dévoués à leur pays, enfin les meilleurs catholiques du monde. C'est le contraire qui est vrai. Seulement il faut tromper les naïfs, endormir les gens, recruter des adeptes. Les Espagnols en sont encore, au moins en partie, à la période de préparation.

Au Portugal, il semblerait qu'on soit plus avancé. Les derniers événements l'établissent. La royauté, comme on sait, a fait place à la République. Le roi Manoël, mal conseillé, a fait le jeu de ses adversaires. Il a planté là son pays et assuré d'abord la sécurité de sa personne. Or, plusieurs des membres du nouveau gouvernement sont, dit-on, francs-maçons. En tout cas, c'est un gouvernement d'athées. Ses membres se réclament du positivisme, dont le but, poursuivi par la maçonnerie — je parle ici de la franc-maçonnerie continentale, qui relève du Grand-Orient de France — est d'établir dans les âmes le règne de l'athéisme, de détruire, dans les mœurs et les institutions du pays, toute influence chrétienne et religieuse. « Les religions, mais, mes frères, c'est contre elles précisément, c'est contre l'œuvre sacerdotale de tous les temps que la franc-maçonnerie s'est fondée, c'est contre elle qu'elle livre ses combats séculaires » [1]. Le chef du nouveau régime, dans sa proclamation annonçant la chute de la monarchie, déclarait que la République serait magnanime, généreuse, protectrice de la paix publique ; qu'elle respecterait la vie et les propriétés des citoyens ; que le gouvernement qu'il allait fonder serait un gouvernement de liberté, de progrès, de rénovation sociale, « d'austère moralité et de justice immaculée ». C'était vraiment à se féliciter d'être né Portugais en l'an de grâce 1910 ! Le jour même de la prise du pouvoir le nouveau ministre mettait en effet un programme à exécution, non pas celui, hélas ! par lequel, avec une si remarquable grandiloquence, il s'était patriotiquement épanché dans le cœur de ses compatrio-

1. Allocution prononcée au convent du Grand-Orient de 1881, par le franc-maçon Bélat.

tes... mais l'autre, le véritable ! Sans tenir compte des convenances les plus élémentaires, il décrétait la suppression des ordres religieux étrangers, avec injonction d'avoir à quitter le pays dans les vingt-quatre heures. Naturellement, les religieux supprimés, on confisquait leurs biens. Et on atteignit ainsi 5 à 600 personnes, hommes, femmes ou enfants, qui vivaient et priaient Dieu dans un état de leur choix. On aurait pu, au moins, pour sauver les apparences, retarder de quelques jours ou de quelques semaines cette inhumaine expulsion. Mais les francs-maçons portugais étaient pressés de contenter leur haine. D'ailleurs, la politique du Grand-Orient a toutes les audaces, quand elle croit pouvoir compter sur l'impunité. On renouvela donc les exploits des « fous furieux » du ministère Combes en France. Un collègue du premier ministre portugais, le ministre de la justice, disait que la question principale pour le moment était celle des ordres religieux. Plus d'un aurait cru qu'à l'occasion si grave d'un changement de la constitution d'un pays, des préoccupations autres que celles de molester des gens dans l'exercice de leur liberté s'imposaient. Il n'en fut rien, et la dissolution générale des congrégations ne tarda pas à être prononcée. On est loin là-bas d'entendre la liberté comme en Amérique.

De même, en France, depuis Jules Ferry, un franc-maçon haut gradé, jusqu'à ces tout dernières années, la question religieuse a semblé être l'unique occupation des grands politiciens. Elle revenait avec une persistance désespérante à chaque session devant le Parlement, tant et si bien que toutes les mesures propres à déchristianiser un pays, en ruinant l'influence religieuse, sont

maintenant passées dans les lois. Mais il va bien falloir s'occuper d'autres sujets maintenant que la vie économique de la France est menacée, que l'avenir national est en péril et que les effets de cette propagande antichrétienne se font sentir à l'absence de discipline morale chez les foules, à la criminalité des jeunes et à la dépopulation du pays [1].

Mais, revenons au Portugal. Pendant que des centaines de religieux étaient ainsi mis dans la nécessité d'abandonner leur pays, les prêtres étaient attaqués partout, les églises saccagées. Ostensiblement la révolution avait pour but la liberté. En réalité, c'est à l'Eglise qu'on en voulait. « La Révolution portugaise a été dirigée bien plus contre les prêtres que contre la monarchie », écrivait à son journal, le correspondant du *Daily Telegraph*. « On s'est battu au Portugal pour la *Liberté* avec une majuscule », dit un autre observateur des récents événements, « et l'on ne veut pas même laisser la *liberté* avec une minuscule à ses adversaires. » « Les premiers

---

1. « La criminalité a crû à proportion de l'application des lois Ferry », écrivait dernièrement dans *Le Gaulois* M. Frédéric Masson, de l'Académie française.

« Le nombre des condamnés au-dessous de 18 ans, disait l'an dernier un avocat célèbre, a quintuplé en vingt ans. »

« Nous avons dépensé des millions, disait en 1908 le socialiste Faillet, ancien communard, pour l'enseignement, et nous sommes obligés de reconnaître que nous n'avons construit que des sépulcres d'où est absente l'âme de la France. »

« Elles sont enviables, écrivait naguère la *Revue des Deux-Mondes*, ces écoles à la morale laïque ou indépendante ! Que serait-ce donc s'il n'y avait pas ci et là dans ce malheureux pays des institutions où nombre de petits Français sont encore réellement éduqués, c'est-à-dire élevés chrétiennement ? »

« Le peuple français vivra-t-il encore au XXIe siècle ou au XXIIe siècle, ou bien aura-t-il alors achevé son suicide, se de-

récits présentaient la révolution comme immaculée. Pas un acte de violence n'avait été commis, pas un assassinat, pas un vol ! Il n'en a malheureusement pas été ainsi, et si c'est là l'histoire du premier jour, ce n'est pas celle du lendemain. Des couvents ont été forcés et pillés, des prêtres ont été tués, d'autres ont été chaque jour insultés dans la rue et ont eu de la peine à fuir en se déguisant. Le Père Frague, confesseur de la reine, a été lâchement assassiné » [1].

L'avenir nous dira si le régime qui a succédé à la monarchie n'ouvrira pas l'ère des complots sanglants et des guerres civiles, dont nous voyons de si fréquents exemples dans les républiques latines sud-américaines. Le gouvernement s'est installé par la force, après avoir payé les soldats et les marins félons. Ses membres ont expulsé de bons religieux sous prétexte qu'ils s'étaient rendus coupables d'abus. La vraie raison, c'était leur haine maçonnique contre le christianisme et tout ce qui de loin ou de près s'y rattache. Car enfin il existe d'autres moyens que la proscription pour réformer les abus. Tout gouvernement honnête, étranger aux doctrines du Grand-Orient, aurait su procéder, en pareille occasion,

---

mande M. Paul Leroy-Beaulieu dans l'*Economiste français* du 25 juin 1910. Car il n'y a aucun doute à ce sujet, s'il continue de ce train, le peuple français, de souche française, aura perdu un cinquième ou un quart de son effectif avant l'expiration du siècle actuel, et il n'existera plus, plus du tout, il aura disparu complètement, avant la fin du XXIIe siècle, c'est-à-dire avant deux cents ans. » Et le grand économiste français n'est pas le seul à signaler ce fléau de la dépopulation. Le comte de Caprivi a pu dire à la tribune du Reichstag allemand que chaque recensement donnait à son pays, par rapport à la France, l'avantage d'un corps d'armée.

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1910, p. 951.

sans attenter à la liberté des personnes et sans confisquer leurs propriétés.

Naturellement, l'expulsion des moines n'était qu'un article du programme des nouveaux terroristes. Il fallait éloigner les populations de la religion du Christ, humilier et asservir l'Eglise, effacer dans les familles, dans les écoles, dans les lois, dans les institutions, tout vestige de religion [1]. Il fallait dépouiller l'Eglise. Aussi les révolutionnaires portugais, sans tarder, ont-ils décrété, de leur autorité privée, la séparation de l'Eglise et de l'Etat [2], supprimé l'ambassade portugaise au Vatican, introduit la loi du divorce, l'agent le plus dissolvant de la vie morale de l'individu et de la stabilité de la

---

1. Il suffirait, pour démontrer l'intervention des loges, de signaler les premiers actes du nouveau régime. Au nom de la liberté, on massacre des prêtres, dont un lazariste français, le P. Frague, coupable seulement d'avoir été le conseiller spirituel de la famille royale. Au nom de la liberté, on expulse les moines. Au nom de la liberté, on violente les religieuses. Il n'y a qu'une voix dans la presse pour signaler l'allure nettement anticléricale de la république portugaise. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, la suppression de toutes les congrégations, l'enseignement laïque, le divorce : voilà les points essentiels du programme des hommes du jour. Ceux-ci sont, d'ailleurs, tous des maçons notoires. La secte a depuis longtemps jeté des racines profondes en Portugal, où elle compte, à l'heure actuelle, environ 270 loges. — Le *Correspondant*, 25 oct. 1910.

2. Au sujet de la loi projetée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, une dépêche de source maçonnique, et que reproduisaient imperturbablement quelques journaux catholiques canadiens, se lisait comme suit : « Les cléricaux accusent le gouvernement de tenter de détruire au Portugal les coutumes religieuses. Le ministre de la justice a nié, prétendant que la nouvelle loi a seulement pour but d'assurer la liberté de conscience et de donner aux prêtres le droit de se marier, s'ils le désirent... » Cela se passe de commentaires !

société [1]. Mais l'Eglise tient à l'indissolubilité du mariage. Il n'en faut pas plus aux Naquet de tous les pays. Périsse la patrie plutôt qu'un seul de leurs principes ! Comme complément, on annonce une loi établissant la crémation des cadavres, une autre sécularisant les cimetières, une autre abolissant le serment religieux, et enfin une dernière pour la sécularisation des écoles. En d'autres termes, le Portugal, sous les sectaires qui le gouvernent, sera le second pays chrétien qui se rendra coupable du crime abominable et cruel, qui consiste à élever les générations en dehors de la morale chrétienne, à effacer dans l'âme des enfants l'image du Christ, de son Evangile et de son Eglise.

On a dit que l'école laissait à désirer, que le système d'enseignement était défectueux, que la moitié, sinon plus, de la population était illettrée, qu'enfin il fallait des réformes. Cela peut être, et je le crois sans peine, lorsque je vois l'anarchie administrative dans laquelle est plongé, depuis de longues années, ce malheureux pays. Il semble d'ailleurs que la facilité avec laquelle on a fait avaler aux masses populaires, en plein XXe siècle, les prétendus souterrains, les forteresses imaginaires, les cachettes d'armes et de trésors, etc., l'établit malheureusement beaucoup trop. Tout cela était caché, disait-on, sous les monastères et les couvents, et le peuple l'a cru !

D'autre part, sans parler des gloires littéraires d'un passé lointain, il existe actuellement une littérature portugaise, qui vit de sa propre vie, et qui compte des écrivains dont les œuvres accusent une très haute culture.

1. « Loi meurtrière de la vie familiale et de la vie religieuse — loi d'anarchie et de désordre ». — Paul Bourget, *Le Divorce*.

Si donc il y a encore au Portugal trop d'illettrés, que le nouveau gouvernement assure à tous les citoyens les bienfaits de l'instruction, personne ne s'y opposera. L'instruction est bonne en elle-même. Sans doute, les statistiques le démontrent, la moralité d'un peuple n'est pas en proportion du degré de son instruction. Sans doute, ce n'est pas chez les peuples les moins cultivés qu'il se commet le plus de crimes et d'injustices, et l'on trouve souvent beaucoup plus d'honnêteté et de bonne foi parmi les ignorants que parmi les gens instruits. Mais je reste quand même partisan décidé de la plus haute culture intellectuelle possible, dans ce siècle surtout où la lutte est si ardente pour l'avancement et le progrès. L'augmentation de la criminalité chez les peuples les plus policés ne doit pas être imputée à l'instruction elle-même, mais à la manière dont on la dispense. La culture de l'esprit, si elle ne repose pas sur de fortes convictions morales, est impuissante à réprimer les passions, et à fortifier dans le bien. « Les prétendus gouvernements républicains — écrit M. Flammarion, le célèbre astronome — font fausse route en supprimant systématiquement l'idée de Dieu dans leurs manuels d'éducation... Il serait difficile d'être plus sot que nos modernes professeurs d'athéisme... Il n'y a pas d'éducation possible sans conscience, et il n'y a pas de conscience sans un idéal divin. On a semé la graine du matérialisme depuis vingt ans surtout, et l'on récolte aujourd'hui une moisson d'apaches et d'anarchistes ».

De plus, le monopole de l'enseignement par l'Etat n'est pas un moyen infaillible de répandre complètement l'instruction. On l'expérimentera au Portugal comme ailleurs. En France, l'échec, sous ce rapport, a été si

complet, que les plus chauds partisans du régime actuel, découragés par le résultat obtenu, sont forcés d'avouer que « l'école est déserte, que la République est en train de se préparer des générations d'illettrés ». Le Portugal ne peut donc qu'accentuer sa décadence en se donnant à l'enseignement laïque, soi-disant neutre en fait de religion. Il y perdra sa grandeur morale, et, au lieu des héroïques et fiers patriotes qui ont fait grand jadis ce petit pays, on ne verra bientôt plus chez lui que des politiciens avides d'honneurs et de richesses mais ignorants de l'âme nationale. Les théoriciens de la révolution ont en général la vue courte. Ils manquent de sens politique et font des gouvernants maladroits. Issus des loges maçonniques, ils sont tenus de faire triompher les principes des loges, et, nous le savons, ces principes sont contraires aux principes chrétiens. Bien qu'ils soient souvent exprimés en termes séduisants, leur application mène au déchaînement des passions, au pur naturalisme, au règne de la bête. Si jamais — ce qu'à Dieu ne plaise ! — l'idéal du Grand-Orient devait prévaloir dans le gouvernement du monde, c'en serait fait de la dignité et de la liberté humaines, comme aussi des vertus qui élèvent et honorent les hommes.

Bénissons la Providence, nous, Canadiens français, de la destinée qu'elle nous assigne. La liberté a émigré avec les Anglais dans toutes les colonies qu'ils ont fondées, et le Canada en a largement et heureusement bénéficié. La déclaration que faisait récemment à ce propos Mgr l'archevêque de Montréal est aussi juste que patriotique : « Nous avons nos troubles et nos combats — disait Sa Grandeur — nous aussi, mais nous sommes absolument libres, et nous prions le Tout-Puissant de pou-

voir encore vivre longtemps à l'abri des plis glorieux du drapeau britannique ». « Prions — ajoutait Monseigneur — pour les persécutés des autres pays, car sûrement nous sommes privilégiés ici au Canada, et nous possédons plus de libertés qu'aucun autre peuple ».

La terre canadienne ne semble pas propre du reste à l'éclosion de l'athéisme. On ne rencontre guère parmi nous d'esprits sceptiques. Et c'est fort heureux. Nous avons moins à craindre ainsi le crétinisme intellectuel et la déchéance morale ; car les plus grands savants, les patriotes les plus intègres et les bienfaiteurs les plus insignes de l'humanité ont toujours été des hommes croyants et religieux. C'est pourquoi aussi l'on ne voit pas au Canada, pas plus d'ailleurs qu'en Angleterre et aux Etats-Unis [1], le gouvernement consacrer de grands efforts « à priver le peuple de toute foi religieuse, et par là même de toute règle morale, au risque d'être réduit plus tard, en face des passions par lui déchaînées, à redoubler peut-être en vain les contraintes matérielles de la répression » [2].

De fait, nous nous sommes bien trouvés jusqu'ici d'être restés étrangers à toutes ces conceptions abètissantes du matérialisme, du socialisme, de l'anticléricalisme [3], et autres « ismes » si en faveur auprès des gouvernements de nos jours sur l'ancien continent. Nous

---

1. « Dans cet heureux pays qui est le nôtre, liberté et religion sont des alliés naturels et marchent en avant la main dans la main. » — Théodore Roosevelt, président des Etats-Unis, à Mgr Ireland, à l'occasion de la pose de la première pierre de la cathédrale de Saint-Paul, le 2 juin 1907.

2. L'abbé Klein, *L'Amérique de Demain*.

3. J'engage ceux de mes compatriotes qui désireraient être complètement renseignés sur le sujet, à lire *L'Anticléricalisme*,

voulons faire du Canada un pays prospère et glorieux. Nous avons devant nous un avenir chargé de promesses. Avant qu'un demi-siècle ne se soit écoulé, nous étonnerons le monde par notre progrès et le prodigieux accroissement de notre population. Ne nous écartons pas, dans l'œuvre de notre formation nationale, des principes qui nous ont toujours guidés.

Premiers possesseurs du sol, et ses meilleurs défenseurs en deux circonstances mémorables (1775 et 1812), nous entendons contribuer largement à la grandeur de notre patrie. Mais pour y réussir, nous sommes résolus à garder intact l'héritage de foi religieuse et de vertus morales que nous ont légué nos pères. Il faut nous défendre contre les idées subversives du vieux monde, contre celles en particulier dont la France surtout semble souffrir. Il n'y a aucun rapport entre notre mentalité et la mentalité actuelle d'un grand nombre de Français. Il faut rester ce que nous sommes, ce qu'ont été nos ancêtres : des croyants pratiques, loyaux au Christ et à son Eglise.

Il y a à peine quelques semaines, quelqu'un qui nous veut du bien, après avoir démontré qu'une nation ne devient grande que par l'honnêteté, par les vertus morales et surtout par la profondeur de l'esprit religieux, sauvegarde de la conscience morale et de toutes les institutions solides, ajoutait :

« Si le peuple canadien-français veut durer, résister vigoureusement aux vices qui s'attaquent à tout ce

---

par M. Emile Faguet, 1 vol., Paris. C'est un livre que l'on a qualifié « d'acte de courage, de patriotisme et de raison ». L'auteur a écrit fermement convaincu que « l'anticléricalisme a fait un mal énorme à la France, et qu'il continuera à lui en faire un qui est difficilement calculable. »

qui est fort, il faut qu'il garde les vertus qui consacrent la pudeur de l'adolescence, la virilité du jeune homme, la fécondité des familles, la gravité des mères, la vénérabilité des vieillards ».

Trop heureux, le Portugal, si, au lendemain des événements qui nous ont inspiré ces réflexions, il pouvait se ressaisir et mieux orienter ses destinées — que ce soit sous la République ou sous la monarchie, peu importe ! — dans le sens de ses plus pures traditions chrétiennes. Dans tous les cas, comme la France et comme l'Espagne, il donne au monde une leçon de choses qui doit inspirer aux penseurs des réflexions sérieuses [1].

---

1. Cette leçon de choses, le gouvernement du Portugal continue à nous la donner, à savoir, que le maçonnisme y produit ce qu'il produit toujours lorsqu'il peut agir sans entraves : l'asservissement, l'anarchie et la ruine. Non seulement le régime républicain n'a pas accompli le programme des grandes réformes qu'il préconisait à sa prise du pouvoir en 1910, mais il n'a pas même su rendre au pays la tranquillité dont il jouissait auparavant. On a vu des grèves désastreuses, des émeutes, éclater sur divers points du territoire, et la perspective d'une contre-révolution y est à l'état permanent. Un grand nombre des plus riches et des meilleures familles ont dû émigrer, ce qui a créé un malaise économique sérieux, voisin de la faillite financière.

Quatre mois après l'établissement de la République, *Le Times* de Londres publiait une longue lettre de son correspondant au Portugal dans laquelle, entre autres choses, il était dit que « le pays était encore dans une période révolutionnaire sans justification possible... De la complète indépendance de la magistrature, de la liberté de la presse et de réunion, le mieux était de n'en rien dire », ou plutôt « la presse est plus libre actuellement en Russie que dans la République portugaise... Le gouvernement provisoire comprendra bientôt que sa conception actuelle « du respect des libertés essentielles » n'est pas faite pour servir ses desseins ou gagner à la République le respect du monde civilisé. »

Aussi, en septembre 1911, *Le Temps*, de Paris, avertissait le gouvernement du Portugal, que s'il voulait assurer la sécurité du régime, d'avoir à « garantir son autonomie matérielle et mo-

rale contre les menées des carbonari qui, jusqu'ici, avaient exercé sur la marche des affaires une néfaste influence. La coexistence d'un gouvernement légal et d'un gouvernement occulte est inconciliable, avec le rétablissement de l'ordre et de la prospérité. »

Au mois d'octobre 1912, les cardinaux américains ayant adressé aux évêques portugais une lettre de sympathie dans les épreuves douloureuses qu'ils subissaient, ils reçurent une réponse d'où nous extrayons ce qui suit :

« Bon nombre d'églises ont été détruites, spoliées, profanées, tous les palais épiscopaux sont confisqués et aussi un grand nombre de presbytères ; en outre, les curés en grand nombre sont expulsés, exilés, d'autres se trouvent en prison pour être traduits prochainement devant les tribunaux militaires ; le clergé spécialement des grandes villes est persécuté, exposé aux op probres et parfois insulté et frappé. La majeure partie des séminaires sont fermés et supprimés, ceux qui subsistent encore sont réduits à la plus cruelle pénurie et bientôt ils seront vides, car l'avenir est obscur pour ceux qui veulent entrer dans la carrière ecclésiastique et d'autre part les séminaristes sont soumis à l'obligation du service militaire. Aussi les paroisses sont-elles dépourvues de prêtres et beaucoup de fidèles se trouvent sans secours spirituels. Les confréries sous séquestre ne peuvent plus remplir les obligations pieuses, le port de la soutane est prohibé, l'enseignement du catéchisme est considéré comme un délit et les membres du clergé ont à lutter avec les plus graves difficultés pour se procurer de quoi vivre. Quelques prêtres sont même dans la plus profonde indigence et souffrent de la faim. »

Au cours du mois de janvier 1913, *La Gazette de Francfort*, dans un article sur la situation du Portugal, écrivait : « Les crises ministérielles sont pour le Portugal un mal chronique. Rien d'étonnant, aucun des cabinets qui se sont partagé le pouvoir n'ayant l'autorité nécessaire au rétablissement de l'ordre et de la paix. On n'exagère point en disant que le Portugal se trouve actuellement dans une situation voisine de l'anarchie. La quinzaine qui vient de s'écouler en a apporté des preuves nouvelles. »

Suit une énumération de désordres, d'attentats criminels contre les personnes et d'acquittements scandaleux. « On eût compris, à la rigueur, dit la célèbre *Gazette*, que des faits semblables se fussent produits sous le gouvernement provisoire, mais nous voici à la troisième année d'existence régulière d'une République dont les représentants à l'étranger assurent presque tous les jours que la « situation est normale ». Normale, une situation qui, au point

de vue financier, est celle qu'a révélée le récent rapport du ministre des finances ! Normale, une situation qui, au cours des douze derniers mois, a contraint 90.000 Portugais à s'expatrier !... »

Enfin, le 12 avril 1913, la duchesse de Bedford, Lady Adeline, publiait dans le *Times* une lettre qui nous montre que la persécution au Portugal y bat toujours son plein. Il s'agit d'une visite qu'elle a faite aux prisonniers politiques de Lisbonne, et à lire les détails qu'elle donne sur les souffrances et les traitements barbares que l'on inflige à ces malheureux, on ne se croirait certainement pas en pays civilisé. Cette lettre, trop longue pour être citée ici en entier, a été reproduite dans *Le Devoir* du 30 avril 1913, où les lecteurs curieux de savoir exactement tout ce qu'elle rapporte, peuvent la lire. Les extraits suivants que j'en donne suffisent pour dépeindre la situation et faire voir le prétendu esprit de justice et de tolérance dont, au dire de certains, seraient animés les maîtres actuels de ce pays.

« Le système d'espionnage pratiqué d'un bout à l'autre du Portugal s'étend comme un filet dans les mailles duquel nombre de personnes sans méfiance sont prises sans s'en douter. Une parole dite au hasard chez un coiffeur suffit à faire arrêter un médecin bien connu et jouissant de la considération publique ; pour s'être vanté d'avoir servi sous trois Rois, un sergent de police a été condamné à perpétuité ; un prêtre âgé et impotent a été arraché, ainsi que son sacristain, de son pauvre presbytère sans l'ombre d'une accusation ; un comte ayant offert à ses invités, à un dîner, de petits drapeaux monarchistes destinés à orner les boutonnières, a été arrêté pour cette légère imprudence, et bien que huit mois se soient écoulés depuis, il n'a pas encore été jugé. Plusieurs prisonniers attendent des juges depuis deux ans ; un petit nombre ont été condamnés à six ou sept ans à la « Pénitenciaria » (prison centrale pour forçats) ; ils seront ensuite déportés aux colonies pénitentiaires pour le reste de leur vie. Ces derniers n'ont cependant pas encore été écroués à la redoutable prison, celle-ci étant déjà comble. Entassés tous ensemble dans des pièces exiguës et des corridors étroits, on lit sur leur figure une inexprimable angoisse qu'on ne peut jamais oublier une fois qu'on l'a vue. Sans exercice aucun, sans occupation d'aucune sorte, les heures sans fin passent avec lenteur. Ne pouvant compter que de temps en temps sur leurs amis pour un livre ou un journal, ils n'ont que peu de chose pour distraire leurs pensées de l'injustice inhumaine du traitement qui leur est infligé. Tandis que je traversais la cour en m'en allant, des douzaines de visages sombres et tristes se pressaient contre les barreaux ;

c'est avec un serrement de cœur que je compris que ma visite leur avait apporté au passage un rayon d'espoir...

« Même les consolations de la religion sont refusées aux prisonniers. Il est de notoriété que la République a aboli tout signe de foi chrétienne dans ses institutions, et en conséquence la chapelle a été dépouillée et fermée. Le peuple du Portugal est incontestablement opposé à ces mesures violentes en ce qui concerne l'Eglise et l'Etat ; il en est ainsi notamment pour une partie considérable de républicains modérés. Des extrémistes qui, par comparaison, ne sont qu'une poignée, entourent le premier ministre actuel et lui dictent la politique de terrorisme qui paralyse le pays entier.

« Mais certainement la voix de l'Angleterre, se faisant entendre par l'organe de sa presse toute-puissante, s'élèvera au nom de la justice et de l'humanité. Est-ce que notre ancienne et honorable alliance avec le Portugal va servir d'égide à une société secrète d'hommes qui traitent avec un souverain mépris les principes qui gouvernent toutes les nations civilisées ? »

Enfin, M. Francis McCullagh, le correspondant ordinaire des grands journaux anglais et américains, et particulièrement au fait de la question portugaise pour être allé l'étudier sur les lieux, constate l'état critique où se trouve le pays, malgré les démentis effrontés de ses gouvernants, « le mensonge, dit-il, étant devenu une habitude dans la bouche des ministres de la République. »

« En face de n'importe quelle accusation qu'on lui a faite, la politique des gouvernants a été jusqu'ici toujours la même et d'une simplicité incroyable : prononcer aussitôt un mensonge aussi grand que la cathédrale de Saint-Paul à Londres. Laissant leurs adversaires abasourdis de tant d'audace et d'impudence, ils changent aussitôt de sujet et donnent le change... Si vous critiquez leur manière d'agir contre l'Eglise, ils vous répondront qu'ils ne font que satisfaire les désirs de 90 pour 100 des évêques et du clergé. Les accuse-t-on au contraire de maltraiter les prisonniers, ils vous diront aussitôt que ces accusations ont presque causé un soulèvement d'indignation parmi ces condamnés gros et dodus de la Penitenciaria. »

Le Portugal, ajoute-t-il, souffre de la crise religieuse, de la crise politique et de la crise économique, à tel point qu'une catastrophe prochaine est inévitable.

(L'article de M. McCullagh, publié dans les journaux anglais du mois de septembre 1913, a été reproduit dans *Le Devoir*, de Montréal, du 4 octobre suivant.)

LEÇONS DE LA SCIENCE

« Le Dieu éternel, le Dieu immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi. J'ai suivi çà et là ses traces parmi les choses de la création ; et dans toutes ses œuvres, même dans les plus petites, les plus imperceptibles, quelle force ! quelle sagesse ! quelle indéfinissable perfection ! »

LINNÉE.

Que nous sommes déjà loin du temps où le darwinisme se donnait des airs de triomphe. Vingt ans après la publication de l'*Origine des espèces par voie de sélection naturelle*, en 1859, les théories du célèbre naturaliste anglais paraissaient entrées dans le domaine des vérités scientifiques. Ce fut, pour le système, son époque de gloire, qui dura quelque dix ans, règne bien éphémère pour une découverte appelée, croyait-on, à révolutionner l'histoire naturelle et les principes de la science de la vie. A la fin du siècle, le darwinisme avait tellement perdu de son prestige qu'il devenait évident que ses jours étaient comptés. Aujourd'hui, ils semblent finis, bien finis. L'hypothèse darwiniste n'a plus pour la défendre que quelques rares adeptes, deux ou trois arriérés, dont le plus bruyant est Haeckel, vieil entêté allemand, qui nierait plutôt l'existence du soleil que d'admettre la fausseté de plus en plus démontrée de ses

idées sur le transformisme. « C'est la voix qui crie dans le désert », suivant l'expression de sir Oliver Lodge.

En effet, une étude plus approfondie des règnes de la nature a fait voir la fragilité de la base sur laquelle repose l'œuvre entière de Darwin. Pasteur, en réduisant à néant la légende de la génération spontanée, a porté à la doctrine évolutioniste un coup dont elle ne s'est pas relevée. Non pas que la génération spontanée fût pour Darwin un facteur indispensable dans l'élaboration de son système. L'illustre savant anglais, déiste, de bonne foi scientifique, ne pouvant se l'expliquer, était bien disposé à attribuer à l'intervention divine l'apparition de la vie sur la terre. Mais, pour plusieurs de ses disciples moins honnêtes, décidés à se passer du miracle dans l'œuvre de la création, la génération spontanée, sans l'intervention divine, devenait d'une nécessité absolue. C'était, pour eux, le seul moyen de se tirer d'une situation embarrassante.

Les soixante années d'études entomologiques de M. J.-H. Fabre [1] ne sont pas assurément de nature à faire revi-

1. Fabre (J.-Henri), né à Saint-Léons (Aveyron) en 1823, a consacré soixante années de sa vie à observer les insectes, à étudier leurs mœurs, à surprendre, si l'on ose dire, leurs secrets. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *la Science élémentaire*, lectures courantes (1862-1865) ; *Histoire de la bûche*, récits sur la vie des plantes (1866) ; *Notions préliminaires de physique* (1867-1870) ; *le Livre d'histoires*, récits scientifiques de l'oncle Paul à ses neveux (1868) ; *les Ravageurs*, récits de l'oncle Paul sur les insectes nuisibles (1870) ; *Astronomie élémentaire* (1872) ; *les Auxiliaires*, récits sur les animaux utiles (1873) ; *Lectures scientifiques : Zoologie* (1873) ; *Botannique* (1874) ; *les Serviteurs*, récits sur les animaux domestiques (1875) ; *la Plante* (1875) ; *l'Industrie* (1875) ; *Cours complet d'enseignement littéraire et scientifique* (1876) ; *Souvenirs entomologiques* (1879-1899).

Ses descriptions, outre leur grande valeur scientifique, ont un

vre les hypothèses darwinistes. M. Fabre a résumé en dix volumes *(Souvenirs Entomologiques)*, véritable monument scientifique, ses nombreuses et patientes recherches, et les conclusions qui en découlent vont toutes à l'encontre des principes exposés dans le retentissant ouvrage de Darwin sur l'origine des espèces. Bien que M. Fabre n'ait étudié qu'un recoin très modeste de l'histoire naturelle, bien que ses souvenirs ne renferment point en la matière de corps de doctrines, qu'on y trouve que des études éparses sur les mœurs d'insectes, les faits qu'il a recueillis, les expériences qu'il a notées, lui font rejeter toutes les causes que le darwinisme invoque pour expliquer la formation des espèces. « Les faits tels que je les observe, dit-il, m'éloignent des théories de Darwin ». Le petit monde qu'il a pendant si longtemps et si patiemment étudié ne lui a pas apporté la moindre preuve que les conditions du climat, du milieu et du régime puissent influer sur la formation de l'espèce. Sous ce rapport, ces influences, dont les transformistes font si grand cas, sont de nul effet. « Elles sont commodes, dit M. Fabre, pour faire varier l'animal au gré de nos théories ; mais rien de plus vain que cette explication démentie par les faits ». Que ces influences produisent des variations sur la taille, le pelage, la coloration, accessoires extérieurs de l'animal, donnant ainsi naissance à des races nouvelles, il le reconnaît volontiers, comme tous les naturalistes d'ailleurs. Ces va-

---

grand mérite littéraire. Ecrites en une langue simple, colorée, exempte de termes barbares, elles sont d'une lecture facile et attachante, elles intéressent, émeuvent, enchantent comme un poème. Aussi Victor Hugo appelait M. Fabre l' « Homère des insectes », tant il goûtait la lecture de ses livres.

riations ne changent point la nature des organes, soumis à des règles que rien ne fait fléchir. Jamais la charpente de la bête n'est modifiée par les conditions changeantes de la vie, qui n'atteignent tout au plus que la surface des êtres. De même si « le vert-de-gris des siècles altère les médailles en les recouvrant d'une patine, il ne peut rien substituer à la légende première ». Ce n'est donc pas le milieu qui fait l'animal, c'est l'animal qui est fait pour le milieu, et il le prouve par plusieurs exemples [1].

La théorie évolutionniste veut que l'*usage* et le *non-usage*, la *fonction*, soit une cause de transformation de l'organe et de l'espèce. M. Fabre n'a rien vu qui puisse justifier cette assertion. Contrairement à un si grand nombre de transformistes, lesquels, visant souvent un autre but que celui de la science, argumentent avant de s'assurer du fait, M. Fabre ne s'en tient qu'à la réalité

1. Je citerai celui du *Problème des Scolies*, insectes Hyménoptères ressemblant aux Guêpes.

« Sous un autre aspect, dit-il, le darwinisme a des démêlés avec les Scolies et leur proie. Dans le tas de terreau que j'exploite pour écrire cette histoire, vivent ensemble trois genres de larves appartenant au groupe des Scarabéiens : la Cétoine, l'Oryc-te, le Scarabée pentodon. Leur structure interne est à peu près pareille, leur nourriture est la même et consiste en matières végétales décomposées ; leurs mœurs sont identiques : vie souterraine dans les galeries de mine fréquemment renouvelées, grossier cocon ovoïde en matériaux terreux. Milieu, régime, industrie, structure interne, tout est semblable, et cependant l'une des trois larves, celle de la Cétoine, fait avec ses commensales une disparate des plus singulières : seule parmi les Scarabéiens, mieux que cela, seule dans l'immense série des insectes, elle progresse sur le dos.

« Si les différences ne portaient que sur quelques maigres détails de structure, minutieux domaine du classificateur, sans hésiter on passerait outre ; mais un animal qui se renverse pour marcher le ventre en l'air et n'adopte jamais d'autre manière

des choses. « Voyez d'abord, vous argumenterez après ». C'est ainsi qu'il a *vu* que l'organe ne dépend pas de la fonction, ni la fonction de l'organe.

Il en est de même de l'idée d'acquisitions graduelles dues au hasard. « Toutes les fois, dit-il, que je veux appliquer la sélection à des faits observés, elle me laisse tournoyer dans le vide. C'est majestueux, mais stérile ». Et les exemples sur lesquels il appuie ses conclusions sont disséminés en des pages tellement nombreuses de ses *Souvenirs*, que le lecteur, du moins celui qui croit que la science s'édifie par des constatations de faits bien prouvés et non par des hypothèses, reste convaincu que le darwinisme est mort, bon tout au plus pour alimenter la conversation des esprits superficiels ou peu renseignés. Les espèces ne se transforment pas les unes dans les autres. Chacune d'elles est « à l'effigie d'un prototype immuable ». Les modifications qui peuvent

---

de locomotion, quoique ayant des pattes, de bonnes pattes, mérite certainement un examen. Comment la bête a-t-elle acquis sa bizarre méthode ambulatoire ? Pourquoi s'est-elle avisée de marcher à rebours des autres animaux ?

« A de pareilles questions, la science en vogue a toujours une réponse prête : adaptation au milieu. La larve de Cétoine vit dans des galeries croulantes, qu'elle pratique au sein du terreau. Semblable au ramoneur qui se fait un appui du dos, des reins et des genoux pour se hisser dans l'étroit canal d'une cheminée, elle se ramasse sur elle-même, elle applique contre la paroi du couloir d'une part le bout du ventre, d'autre part sa forte échine, et de l'effort combiné de ces deux leviers résulte la progression ! Les pattes, d'un usage très restreint, presque nul, s'atrophient, tendent à disparaître, comme le fait tout organe sans emploi. Le dos, au contraire, principal moteur, se renforce, se sillonne de robustes plis, se hérisse de grappins ou de cils ; et, graduellement, par adaptation à son milieu, la bête arrive à perdre la marche qu'elle ne pratique pas, et à la remplacer par la reptation sur le dos, mieux appropriée aux galeries souterraines.

« Voilà qui est bien. Mais alors, dites-moi, je vous prie, pour-

survenir sont de surface. L'animalité entière, y compris l'homme, ne provient pas d'un être unique, d'où seraient issus tous les êtres vivants dont on connaît l'existence. « Le transformiste, dit encore M. Fabre, affirme dans le passé; il affirme dans l'avenir; mais le moins possible, il nous parle du présent. Des trois termes de la durée, un seul lui échappe, celui-là seul qui est affranchi des fantaisies de l'hypothèse ». Ce serait par trop compromettant pour la théorie de parler du présent, d'explorer le domaine des faits actuels, de voir, en un mot, la nature telle qu'elle est.

La lecture attentive des dix volumes de *Souvenirs* du savant entomologiste laissent l'esprit dans la conviction que les idées transformistes ne sont que le résultat d'une théorie arbitraire, nuisible au progrès de la science.

Du reste, si M. Fabre ne croit pas à la transformation des espèces, il admet volontiers que celles-ci ont apparu

---

quoi les larves de l'Orycte et du Scarabée dans l'humus, pourquoi la larve de l'Anoxie dans le sable, pourquoi la lave du Hanneton dans la terre de nos cultures n'ont-elles pas acquis, elles aussi, l'aptitude à marcher sur le dos ? Dans leurs galeries elles suivent la méthode des ramoneurs, tout aussi bien que le fait la larve de Cétoine ; pour progresser, elles s'aident rudement de l'échine, sans être encore parvenues à cheminer le ventre en l'air. Auraient-elles négligé de s'accommoder aux exigences du milieu ? Si l'évolution et le milieu sont cause de la marche renversée de l'une, j'ai le droit, à moins de me payer de mots, d'en exiger autant des autres, lorsque leur organisation est si voisine et le genre de vie identique.

« Je tiens en médiocre estime des théories qui, de deux cas similaires, ne peuvent interpréter l'un sans être en contradiction avec l'autre.

« Elles me font sourire quand elles tournent à la puérilité. Exemple : pourquoi le tigre a-t-il le pelage fauve avec des raies noires ? Affaire de milieu, répond un maître en transformisme. Embusqué dans les forêts de bambous, où l'illumination dorée du soleil est découpée par les bandes d'ombre du feuillage, l'ani-

dans le temps à des époques différentes. Quant à leur origine, il faut la chercher, ajoute-t-il, dans l'Intelligence qui régit le monde. « Plus je vois, plus j'observe, et plus cette intelligence rayonne derrière le mystère des choses ».

L'étude des mœurs et des instincts de la bête livrée à son œuvre a encore fait voir à M. Fabre autre chose que la condamnation du darwinisme. L'insecte, géomètre et architecte, travaille merveilleusement, mais il est ignorant de sa science. Ses actes, tout instinctifs, sont fatalement liés l'un à l'autre. Qu'une difficulté insignifiante, qu'un léger accident change les conditions normales dans lesquelles il agit, le voilà impuissant, incapable d'acquérir le moindre perfectionnement par l'expérience. Ses moyens d'action sont toujours les mêmes; il n'innove jamais. L'instinct, chez lui, est inné, impulsif, invariable, inconscient, borné. Ses actes sont d'une fixité ab-

---

mal, pour mieux se dissimuler, a pris la teinte de son milieu. Les rayons du soleil ont donné le fauve du pelage ; les bandes d'ombre en ont donné les traits noirs.

« Et voilà. Qui n'admettra pas l'explication sera bien difficile. Si c'était là causerie de table après boire, entre la poire et le fromage, volontiers je ferais chorus ; mais, hélas ! trois fois hélas ! cela se débite sans rire, magistralement, solennellement, comme le dernier mot de la science. Toussenel, en son temps, proposait aux naturalistes une insidieuse question. Pourquoi, leur disait-il, les canards ont-ils une petite plume frisée sur le croupion ? Nul que je sache ne répondit au malin questionneur, le transformisme n'étant pas encore là...

« Assez d'enfantillages. La larve de Cétoine marche sur le dos parce qu'elle a toujours marché ainsi. Le milieu ne fait pas l'animal ; c'est l'animal qui est fait pour le milieu. A cette philosophie naïve tout à fait vieux jeu, j'en adjoins une autre que Socrate formulait ainsi : « Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien. »

solue. L'insecte ne discerne « que dans le cycle de son art », et là se borne toute la part d'intelligence que M. Fabre lui concède, tandis qu'il lui nie la raison. En un mot, il existe un abîme infranchissable entre l'instinct de la bête et l'esprit humain [1].

---

1. M. Fabre a maintenant son monument dans la cour d'honneur de l'Ecole normale d'Avignon, dont il a été un des élèves les plus illustres. L'inauguration de ce monument a été faite au mois d'août dernier (1913), et a donné lieu à des grandes réjouissances.

« La vie d'Henri Fabre, écrit à ce sujet M. André Mévil dans *L'Illustration*, si noblement remplie, s'achève dans le silence et la solitude que viennent uniquement troubler les hommages tardifs de la plus douce gloire. Seul, parfois, le regret de ne pouvoir poursuivre la tâche interrompue vient assombrir les derniers jours de l'illustre savant.

» Je ne connais pas, parmi nos contemporains, une figure plus belle et plus pure que la sienne. Elle mérite d'être vénérée autant qu'admirée. »

LA FRANCE DEVANT L'AMÉRIQUE

Ceux qui ont eu la bonne fortune d'assister à la mémorable soirée tenue le 6 mai 1912 à l'Université Laval, n'en perdront assurément jamais le souvenir. A ce moment se trouvait réuni dans la salle des promotions du vaste édifice un groupe nombreux et représentatif de l'ancienne mère-patrie comme notre pays n'en avait jamais vu depuis qu'il appartient à l'Angleterre. Une foule, émue et vibrante, remplissait la salle. N'aurions-nous eu que les trois académiciens [1] que nous voyions, ce soir-là, devant nous, en habit officiel, et qui firent entendre à nos oreilles charmées et d'une façon si harmonieuse le doux parler de France, que notre plaisir et notre admiration auraient encore été grands. De leur côté, les distingués visiteurs semblaient heureux de notre accueil si spontané et si sympathique. On aurait dit une fête de famille, toute de bonheur, où les enfants, après une longue absence, retrouvaient des parents aimés et depuis longtemps attendus.

Inutile d'ajouter que c'est de la délégation chargée de représenter la France aux fêtes de Champlain, aux Etats-Unis, que je veux parler ici. Amenés sur les frontières de notre pays dans l'accomplissement de leur mission, les délégués n'eurent qu'à obéir à l'appel du cœur pour se rendre au milieu de nous et s'assurer de ce qu'étaient en

1. MM. Gabriel Hanotaux, Etienne Lamy et René Bazin.

réalité devenus les descendants des courageux pionniers qui colonisèrent la Nouvelle-France d'autrefois. Ils parcoururent notre province, le Canada tout entier, une partie de la République voisine, salués partout avec cordialité, puis rentrèrent dans leur pays, l'esprit rempli d'impressions diverses. Les écrivains, les journalistes, qui faisaient partie de la délégation, publièrent des récits de ce qu'ils avaient vu et entendu. M. Hanotaux lui-même, le chef distingué de cette mission, fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* des articles très remarqués, comme tout ce que publie d'ailleurs l'éminent académicien. Si les délégués, durant le séjour, trop court en vérité, qu'ils firent au milieu de nous, purent constater la vivacité des sentiments qu'éveillait encore dans nos cœurs le souvenir de la France, peut-être furent-ils aussi l'objet de confidences, discrètes sans doute, mais assurément attristées, sur les craintes qu'inspirent pour l'avenir l'état actuel de leur pays et le régime que lui ont imposé ses gouvernants depuis au delà d'un quart de siècle. En tout cas, il semble que M. Hanotaux se soit fait l'écho d'une opinion assez générale et assez prononcée dans ce sens, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, dans son article publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1912, pour qu'il ait jugé à propos de lui donner la forme d'un plaidoyer en faveur de sa patrie. Il reconnaît lui-même que la France a besoin d'être défendue devant l'Amérique. « Le peuple français est en décadence ; la France est une espèce de « Pologne » vouée à un prochain démembrement, telle est l'opinion assez généralement répandue en Amérique au sujet de notre pays ».

C'est bien là, en effet, la pensée de plusieurs, malgré

le respect que le grand nom de la France provoquait encore naguère dans l'esprit des gens. M. Hanotaux, pour expliquer ce fait, invoque certaines raisons, dont quelques-unes paraissent tellement extérieures et éloignées, qu'elles ne peuvent, il nous semble, n'avoir qu'une portée assez relative en la matière, tandis qu'il passe sous silence plus d'une cause intime et immédiate, d'un effet, suivant nous, autrement funeste.

On peut se demander jusqu'à quel point les peuples protestants ont pu considérer l'issue malheureuse de la guerre du Mexique et les résultats encore plus désastreux de celle de 1870 comme « le châtiment de la Providence se prononçant contre le catholicisme et les races latines ». Mais chercher dans ces événements des motifs qui rendent compte de l'appréciation « si sévèrement pessimiste » que l'on vient de lire, est simplement, croyons-nous, une excursion dans le nuageux. La genèse de cette appréciation ne remonte pas si haut : elle date de l'inauguration de la politique sectaire et antinationale dans laquelle la République a fini par verser, et dont la déchéance malheureusement trop manifeste du pays est la conséquence logique.

La substitution du régime républicain au régime impérial, après les tristes événements de 1870, n'a pas été vue, aux Etats-Unis aussi bien qu'en Canada, avec défaveur, et n'a d'abord éveillé aucune crainte pour l'avenir de la France. Plusieurs même considéraient alors que le nouveau régime, malgré les échecs successifs de tant d'essais politiques depuis un siècle, était peut-être ce qui pouvait le mieux convenir aux circonstances et contribuer à relever le prestige national.

Aux Etats-Unis, le gouvernement républicain satisfait

aux vœux unanimes des citoyens. Ce régime politique était dans les mœurs des habitants du pays avant d'être proclamé officiellement. C'est le gouvernement de tous pour tous. Nous-mêmes, au Canada, pratiquement, c'est le même mode politique qui nous régit, avec cette distinction que le chef de l'Etat prend ici le titre de « gouverneur » au lieu de celui de « président », et relève de l'Angleterre, mais, en réalité, ses pouvoirs sont beaucoup plus restreints que ceux du président des Etats-Unis. Naturellement, nous pensions que le régime républicain que la France se donnait allait comprendre tous les Français sans exception dans une idée commune de patriotisme, de justice et de liberté. Nous avions d'autant plus raison de le croire que c'était là, en effet, du moins le disait-on alors, l'idéal de l'Assemblée Nationale qui fonda la République, idéal tout différent de celui qui est parvenu à dominer depuis. Il n'était pas alors question ni de bouleversement de l'ordre social ni de persécutions religieuses ; si la République ne se fût pas départie de ce premier esprit, la paix, la dignité nationale, la sécurité intérieure, n'auraient cessé de régner, grâce au respect de tous les droits ; la France n'aurait rien perdu de son prestige, et les catholiques français auraient pu être d'aussi bons républicains que le sont les quinze millions de catholiques des Etats-Unis.

Malheureusement, après la dissolution de l'Assemblée Nationale, le Gouvernement républicain prit une nouvelle orientation nettement jacobine, et, dans un temps où la France, encore toute meurtrie des suites de l'invasion, avait le plus grand besoin d'apaisement et d'union, du concours de toutes les forces vives que la guerre avait épargnées, il s'est trouvé un homme, hom-

me de bruit, aussi imprudent que faux patriote, qui a lancé un cri de guerre qui est devenu le mot d'ordre du futur parti républicain. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », s'est écrié, dans la fameuse séance du 4 mai 1877, Gambetta, avec le geste qu'on lui connaît. Aux yeux du célèbre tribun, ce n'étaient pas les Allemands, les communards et autres sans-patrie de l'époque, qui pouvaient être les ennemis de la France : c'était le cléricalisme, au fond, le sentiment religieux, le catholicisme. C'était décréter la guerre religieuse ; car quelle qu'ait été la nuance de distinction que ces mots pouvaient comporter dans l'esprit de Gambetta et de ses partisans, on ne tarda pas à confondre le cléricalisme avec le catholicisme, et la campagne que l'on commença à mener contre ce que l'on désignait sous le nom de cléricalisme, fut dirigée en réalité contre le catholicisme [1].

Ce ne fut pas d'abord la guerre ouverte. On usa de ménagements de peur de soulever une opposition qui aurait pu compromettre l'avenir. Une mesure devait en amener une autre, et préparer ainsi graduellement l'opinion publique à accepter ce qui devait être le résultat des préoccupations ministérielles. Commencée avec Gam-

1. « Pour la plupart des anticléricaux, « clérical » est devenu synonyme de catholique ; tout homme fidèle à la vieille Eglise est un adversaire secret ou déclaré, qui doit être tenu en suspicion, et qui mérite d'être écarté de toute fonction publique. Au lieu d'un instrument d'émancipation, l'anticléricalisme s'est montré un agent de discorde et d'oppression. Bien plus, l'anticléricalisme, chez nombre de ses fervents, emporté, à son tour, par un zèle fanatique, en vient à s'attaquer, par delà le clergé et par delà l'Eglise, à tout vestige de l'idée chrétienne, à toute trace de sentiment religieux, à la notion même de Dieu, comme à de périlleuses et d'immorales superstitions, que l'Etat doit s'efforcer de déraciner ». — A. Leroy-Beaulieu, *Les doctrines de haine*, p. 46.

betta, continuée sous Jules Ferry en 1879 par ses lois toutes plus radicales les unes que les autres, par lesquelles l'élément religieux était éliminé de l'enseignement à tous ses degrés, on en arriva à la neutralité scolaire et à la laïcité complète du personnel enseignant. L'Etat, sans égard pour l'autorité paternelle, voulut ajouter aux nombreux monopoles qu'il s'était déjà attribués, celui du contrôle absolu de l'enseignement public, pour lequel, d'ailleurs, il n'a pas compétence. Enfin, il parut bientôt évident que l'œuvre que l'impiété officielle et systématique des chefs de ce malheureux pays poursuivait, était tout simplement de déchristianiser la France, et l'on vit, ce que l'Europe chrétienne n'avait encore jamais connu, un gouvernement, des pouvoirs publics, non seulement se proclamer antireligieux, mais mettre le pouvoir civil au service de leur irréligion. Les Congrégations religieuses furent exclues de l'enseignement, et lorsque les lois étaient insuffisantes pour atteindre la fin en vue, on y suppléait par des décrets, décrets d'exceptions, de proscriptions, actes arbitraires et tyranniques, déjà odieux dans une monarchie, mais d'une brutalité inconcevable dans une république. Ainsi, chaque jour, pendant vingt ans, trente ans, on a vu, dans un pays catholique, un régime politique s'efforcer, par passion antireligieuse, dans toutes les villes comme dans les plus humbles hameaux, au moyen de ses lois scolaires, d'éteindre dans le cœur de l'enfant la croyance chrétienne, d'élever de nouvelles générations étrangères à toute foi religieuse. Avec une violence que bientôt ne dissimula plus aucun prétexte, on vit la puissance publique se montrer en tout et à toute occasion hostile à la religion catholique et à ses adhérents, s'a-

charner à combattre le Christianisme partout où son influence pouvait se faire sentir, expurger les livres et les manuels scolaires de toute trace de Christianisme [1], paralyser, par des moyens abusifs, hypocrites et misérables, l'action religieuse, virtuellement proscrire, au mépris de la liberté, des milliers de Français et de Françaises dont le seul crime, aux yeux de ces sectaires politiques, étaient de s'être associés pour le service de Dieu et du prochain. La règle était d'écarter les catholiques des fonctions administratives, de leur refuser de l'avancement s'ils faisaient partie de l'armée. Le fonctionnaire, qui pratiquait ses devoirs religieux, dont la femme allait à l'église ou dont les enfants ne fréquentaient point les écoles de l'Etat, perdait son emploi ou du moins voyait sa carrière brisée ; des préfets même ont été sacrifiés pour avoir conservé un reste de dignité ou de sentiment de justice. En un mot, ils sont nombreux en France les hommes qui, pour être restés fidèles à leur foi, ont

1. Le nom de Dieu n'avait pas d'abord été rayé des manuels scolaires, et cela par la raison qu'en donnait M. Aulard, le chef de l'école historique révolutionnaire, dans la *Dépêche* de Toulouse du 7 septembre 1911 :

« Il s'agit de savoir si les lois Ferry, qui ne suffisent plus à la défense de l'école laïque, doivent être modifiées et de quelle manière. Jules Ferry était trop politique pour considérer ses lois comme intangibles. Lui qui, à la façon de Blanqui, ne voulait « ni Dieu ni maître » (et c'est ainsi au fond qu'il comprenait la neutralité), il avait écouté, vu l'état de l'opinion, ceux qui lui conseillaient de faire enseigner Dieu et les devoirs envers Dieu, c'est-à-dire de violer provisoirement la neutralité. Aujourd'hui le positiviste qu'il était bifferait cet article des programmes primaires, pour les raisons mêmes qui l'avaient décidé à les y inscrire. »

Quelques mois plus tard, M. le comte de Mun résumait ainsi la situation dans un discours prononcé à Saint-Pol de Léon :

« Dans notre vieux pays chrétien qui a été plus qu'aucun autre façonné par le catholicisme, il se passe une chose terri

tout perdu, fonction, avenir, fortune. Aux tracasseries journalières, aux persécutions haineuses, on ajoutait même l'injure de croire, ou plutôt de sembler croire, que leur titre de catholiques était incompatible avec celui de républicains. Jusqu'aux bureaux de bienfaisance, ou de la mairie, qui marchandent ou refusent tout secours aux veuves ou aux pauvres pères de famille, qui vont solliciter un bon de pain ou quelque argent, quand, aux questions qu'on leur pose : « A quelle école vont vos enfants ? Pour qui votez-vous ? » la réponse est mauvaise. Plus d'une pauvre mère de famille s'en est retournée, humiliée, les mains vides, plutôt que de trahir sa conscience en plaçant ses enfants dans des écoles sans morale et sans Dieu. Le fait est qu'il n'y a rien aujourd'hui, ni personnes, ni institutions, ni intérêts, qui n'ait été méthodiquement frappé, amoindri, et, autant que possible, détruit. Cette politique antireligieuse s'est manifestée sur tant d'objets qu'on dirait, en vérité, qu'elle a été l'unique préoccupation du gouvernement. Au moins l'intolérance des siècles passés, quand elle sévissait, visait les ennemis de l'ordre et du pays,

---

ble. La foi disparaît des âmes, et elle en disparaît dans toutes les classes de la société, sous l'influence persistante des doctrines qui se résument dans un mot nouveau, d'apparence inoffensive, mais au fond de signification profonde : la *laïcisation*, c'est-à-dire la suppression dans toute la vie publique, dans les actes officiels, dans l'enseignement, dans toutes les relations sociales, non pas seulement de l'idée chrétienne, mais de l'idée même de Dieu, d'un Dieu personnel, créateur du monde et maître de son ouvrage, la substitution à son culte du culte de la science et de la nature, à sa loi, d'une loi purement humaine. Au nom du progrès, la société moderne est ainsi ramenée dans notre pays à deux mille ans en arrière, vers le temps où le paganisme abritait la barbarie, sous les dehors d'une civilisation élégante et raffinée ».

tandis qu'aujourd'hui elle s'exerce contre les amis de l'ordre, de la religion et de la patrie.

Eh bien ! une telle politique est tout simplement une chose incompréhensible pour un Américain. C'est que la République américaine et la République française des Gambetta et des Ferry sont deux institutions bien différentes dans leurs concepts et leurs aspirations. Au Canada comme aux Etats-Unis, si nous n'avons pas toujours l'idéal souhaité en fait de saine administration, au moins tous les citoyens sont traités dans un même esprit de justice et de liberté, sans égard à leurs croyances religieuses. Tous jouissent des mêmes avantages dans l'Etat, les Congrégations religieuses ou enseignantes comme les institutions laïques [1].

On ne comprend pas en Amérique que les représentants d'un pays catholique comme la France, affectent de ne jamais prononcer le nom de Dieu dans leurs actes officiels ou dans une circonstance quelconque de leur carrière administrative, car jamais aucun peuple, même païen, n'a ainsi refusé à Dieu l'honneur qui lui est dû. Cette apostasie officielle, du reste, n'inspire que du dégoût et de l'horreur à la partie saine de l'humanité.

---

1. L'archevêque de Philadelphie, Mgr Ryan, à la réception donnée le 1er janvier 1907, ayant parlé des violences que les adversaires du catholicisme exerçaient contre l'Eglise, raconte qu'un Américain, en visite dans un hôpital de Paris, assista à une scène déchirante. Un mourant demandait à une Sœur de placer un crucifix au pied de son lit, afin qu'il eût un peu de consolation avant de passer dans l'autre vie.

L'Américain, tout étonné, demanda à la religieuse pourquoi la prière du moribond n'était pas exaucée. La religieuse fondit en larmes et s'écria : « Monsieur, il est une loi de l'Etat qui défend la présence des crucifix dans les hôpitaux ».

Mgr Ryan continuant, dit : « Ils ont déjà chassé l'image de Dieu des écoles, des hôpitaux et d'autres institutions de France,

Des propositions comme celle de ce député socialiste qui, en 1899, protestait en pleine Chambre contre la légende : « Dieu protège la France », que portent certaines pièces de monnaie française, disant que « la France peut se passer de Dieu et qu'elle est entièrement en état de se protéger elle-même » ; des discours que, seule, l'impiété qui blasphème peut inspirer, comme celui d'un Viviani qui, comme on le sait, éteint les lumières du ciel, ou d'un Jaurès, chef de clan, mais qui pourrait bien devenir demain chef de l'Etat, sont regardés en Amérique comme des actes d'une outrecuidance bornée, stupide, propres à discréditer absolument leurs auteurs et le pays où de telles choses sont possibles [1]. C'est qu'en Amérique, on ne voit pas de gens, même parmi ceux qui ne sont pas religieux, perdre leur sens d'hommes responsables et le respect d'eux-mêmes à ce point. Croit-on, par exemple, que les actes qui ont provoqué l'épithète de « fous furieux » appliquée à Combes et à ses collègues, monomanes de guerre religieuse, et qui courait la presse canadienne et américaine aux jours sombres de leurs lois tyranniques et de leurs cyniques proscriptions, étaient de nature à relever à nos yeux le prestige de la

---

mais ce n'est que le commencement. Ils veulent enlever même l'amour de Dieu du cœur de l'homme et veulent détruire en lui tout germe d'instruction religieuse. Mais l'Eglise survivra à l'orage. Ils sont pis que païens, car ces derniers avaient un peu de croyances en quelque justice; mais ces gouvernants n'ont pas même le fantôme des vertus des païens et des barbares. »

1. « ... Si Dieu lui-même se dressait devant les multitudes sous une forme palpable, le premier devoir de l'homme serait de lui refuser l'obéissance et de le considérer comme l'égal avec qui on discute, non comme le maître que l'on subit ». Et comme il traitait de l'instruction publique, il ajouta : « Voilà en quoi consiste la beauté de notre enseignement laïque ». — (Discours de Jaurès à la Chambre des Députés, le 11 février 1895).

France, tant une semblable politique paraît étrange et incompréhensible en notre libre Amérique. L'avouerai-je, elle nous apparaît comme le renversement systématique de tous les principes, de toutes les règles, de toutes les disciplines, qu'on avait considérés en tous pays et en tous temps, comme les caractères traditionnels et les assises fondamentales des sociétés.

Je me hâte d'ajouter que M. Hanotaux est resté absolument étranger à une œuvre politique aussi dommageable. Je suis convaincu que son patriotisme en a même été parfois vivement affecté, car l'auteur de la *Vie de Jeanne d'Arc*, nous le savons, aime son pays d'un amour sincère, profond et éclairé, et, comme tout bon Français, la France qu'il vénère n'est pas celle de l'époque révolutionnaire ou d'aucune époque spéciale, mais celle de tous les temps, et dont « la naissance coïncide avec l'époque où le Christ parût ». Toutefois, lorsqu'il ajoute que « la France, accablée sous le fardeau de ses défaites et de ses tâches urgentes, s'absentait, en quelque sorte, du reste du monde, tandis que les peuples concurrents s'installaient à l'aise et prenaient possession de l'Univers », on ne peut se dissimuler le fait que cette absence doit être mise en grande partie au compte du temps employé à cette inconcevable, antinationale et criminelle législation de déchristianiser le pays [1]. Les conséquences de cette législation ne pouvaient être autres que celles dont nous sommes aujourd'hui les témoins

1. « Nous avons perdu et gaspillé un temps précieux et des énergies admirables, depuis trente ou quarante ans, dans des luttes stériles et sans grandeur dont n'ont profité qu'une poignée de politiciens ». (H.-R. Savary, de la *République Française*).

attristés : la perte de la prépondérance de la France dans le monde et la crise intérieure qui la mine, ces deux causes la faisant considérer comme un pays en décadence, voué à un démembrement possible dans un avenir peut-être assez rapproché. « Soit qu'on envisage l'état intérieur de la France, soit qu'on regarde au delà des frontières, on n'aperçoit que des sujets d'anxiété, d'humiliation et de craintes », écrivait M. Louis Joubert dans le *Correspondant* de janvier 1899.

*
* *

Quelques jours après l'adoption de la loi Ferry sur l'enseignement (juillet 1882), qualifiée de « la plus précieuse conquête de la troisième République », par un des collaborateurs de la *Grande Encyclopédie*, la France perdait la suprématie qu'elle exerçait en Egypte, et la part si précieuse d'influence que l'avenir lui réservait, tant en Asie qu'en Afrique.

N'ayant pas l'intention de raconter ici en détail les circonstances de ce douloureux événement, il me suffira de dire qu'au moment de cette malheureuse abdication, c'était la France qui, de fait, possédait et gouvernait l'Egypte par ses savants, ses artistes, ses ingénieurs, ses commerçants, et l'œuvre grandiose de M. de Lesseps aurait fini par faire de l'Egypte une véritable conquête française, une France pharaonique. L'Egypte est aujourd'hui terre anglaise ; elle fait bel et bien partie de l'empire colonial de l'Angleterre, et personne en Europe ne paraît plus songer à lui en contester la jouissance. En perdant l'Egypte, nous avons perdu, disait

M. Delafosse, alors député à la Chambre française, notre prestige, notre personnalité, notre nom en Orient.

Depuis ce temps, l'influence française, en Orient, a diminué à tous égards en proportion de la campagne antireligieuse poursuivie en France. Aussi bien, quand on voit, chose unique au monde, depuis tant d'années, un gouvernement, des pouvoirs publics, faire la guerre à Dieu, partout : à l'école, à l'hôpital, dans les livres, dans les familles, dans la personne du prêtre ou du religieux, aumôneries abolies, on ne peut trouver singulier que cette nation, dont le gouvernement a la réputation d'être l'ennemi de Dieu, inspire à d'autres l'idée de la supplanter dans des droits qu'elle ne peut plus exercer sans se contredire elle-même. Et pourrait-elle se plaindre d'une déchéance morale dont elle est elle-même le premier auteur? Un pareil spectacle éloigne d'elle beaucoup de sympathies qui, autrement, lui resteraient acquises. Plus d'un groupe de chrétiens, à l'heure présente, les Maronites du Liban, par exemple, hésitent et se demandent s'il ne serait pas mieux, dans l'intérêt même de la foi, d'accepter la protection de puissances schismatiques, telles que l'Angleterre ou l'Allemagne, qui savent au moins respecter la liberté de conscience et la liberté des cultes, que celle d'un pays dont les chefs se laissent aller à de tels excès d'athéisme.

Jusqu'au Japon qui, lui aussi, exprime son opinion sur l'état de choses actuel !...

Il y a quelques années, un journal de ce pays faisait les réflexions suivantes que lui inspiraient les misères de la France :

« La France n'est plus ce qu'elle était autrefois, disait, en novembre dernier, un journal japonais, le *Taiyo*.

Malgré l'éclat extérieur de sa civilisation, elle est absolument pourrie au cœur : on peut lui envier son raffinement, ses beaux-arts et sa richesse, mais son énergie vitale est épuisée. Sa population diminue de jour en jour, et il n'est point déraisonnable de croire qu'elle disparaîtra du rang des nations vers la fin de ce siècle.

« Dès lors, toutes ses entreprises de colonisation en Asie sont vouées à un échec fatal » [1].

La France, comme on le voit, a besoin d'être défendue encore devant d'autres pays que l'Amérique.

Le fait est qu'elle « étonne l'univers par sa rage à se détruire elle-même ». En réalité elle meurt, elle meurt physiquement faute de nouveau-nés pour remplacer les disparus, faute de berceaux pour remplacer les cercueils... Les économistes les plus sérieux ne calculent-ils pas qu'au train où vont les naissances, l'authentique race française aura disparu vers le milieu du vingt-deuxième siècle [2]...

Les chrétiens dégénérés n'ont plus d'enfants ; c'est le suicide de la race. Cette remarque s'applique à tous les pays où les hommes, se matérialisant, oublient de plus en plus les principes de la morale chrétienne, ou rejettent les règles imposées par le Créateur pour la gouverne de leur conscience.

Mais c'est en France où la politique de l'anticléricalis me est surtout une politique de suicide national, que la diminution dans la natalité et le dépérissement de la race commencent à frapper de stupeur tous les patriotes. Pendant le premier semestre de 1911, le chiffre des décès a excédé de 18.000 celui des naissances. Pour l'an-

1. *L'Europe Coloniale*, Paris, 27 novembre 1904.

2. P. Tamisier, *Nouvelle-France*, février 1911, p. 64.

née entière, le nombre des naissances a été de 115.000 de moins comparé à 1901. C'est M. Klotz lui-même, ministre des Finances, qui a annoncé le fait à la Commission sur la Dépopulation à sa séance tenue le samedi, 23 novembre 1912, ajoutant que l'infériorité militaire et économique et la diminution du prestige de la France dans le monde allaient être tôt ou tard la conséquence inévitable de la stérilité de la nation.

M. Klotz a déclaré que les chiffres de la natalité étaient vraiment inquiétants. Le nombre des naissances l'an dernier, dit-il, n'a été que de 742.114 dans toute la France contre 857.274 il y a dix ans.

En 1907 et en 1911, les décès ont excédé les naissances. C'est un triste état de choses, a-t-il ajouté, et un danger qui place la France dans une position inférieure à côté des autres grandes nations. La diminution de la natalité, phénomène troublant chez les peuples civilisés, est un plus grand problème en France que partout ailleurs.

En 1859, les naissances étaient de 1,018,000. Le fait est qu'en 1851, la France, qui occupait le « deuxième » rang pour la population parmi les grandes puissances, a reculé aujourd'hui au « septième », et que si l'on n'y prend garde, elle sera bientôt devancée par l'Italie, ce qui la relèguera au huitième. On s'explique ainsi la fâcheuse situation de ce pays au point de vue de la population. Le docteur Jacques Bertillon, chef des statisticiens de Paris, publiant un article dans le *Journal Officiel* sur les résultats désastreux de la natalité en France pour l'année 1911, conclut en disant qu'il n'y a aucune raison physiologique ou économique qui empêche la population de la France d'augmenter dans les mêmes propor-

tions que celle des autres pays, et aucun motif pour que la France se résigne à un suicide honteux.

Au sujet du nombre des naissances pour 1912, qui est de 750,650, il dit que les années 1911 et 1912 sont les plus faibles qui aient encore été enregistrées, et que ce record démontre la persistance du mal qui mène la France à sa ruine. « C'est là, ajoute-t-il, la vraie cause du service de trois ans, lequel est le plus simple des palliatifs. Bientôt le service militaire de quatre ans sera nécessaire, puis le service de cinq ans, ou bien ce sera la mort nationale ».

Au lendemain de la guerre, en 1873, le nombre des jeunes gens pour le recrutement de l'armée était presque le même en France et en Allemagne, et la France pouvait espérer reprendre dans le monde son ancienne situation. Aujourd'hui, l'Allemagne a pris une telle avance de population sur la France qu'elle pourra bientôt fournir deux conscrits contre un conscrit français.

De 1906 à 1911, le nombre des conscrits pour le service militaire est tombé de 238,000 à 215,000, selon la déclaration sensationnelle que faisait à la Chambre à ce sujet M. Joseph Reinach le 29 novembre 1912, au cours du débat sur les cadres de l'infanterie. Comme on le voit, l'équilibre au point de vue militaire, est non seulement définitivement rompu, mais l'écart allant toujours s'élargissant, c'est l'existence même de la patrie française qui est menacée. Aussi, dans le livre si significatif sur les conséquences fatales et peut-être prochaines du dépeuplement de la France que publiait, il y a quelque vingt ans, le docteur Rommel, on peut y lire la lugubre phrase suivante : « Le moment approche où les cinq fils pauvres de la famille allemande viendront

facilement à bout du fils unique de la famille française ». — « Oui, la diminution de la natalité est un juste motif d'appréhension pour la survie de la race française », dit à son tour M. Hanotaux [1].

Les médecins des hôpitaux estiment à plus de cent mille, chaque année, en France, les assassinats préventifs de petits êtres humains qui ne demandaient qu'à voir le jour, écrivait M. Leroy-Beaulieu dans *L'Economiste français* du 8 juin 1912, dans une étude sur la diminution de la natalité en France. Or l'absence ou la perversion du sens moral, l'effrayant détraquement des consciences, sont tels chez un trop grand nombre d'esprits sans foi et sans morale religieuse, que l'avortement est absolument impuni en France ; des jurys stupides et méprisables l'acquittent sans cesse; les journaux, dit-on, sont pleins d'annonces qui y provoquent, et on a laissé faire, de même pour la vente de certains objets ; tout ce honteux trafic a bénéficié de la tolérance de la loi ou de la police.

Au Palais-Bourbon comme au Luxembourg, on s'inquiète enfin d'un si grave état de choses. On y a préconisé des remèdes, plusieurs même, la plupart d'ordre sociologique, expédients et demi-mesures qui ne peuvent produire qu'un effet peu sensible et de courte durée. La cause de l'abaissement de la natalité en France est tout simplement une cause morale, et le mal est trop profond pour que des lois suffisent à l'écarter. Peu importe, d'ailleurs, que les mariages soient plus nombreux, si ces mariages sont dissolubles ou inféconds. Les lois ne valent que par l'esprit qui les anime et les fait accepter.

1. « Contre la dépopulation », article publié dans *La Nouvelle Revue*, 1er février 1912, p. 401.

Le remède efficace pour réagir, le seul moyen de salut, serait le retour pur et simple de la France au catholicisme, la réintégration, dans les cœurs et dans les maisons, du christianisme complet, de la pratique de la prière qui entretient l'esprit du devoir et du sacrifice. « Il n'y a pour la France à choisir qu'entre deux destinées : ou vivre chrétienne, ou mourir de ne l'être pas » [1]. Si les préceptes religieux étaient observés dans le mariage et dans la pratique générale de la vie (ce que M. Hanotaux lui-même veut peut-être faire comprendre lorsqu'il parle « d'une plus large éducation morale, une conception de la vie moins égoïste et plus relevée »), la natalité française atteindrait certainement un niveau bien au-dessus de celui d'aujourd'hui. C'est le cas pour les familles qui sont restées à l'abri des idées courantes, et qui ont conservé le plus de fidélité aux anciennes croyances.

Que les gouvernants seulement en finissent avec le régime d'ostracisme et de persécutions qui met en interdit la moitié des familles françaises, ils auront fait beaucoup pour rendre, sous ce rapport, la situation meilleure. « Le régime de police et d'ostracisme qui prévaut chez nous depuis une trentaine d'années et qui s'est outrageusement accentué en ces derniers temps, écrivait en 1909 M. Jules Delafosse, dans un article sur la dépopulation en France publié dans le *Gaulois*, a fermé toutes les carrières. Il les a fermées, du moins, aux enfants de la catégorie sociale dont il s'agit. Les citoyens d'une certaine condition qui se distinguent de l'oligarchie jacobine et maçonnique, non seulement par leur fortune,

1. M. Etienne Lamy, dans *l'Echo de Paris*, août 1912, où il compare les résultats publics de la religion au Canada et les résultats de l'irréligion en France.

mais par leur nom, leur éducation, leurs principes, leurs croyances, leurs affinités, sont frappées d'une incapacité civique qui se transmet à leurs enfants. Nos jacobins et nos maçons ont aliéné le dogme du péché originel à leur profit. Il y a quelques millions de familles en France qui sont mises hors l'Etat, et les enfants de ces familles trouvent toutes les carrières fermées devant eux... On ne fait pas d'enfants pour ne pas engendrer des parias... »

Relativement aux déclarations de M. Klotz qu'on vient de lire dans les pages qui précèdent, le *Petit Journal* fait les réflexions suivantes :

« L'honorable ministre des Finances, en réunissant la commission extra-parlementaire de la dépopulation, l'a fait sous la contrainte et devant l'évidence des faits. Or, ces faits sont les résultats mêmes d'une politique qui se trouve du même coup condamnée. M. Klotz se doutait-il que son geste allait être l'occasion d'un procès fait par la partie saine de l'opinion aux politiciens, à ce parti radical-socialiste surtout, qui ont déclaré la guerre dans ce pays aux croyances, à la foi, à la famille et à la propriété sans lesquelles il n'est pas de société ? On ne peut guère le supposer.

« Depuis nombre d'années, les pouvoirs publics ont tenté — et malheureusement ils y ont réussi trop souvent — d'opposer l'omnipotence de l'Etat, l'Etat, source de toutes les faveurs en ce monde, à condition d'en reconnaître la souveraineté matérielle et morale, à la foi de nos pères qui, sans nuire à personne, constituait le plus ferme soutien à travers les vicissitudes de la vie. Il n'y a rien à attendre de l'au delà, a-t-on dit et ne cesse-t-on d'enseigner dans les milieux où l'Etat exerce

son autorité... C'est sur cette terre, c'est dans cette vie humaine et courte qu'il convient de se hâter de jouir. Mais le devoir, mais la morale, mais la famille, ce sont autant d'obstacles à la pleine jouissance, et peu à peu l'être faible sur lequel est tombée cette semence malsaine a compris que la procréation, cette charge naturelle, était la première dont il convenait de se débarrasser. Les ménages, devenant de plus en plus indifférents aux traditions de la foi, ont appris, par raison d'économie, à limiter le nombre des enfants.

« Toutes les lois votées contre les croyances ont eu ce résultat ».

*
* *

C'est donc surtout au système d'écoles imposées et contrôlées par l'Etat, qui n'y tolère aucun enseignement religieux, et, où, tout invraisemblable que cela puisse nous paraître, les instituteurs n'y peuvent pas même prononcer le nom de Dieu, qu'il faut attribuer le fléau de la dépopulation, mais encore, autre cause d'inquiétude pour l'avenir, la progression constante de l'alcoolisme, de l'anarchie et de la criminalité, et en particulier de la criminalité juvénile, qui s'est accrue dans des proportions alarmantes. De fait, trois éléments de la criminalité sont en progression : le nombre, la précocité et l'impunité. On ne dit plus aujourd'hui comme autrefois : « Si jeune et déjà criminel », car ce qui était considéré jadis une exception est maintenant la coutume. On est obligé de convenir enfin que les écoles laïques sont devenues des pépinières d'apaches. C'est M. Lavisse, un des universitaires les plus éminents de la République et des plus appréciés des gouvernants actuels,

académicien et professeur, qui reconnaît que ni l'école primaire, ni l'enseignement secondaire, ni les cours supérieurs des Facultés, malgré tous leurs progrès scientifiques et pédagogiques, ne sont des milieux propices à l'éducation.

C'est que l'instruction n'est pas d'elle-même moralisatrice. Le savoir, l'érudition, peuvent bien reculer les misères de l'ignorance, mais ils ne rendent l'homme vertueux et moral qu'autant qu'ils sont unis à la pratique de la religion. C'était l'idée favorite des meneurs de la Révolution d'attacher à l'instruction une vertu intrinsèque et suffisante par elle-même pour moraliser l'homme ; l'expérience contraire de tous les jours n'a pas encore suffi pour désabuser nos novateurs contemporains. Qu'une instruction sans religion soit pire que l'ignorance complète, est une vérité qui devient de plus en plus évidente. Ce sera la grosse déception de notre temps.

En ce qui touche la criminalité juvénile et la responsabilité qui en revient à l'école laïque, M. Elbert, libre-penseur pourtant, ne pouvait s'empêcher, tant les faits sont indéniables, de faire l'aveu suivant dans *La Nouvelle Revue* du 1er août 1897 :

« Il est une chose incontestable, dit-il, c'est que depuis notre entrée dans l'ère nouvelle de spécial éclairage des esprits, la moyenne de la criminalité n'a fait qu'augmenter, et la perversité et l'égoïsme humain ont revêtu des formes dépassant les plus extravagantes hallucinations. Lisez les faits divers des journaux, lisez les comptes rendus des tribunaux, vous trouverez partout une ingéniosité dans le mal qui atteint des limites jusque-là considérées comme invraisemblables. Jamais nous

n'avons assisté à pareil déchaînement d'appétits, et jamais la lutte pour la vie n'a revêtu ce caractère de brutale férocité. Et c'est à mesure que cette moyenne s'élève, que diminue la proportion des illettrés, de ce qu'on est convenu d'appeler la fange de l'ignorance ».

De son côté, M. Fouillée notait, dans la *Revue des Deux-Mondes* [1] de la même année, que sur 100 enfants poursuivis à Paris, on en trouve à peine 2 qui soient sortis de l'école religieuse, et que sur 100 enfants détenus à la Petite-Roquette, l'école congréganiste n'en fournit que 13, l'école laïque 87.

« La cause de l'abaissement constant de la natalité en France, avait encore écrit M. Leroy-Beaulieu dans l'article cité quelques pages plus haut, est bien connue : c'est une cause morale ou plutôt immorale, c'est la volonté de limiter la famille au minimum... C'est aussi, il faut le dire, l'esprit d'arrivisme et le paganisme que développe à outrance notre système d'enseignement et dans la mesure où elle est efficace, la direction officielle donnée à l'esprit public ».

L'Angleterre et l'Allemagne, mieux inspirées, cherchent plutôt à prémunir les jeunes gens contre les atteintes du scepticisme en faisant une très large part à l'enseignement religieux, et en bannissant des lycées l'enseignement philosophique, tel que pratiqué en France.

*
* *

L'Etat, en France, en s'attribuant le monopole de l'instruction publique, prétend l'exercer, et, de fait, l'exer-

1. Numéro du 15 janvier 1897.

ce, malgré son incompétence en la matière, d'une manière absolue. Mais cette mainmise sur l'école n'est qu'un filet de cet immense réseau administratif qui enserre le pays, de cette centralisation formidable qui gêne, paralyse l'action individuelle. Aujourd'hui, l'Etat, par la réunion de tous les pouvoirs, absorbe et dirige tout. Le département, la commune, sont tenus en tutelle, aussi bien que l'individu. Il intervient dans tous les intérêts locaux à la place de l'individu et de l'association, multipliant les lois, les prescriptions, qui règlent tous les actes des particuliers. On dirait que les individus sont faits pour le gouvernement et non le gouvernement pour les individus. C'est le pouvoir excessif du régime monarchique inauguré par Richelieu, rendu encore plus autoritaire sous Louis XIV, tyrannique sous la Révolution, et insupportable aujourd'hui sous l'étiquette républicaine.

« A force de voir l'Etat maître dans le département et la commune, on s'est si bien accoutumé à l'abus qu'il semble la règle ; l'isolement où les citoyens sont tenus et qui leur fait une autre nature les met hors d'état de comprendre quelle puissance la liberté donne aux individus et aux peuples ; l'habitude d'être conduits, réglementés, contraints en toutes matières par la puissance publique, empêche de s'indigner quand l'Etat, par sa mainmise sur l'enseignement et sur l'Eglise, prétend à la domination sur les esprits. Les sophismes inventés par le pouvoir absolu pour justifier ses invasions, ont trouvé créance parmi les défenseurs de la liberté. La vision de la liberté s'est si restreinte que, dans un pays où Louis XIV a établi et Napoléon fortifié toutes les pratiques du pouvoir absolu, gouvernements et partis s'ac-

cordent depuis trois quarts de siècle à ne débattre guère que les droits de la presse et de la réunion. Des libertés de parole, des libertés d'académie, des libertés de critique semblent nous passionner, et nous laissons aux mains de l'Etat les libertés d'action ; toutes les prises efficaces et permanentes sur les hommes [1].

Autrefois, au moyen âge, la vie provinciale et communale était intense, et créait partout des œuvres diverses, des institutions indépendantes, des hommes qui s'intéressaient à toutes les affaires locales et savaient les faire prospérer. Nombre de services publics, que l'Etat aujourd'hui administre tant bien que mal et à si grands frais, étaient alors régis par des associations privées et ne coûtaient rien au gouvernement.

C'est le système qui, depuis des siècles, a prévalu et

---

1. Etienne Lamy, *Au service des idées et des lettres*, p. 346.

Mgr l'archevêque Ireland, dans un sermon prononcé dans la cathédrale de Saint-Paul, le 23 décembre 1906, a parlé de la situation religieuse en France. Après avoir déploré le fait bien lamentable de voir un parti en ce pays qui s'est voué à la destruction de la religion et du Christianisme sous toutes ses formes, il a ajouté : « Je connais la France depuis la Manche jusqu'à la Méditerranée. Les foules ne sont pas aptes à la vie politique, car elles sont gouvernées depuis trop longtemps. Elles ne comprennent pas l'art de gouverner, et elles n'ont pas non plus l'ambition de gagner de victoire politique. Depuis un siècle et demi, la France est gouvernée par Paris. Etablissez, ce soir, à Paris, un nouveau régime, monarchique ou républicain, et demain les provinces s'éveilleront monarchiques ou républicaines. Ce n'est pas de si tôt que l'on en arrivera en France à décentraliser le pouvoir, à faire comprendre aux citoyens leur indépendance personnelle pour obtenir, par le suffrage universel, une véritable expression de la volonté nationale ».

Avec une pointe d'exagération, puisque le mal signalé par l'archevêque de Saint-Paul n'est pas si particulier à la France, il y a dans cette observation l'indication d'un grave problème, trop long pour être étudié ici.

se pratique encore en Angleterre, et Gladstone attribuait le développement merveilleux de la race anglo-saxonne à ses libertés locales et individuelles, qui a fait de chaque Anglais un homme ayant l'intelligence des intérêts généraux du pays et capable de se conduire lui-même.

Enfin, il peut arriver que le gouvernement du jour, tout arbitraire qu'il est, convienne après tout aux Français, et qu'ils en soient contents ; ils n'ont jamais été si fiers que sous la domination du grand empereur. Mais l'impression, peut-être mal fondée, que nous, Américains, subissons en présence d'un pareil système administratif, est celle d'un despotisme intolérable, lequel, à la longue, ne peut que porter atteinte aux énergies d'un pays et l'acheminer vers la décadence.

Mais il y a ici quelque chose de plus grave à noter : c'est l'influence néfaste, l'empire honteux et tyrannique que la franc-maçonnerie est parvenue à exercer sur les hommes publics et les choses de notre ancienne mère-patrie. Non seulement auprès des croyants, mais de tous ceux qui ont conservé en même temps que leur qualité d'hommes libres le respect de leur personne, cette ingérence compromet le bon renom de la France et lui enlève de son prestige.

Cette association malfaisante, qui n'agit que dans l'ombre par l'ascendant qu'elle semble avoir acquis en France, forme un Etat dans l'Etat. Les loges se sont souvent glorifiées d'avoir imposé leurs volontés au gouvernement. S'occupant des affaires publiques, elles organisent dans leurs convents des manifestations politiques, suscitent des candidatures. Il est même notoire que, plus d'une fois, elles ont compté des représentants

parmi les ministres, et influencé la législation du pays, et, en effet, les événements ont démontré depuis plus d'un quart de siècle que les « tristes artisans de politique qui s'acharnent à l'œuvre calamiteuse de l'abaissement national en France » (Gebhart), étaient tout entiers au service d'une secte doctrinaire. La diffusion de ses doctrines anticléricales semble avoir été leur première et principale occupation, le but même de la secte étant de déchristianiser le monde [1]. C'est Lemaître, je pense, qui a dit :

« Ces messieurs ne songent qu'à notre spirituel et ils ne s'occupent que de notre âme. Plus un homme d'Etat s'occupe de nous procurer le salut éternel gratuit, laïque et obligatoire », plus il est loué par les écrivains de la secte et moins aussi il s'occupe de ce qui regarde d'abord et uniquement un gouvernement.

« Pour un gouvernement comme pour un particulier, il faut nécessairement négliger ses propres affaires, quand on veut trop s'occuper de celles des autres.

« C'est justement d'ailleurs ce que veut la secte : ré-

---

1. Je fais une exception, toutefois, pour le dernier ministère, présidé par M. Poincaré. Ce ministère, sans être exempt de tout blâme, était le meilleur que la France avait eu depuis longtemps. D'ailleurs, lorsque je parle des sectaires qui ont gouverné la France depuis trente ans, je ne veux pas dire que tous les hommes qui ont fait partie des différents ministères qui se sont succédé pendant ce temps, étaient mus par ces sentiments anticatholiques et antipatriotiques, le catholicisme et la grandeur de la France étant deux choses inféodées l'une à l'autre. Il s'est rencontré quelquefois, je le sais, de nobles et généreuses exceptions. M. Méline, certainement, était un honnête homme, et n'avait rien du fanatique. Il ne voulait point de la « politique de secte et de haine ». Mais il a fini par succomber sous l'influence combinée de la juiverie, de la franc-maçonnerie et du radicalisme.

pandre ses mensonges, ruiner la France, travailler au profit des étrangers et des ennemis ».

Grâce à elle, la vie publique n'a été depuis trente ans, pour les honnêtes gens, qu'une longue suite d'épreuves, pendant lesquelles ils ont enduré toutes les souffrances que la persécution religieuse, la déchristianisation systématique de la société, les scandales de toute sorte, les hontes publiques, la déchéance du pays ont pu infliger à leur foi et à leur patriotisme.

On sait également que cette puissance occulte, pour mieux parvenir à ses fins, vise avant tout à s'emparer de l'école, de l'âme des enfants, pour la façonner à son idéal de démoralisation et de désorganisation nationale. C'est exactement ce qui s'est passé en France. Il fallait débarrasser l'école des vieux maîtres d'autrefois, qui, étrangers à la politique, se dévouaient consciencieusement à leur grande et haute mission. Il fallait expurger les livres et les manuels de toute trace de christianisme, former des âmes matérialisées chez qui l'idée de Dieu et du devoir n'existe pas [1]. C'est fait aujourd'hui. Et l'on voit fleurir l'anarchie à l'école. Les journaux se font l'écho du tumulte bruyant des instituteurs en révolte. Les théories révolutionnaires et antipatriotiques gangrènent le corps enseignant, pendant que dans l'armée mon-

1. Dès qu'un élément passionnel a pouvoir de se glisser dans un programme pédagogique, les faits y sont déformés, par ordre supérieur, dans le sens commandé par l'intérêt de secte. La tentative demeurerait insignifiante et sans portée si elle se bornait à meubler les esprits de connaissances théoriques. Mais des conséquences morales et sociales sortent de ces falsifications criminelles. L'âme de notre pays s'y dissout et bientôt, si une réaction salutaire ne nous arrête sur la pente, la France sera rayée de la carte de l'Europe ». (Dr Ch. Fiessinger, *Erreurs sociales et Maladies morales*).

te sans cesse le nombre des insoumis, des déserteurs [1] et, croyez-le ou ne le croyez pas, le nombre des illettrés, malgré l'école obligatoire [2].

Elle lui aura coûté cher, la laïcisation !

Aussi bien, leur succès commence-t-il à les épouvanter eux-mêmes. La société anarchique qui s'annonce et menace de tout emporter, mettant leur propre salut en péril, leur fait désirer de faire machine en arrière. D'ailleurs, la conscience publique est fatiguée de toutes ces violences anticléricales. Les classes supérieures reviennent aux traditions nationales et à la pratique de la religion. Le respect humain est définitivement vaincu, et l'on ne craint plus de se dire catholique. Le voltairianisme et l'anticléricalisme persécuteurs y sont considérés comme bêtes.

« Chose grave. La jeunesse intellectuelle qui, il y a vingt ans, dit Agathon dans l'*Opinion*, radical, semblait acquise aux doctrines anticléricales, incline aujourd'hui vers le catholicisme ».

« La laideur, la basse lâcheté et surtout l'effrayante bêtise de l'esprit jacobin ont détourné cette génération

---

1. Les statistiques portent à 76,723 le nombre des déserteurs et des insoumis pour l'année 1911, soit 13,000 de plus qu'en 1909.

2. « En 1880, écrit M. le comte de Mun, pour défendre l'école obligatoire, Jules Ferry disait : « Il y a dix pour cent d'enfants « des générations nouvelles qui ne reçoivent aucune instruction : « c'est un scandale pour un pays civilisé ». Un quart de siècle plus tard, en pleine moisson de laïcité, il y en avait quinze pour cent, et le ministre, en avouant cette prodigieuse déception, ajoutait que, pour être vrai, il faudrait compter tous ceux qui, déclarés instruits, savent à peine signer leur nom. Ce n'est plus alors quinze, c'est trente pour cent qu'il faut dire. Ceci est la lumière promise à la place de l'obscurantisme : le ministre qui fit cet aveu est M. Briand ». (*Le Gaulois*, 22 nov. 1910).

de l'indifférence en matière de foi. De jeunes revues couvrent ma table : je n'en vois pas une qui se pique d'anticléricalisme. Notre regard sur les politiciens radicaux est celui des jeunes Spartiates sur les ilotes ivres, et le moins religieux d'entre nous se détourne avec dégoût de leurs excès » [1].

Au dernier banquet des « Catholiques des beaux-arts », M. René Bazin, qui présidait cette fête, a cité les lignes suivantes de M. Marcel Sembat, député socialiste, mais un de ceux, dit-il, qui ne vont pas la visière toute baissée :

« Le sentiment religieux est en grande faveur dans les cercles poétiques et les jeunes revues littéraires. Surtout, et ceci est un symptôme très significatif et un indice révélateur, surtout la libre-pensée n'excite plus dans ces milieux aucun enthousiasme. Osons dire plus : il y a des jeunes gens distingués, des artistes tout frémissants de vie, tourmentés de l'œuvre prochaine, auxquels l'irréligion inspire une véritable horreur... Quand ce vent religieux souffle en littérature, c'est qu'il souffle aussi dans tous les domaines de la pensée et de la vie sociale ». C'est cela, ou à peu près, ajoute M. Bazin. Dans ce pays, qu'on a tout fait pour abêtir et pour salir, un miracle, — est-ce que tous les printemps n'en sont pas un ? — a préparé une élite puissante, décidée, enthousiaste, de catholiques, de quoi revivifier toute la France. On peut déjà prévoir une renaissance religieuse, que verront s'épanouir les plus jeunes d'entre vous ».

Cette renaissance religieuse ne se fait pas remarquer seulement dans le monde littéraire et artistique ; le

1. M. François Mauriac, dans la *Revue hebdomadaire*, 6 avril 1912, p. 61.

monde savant en subit également la profonde influence. « Voilà qu'aujourd'hui, écrit M. Edmond Leo, les savants véritables : philosophes et médecins, tous les observateurs minutieux et pénétrants abandonnent les retranchements effrités et ruinés du matérialisme déprimant, remontent vers la lumière et s'acheminent vers les hauteurs où la philosophie catholique, reine et maîtresse, trône resplendissante d'un éclat divin et humain. Je dis humain aussi, car au cours des siècles elle s'est asimilé toute la substance solide de Platon et d'Aristote ».

D'ailleurs, au siècle dernier, aussi bien que dans tous les siècles, les savants chrétiens, et en France surtout les savants catholiques, ont fait bonne justice de ce ridicule sophisme que la foi et la poursuite de la science étaient choses inconciliables.

La situation est donc certainement devenue meilleure et encourageante. Je l'ai constaté moi-même avec bonheur lors de mon séjour dans ce pays le printemps dernier, tant par ce que j'ai pu voir personnellement que par les témoignages de personnes bien renseignées. La poussée antireligieuse qui, depuis si longtemps, exerçait un empire puissant sur les âmes, est tenue en échec par cet élan général vers Dieu et vers l'Eglise, et l'on se plaît à espérer que la patrie française sera encore une fois restaurée et relevée. Le jour où la conscience des jeunes générations serait honnêtement et religieusement formée, l'anarchie serait mortellement atteinte.

Le loyal et bon Français, M. Hanotaux, a écrit, sur l'état actuel des esprits, dans le *Figaro*, après son retour d'Amérique, un article intitulé : « La France de demain », qui serait à citer ici tout entier. Je le signale, du

moins, aux lecteurs, en leur en donnant les parties les plus significatives :

« Ces temps de vacances maussades sont propices à la réflexion. Le ciel est gris, les derniers jours d'un été pluvieux se traînent languissamment vers l'automne ; on dirait que l'hiver se projette déjà en avant de septembre, comme un mur de brume.

« Qu'y a-t-il derrière ce mur ? De quoi demain sera-t-il fait ?

« Assurément, il se passe quelque chose : les âmes comme les jours, sont en tourment de l'avenir, remuées par une inquiétude obscure et mal définie. Est-ce un orage qui monte ; ou bien un grand vent va-t-il se lever, qui balayera le passé stagnant et purifiera l'atmosphère? Dans l'incertitude angoissante, obstinément s'agite l'espoir.

« Ce que nous sentons tous, c'est que, la brume dissipée, la France verra se dessiner de nouveaux horizons. La jeunesse française vient de s'expliquer dans une enquête où elle a parlé en toute liberté, — et cette liberté est déjà une nouveauté. Ces jeunes hommes ne sont plus, autant que le furent leurs aînés, les esclaves de leur arrivisme. Ils exposent leurs pensées, ou plutôt leurs sentiments, sans tant se demander ce qu'il en adviendra. Cette sincérité est déjà un courage.

« Parmi eux, il n'en est plus guère qui n'aient brisé les chaînes si lourdes à la génération précédente. Ils agiront à leur guise sans se laisser contraindre par les vieilles disciplines, ni étourdir par les vieilles guitares. Ayant retourné les « idoles du forum », ils se sont aperçus qu'elles sont creuses ; ayant remonté vers les traditions conspuées, ils ne les ont pas trouvées si négligea-

bles. Ils ont une manière émue de comprendre l'âme humaine et, en particulier, l'âme française qui les rapproche beaucoup de la vérité sur l'humanité et sur la patrie.

« Voilà donc des gens qui aiment Jeanne d'Arc sans fausse rhétorique et sans mômerie ; voilà des gens qui admirent les cathédrales fleuries de notre belle France sans craindre de prononcer le nom du Christ en l'honneur de qui elles ont été élevées ; voilà des gens qui contemplent l'art du grand siècle sans nier la majesté du Grand Roi. Il y a quelque chose de changé, vous dis-je. Mieux comprendre le passé, c'est préparer un meilleur avenir.

« L'évolution à laquelle nous assistons, nous l'avons ardemment désirée ; nous y avons travaillé, de toutes nos forces. Qu'elle s'accomplisse sous nos yeux et que la jeunesse se dépouille du médiocre réalisme et de l'étroit sectarisme où on avait cru l'enfermer, c'est, pour nous, la plus grande joie et la meilleure récompense.

« En province, des organisations, hier toutes-puissantes, n'ont pas rejeté les formules naïvement exigeantes de l'orthodoxie sectaire ; certains groupements s'amusent à des professions de foi surannées. Cependant, à Paris, dans les grandes villes, parmi les initiateurs de la pensée — même réformistes, même socialistes — un immense besoin de libération et de tolérance se répand ».

M. Poincaré, le nouveau président de la République, n'est pas l'élu du bloc, encore moins celui des Loges. Il se glorifie avec raison d'être le Président de la France. Les sectaires, dans cette lutte, ont été défaits et ils en sont consternés. La France, qui a soif de paix, compte à bon droit sur M. Poincaré, dit la *République*, pour lui assurer la sécurité dans la dignité. Son ministère s'est

plus occupé de la « défense nationale » que de la fastidieuse « défense laïque », propre aux politiciens de l'envergure des Combes et des Clemenceau. Il est vrai qu'il est encore séparé de nous par la « question religieuse » ; mais il n'a jamais eu « l'idée ridicule de vouloir exclure les catholiques de la République », et, dans le temps, il a combattu la loi inique des associations présentée par Waldeck-Rousseau. La note si ferme remise à la Porte quelques semaines avant son élection et dans laquelle il revendiquait le droit par la France de protéger les chrétiens sur le territoire ottoman contre toute violence qui pourrait être exercée par la Turquie, avait déjà fait comprendre au monde que le gouvernement français n'était pas d'humeur à se soumettre plus longtemps au rôle d'effacement et d'abdication ignominieux que lui avait imposé une oligarchie tyrannique dans le domaine de la politique internationale. Ce fier langage a résonné agréablement aux oreilles françaises, et M. Demolins, se faisant l'écho de tous les bons patriotes, encore nombreux en France, écrivait peu de temps après dans le *Gaulois :*

« La franc-maçonnerie pourrit tout ce qu'elle touche; nous avons pu le constater chez nous, où pendant tant d'années, elle a eu raison des plus nobles sentiments de notre race. Aujourd'hui, son influence ne s'exerce plus avec la même maîtrise sur les pouvoirs publics ; le gouvernement s'est affranchi de cette abominable domination, et, du coup, la France relève la tête et l'Europe nous accorde une certaine considération.

« Cette association malfaisante ayant démontré qu'elle n'était, en réalité, qu'une agence de délation, une entre-

prise de corruption nationale, a perdu son prestige, et sa force est notablement diminuée ».

Voilà la position telle qu'elle est aujourd'hui, position enviable, si on la compare au passé, pour les ministères futurs. Sauront-ils conserver les avantages acquis, et, libres de tout sectarisme, respectueux des traditions nationales, dédaignant l'idéologie et le verbiage des vieux théoriciens révolutionnaires pour vivre dans la réalité, travailler dans la paix et l'union à replacer la France au rang glorieux qu'elle occupait jadis dans le monde et qui lui appartient [1].

---

1. N'empêche que, depuis ces événements, les bons Français et tous ceux qui aiment leur pays ont été les témoins attristés du rôle trop effacé de la France dans les récentes et importantes négociations conduites par l'Angleterre et l'Allemagne touchant la Turquie d'Asie, où la France pourtant a de si grands intérêts à sauvegarder. Toutes les questions économiques et d'influences qui ont fait le sujet de l'accord entre ces deux grandes puissances, l'ont été en dehors de toute participation française. « C'est, pour notre pays, le point final mis à douze ans d'erreurs », dit à ce sujet le journal *Le Temps*. « Ce n'est pas une consolation, ajoute-t-il, dans l'instant où nous enregistrons cette éviction, de rappeler qu'à maintes reprises nous avons annoncé que nos diplomates la préparaient de leurs propres mains ». (On peut lire à ce propos un article dans *Le Correspondant* du 25 mai, et un autre de M. Hanotaux dans la *Revue Hebdomadaire* du 7 juin.

JOHN RUSKIN

Toujours être valeureux de cœur, valeureux d'esprit, magnanime, c'est vraiment être grand dans la vie... Celui-là seul progresse, dont le cœur devient plus tendre, le sang plus chaud, le cerveau plus actif, et dont l'esprit s'en va entrant dans la vivante paix.

(Ruskin, *Sésame et Lis*, § 42).

En 1900 décédait en Angleterre un homme qui n'était ni roi, ni prince, ni duc, pas même un lord quelconque, qui n'avait jamais figuré au Parlement, et dont la réputation cependant était universelle. Cet homme se nommait John Ruskin, tout court ; mais l'influence qu'il exerça dans le Royaume-Uni ne fut égalée par personne. Aussi bien, sa valeur personnelle, la distinction de son esprit, l'élévation de son caractère, la forte et généreuse impulsion de ses sentiments, le plaçaient au-dessus de tous ses contemporains. S'il y a aujourd'hui en Angleterre plus d'élégance et de goût dans la décoration des demeures, dans la fabrication des vêtements, si les arts qui servent à embellir la rue et la vie reçoivent une attention plus générale et plus éclairée, cela est dû, en grande partie, aux écrits et aux exemples du grand esthéticien anglais.

John Ruskin naquit à Londres le 6 février 1819, de parents d'origine écossaise. Son père, riche commer-

çant et grand amateur d'art, s'appliqua à développer chez son fils le culte du beau, lui lisant les grands poètes anglais, les lakistes en particulier. Tous les ans, accompagnant son père dans un voyage que celui-ci faisait dans l'intérêt de son commerce, il s'initiait dans la connaissance des paysages d'Angleterre et d'Ecosse ; plus tard, ce furent les chefs-d'œuvre de l'art et les magnificences de la nature qu'il apprit à admirer dans différents voyages faits en France, en Suisse et en Italie.

Il suivit les cours de l'Université d'Oxford, et étudia la peinture sous les maîtres de l'époque ; mais c'est surtout à ses travaux littéraires presque tous consacrés à la critique d'art qu'il doit sa célébrité. A vingt-quatre ans, il publia le premier volume de ses *Peintres Modernes*, destinés à défendre et à propager ses principes esthétiques. « Dans cette longue étude, écrit Ruskin, j'ai voulu célébrer la perfection et l'immortelle beauté de l'œuvre de Dieu et, suivant leur soumission à cette œuvre, juger les œuvres des hommes ». Ce qu'il décrit, et cela en un style dont la richesse et l'éclat expriment toute la sincérité de son attitude religieuse et de la mission qu'il s'était imposée, c'est l'amour de la nature vierge, telle qu'elle est sortie des mains de Dieu, et non la nature souillée et défigurée par le travail de l'homme ; ce qu'il veut faire goûter, c'est l'amour du ciel et des montagnes, des forêts, des fleuves et de la mer, des plantes et des fleurs ; ce qu'il veut populariser, c'est le culte spiritualiste et religieux de Wordsworth [1].

---

1. « Indépendamment de ses qualités qui donnent de l'influence sur les hommes et qui font le chef de parti, dit M. J. Milsand, M. Ruskin est un esprit étendu, brillant et d'une originalité qui présente quelque chose de fantastique et de bizarrement ac-

De même qu'au poète anglais, la nature lui parle de Dieu et de son œuvre divine. « Le grand art n'est rien que louange et qu'adoration ». Pour Ruskin, l'art suprême est le chrétien. Les anciens aimaient la nature à cause des joies sensuelles qu'elle leur procurait ; le chrétien y voit Dieu, le loue et l'adore. Le sentiment de la beauté est inséparable du sentiment religieux. « Pas une âme ternie et détendue par le vice qui sache la vraie joie de se déprendre de soi-même pour contempler simplement et réfléchir en toute paix et vérité les pensées de Dieu qui transparaissent dans la nature. Pour bien peindre il faut être en état de grâce ». Que la vani-

---

centué comme une figure de Mantegna ou de Holbein. De tous les hommes qui ont écrit sur l'art, je n'en connais point qui aient mis aussi complètement leur âme dans leur œuvre. Il a couvé si longtemps ses idées sur l'architecture et la peinture, qu'elles se sont incorporées à ses convictions religieuses, à sa philosophie, à ses goûts littéraires, à son amour pour la science, à ses vues politiques. L'art lui apparaît comme une partie intégrante de l'histoire universelle ; son amour pour l'art est en quelque sorte composé de toutes ses affections et de toutes ses convictions. Bien qu'il s'occupe plus particulièrement des monuments et des tableaux, on sent qu'il n'est point exclusivement dominé par le désir des belles toiles et de la bonne architecture, mais que sans cesse il regarde à droite et à gauche vers tous les points de l'horizon humain et que son but principal, c'est d'élever l'homme dans tous les sens, de rendre à la peinture le rôle qui peut le mieux la faire contribuer au perfectionnement de tout son être. M. Ruskin possède au plus haut degré le don de l'expression, de l'éloquence, qui est plus que le talent d'émouvoir, qui est l'émotion d'une nature capable de sentir fortement. On l'a appelé le plus grand peintre par la parole de l'Angleterre, et ce n'est que vrai ; il est poète par ses descriptions et ses tableaux, qui ont la couleur, l'imprévu et la variété de la nature, qui jaillissent de leur luxuriante confusion comme des feuillées dans des bois où afflue la sève du printemps ; il est poète par son élan lyrique, par un enthousiasme incessant, intense et pourtant contenu ».

té, l'égoïsme, le mensonge sont antagonistes de l'art : autant de thèmes, de sermons pour l'esthéticien anglais et protestant. « Ceux-là seuls qui ne voient rien de beau, l'apôtre les a désignés, rejetés qu'ils sont, hors de la vie en Dieu par l'ignorance, leur entendement enténébré par l'endurcissement de leur cœur » [1].

Ce qui précède est l'expression exacte de la vérité. « Lorsque Dieu daigna sortir de son éternel repos et créer ce que son intelligence avait conçu avant tout commencement, il imprima sur ses œuvres le sceau de sa ressemblance. Lui, le beau absolu et parfait, lui, l'Etre et l'Acte pur, souverainement adorable, il a donné à ses œuvres une beauté qui est en l'ordre, l'harmonie et la convenance » [2]. Le beau n'étant donc que le rayonnement de Dieu dans la nature, on n'en jouit qu'en proportion de la sincérité et de la profondeur de notre sentiment religieux et de la pureté de la conscience. « L'âme ne reconnaît point le beau si d'abord elle ne devient belle » [3]. « Si j'étais demeuré chaste, disait un artiste du siècle dernier, je serais peut-être devenu un Michel-Ange ».

Aussi le sentiment profondément religieux du moyen âge a produit les plus admirables écoles d'art. La décadence de la peinture comme de l'architecture depuis trois siècles a été en raison de l'affaiblissement de ce sentiment. Ce qu'on appelle le progrès moderne, la richesse industrielle, souvent gâte l'œuvre de la nature.

« Quelque bien qu'on puisse penser de notre vie mo-

---

1. André Chevrillon, *La Pensée de Ruskin*, p. 46.

2. *L'Art chrétien*, Cartier.

3. Plotin.

derne, quelque haute idée qu'on ait de ses conquêtes et de ses progrès, il est un point au moins sur lequel ce progrès n'est guère aisé à percevoir et où notre siècle n'a pas accru le moins du monde le patrimoine humain : c'est la beauté. Tous les jours, le pittoresque de nos demeures, de nos costumes, de nos fêtes, de nos champs, des outils et des armes même disparaît de la vie et ne se retrouve plus que dans les fictions des théâtres ou dans les restaurations des musées. Les chemins de fer nous mènent plus vite qu'autrefois vers les paysages préférés du globe, mais, avant que de nous y mener, leurs talus et leurs tunnels ont commencé par les défigurer. Ils nous transportent en quelques heures au fond de nos vieilles provinces afin d'observer les coutumes aimables et les costumes traditionnels ; mais plus vite encore que nous, ils ont transporté des journaux qui ont fait fuir ces coutumes et des modes de Paris qui ont remplacé ces costumes nationaux. Les hôtels, répandus à profusion sur tous les « sites » dont la sauvagerie nous charmait jadis, nous permettraient, en vérité, de demeurer confortablement parmi les rochers et les forêts ; seulement, pour les construire, il a fallu faire sauter ces rochers et, pour les alimenter, défricher ces forêts. Chaque nouvelle ligne de chemin de fer, en se prolongeant comme une ride, sur le rivage de la patrie, efface quelque chose de sa beauté. Nos vieilles villes pittoresques tombent pierre à pierre, et nos fleuves sont endigués flot à flot. Ceux d'entre nous qui vivent par les yeux, qui tirent leurs plus hautes jouissances des lignes et des couleurs, sont chaque jour plus dépourvus des spectacles qui ont enchanté leurs pères, et réduits à s'expatrier pour aller chercher au loin les rares cités et

les rares peuplades que nos grands ingénieurs n'ont pas réduites à l'image du boulevard et les grands magasins asservis à l'uniforme de la redingote... Peut-il y avoir de la beauté dans l'art ? Il n'y en a plus dans la vie... » [1].

Jusqu'ici Ruskin s'était contenté de décrire, dans des livres d'une merveilleuse éloquence, les beautés de la nature, de raviver le sentiment de l'admiration, d'élever le goût du public, de guider la voie des artistes, d'améliorer la condition des artisans. Mais il s'aperçut bientôt que le progrès moderne, l'industrialisme à outrance, l'accumulation effrénée du capital, ne faisaient que matérialiser les âmes ; qu'au travail de surmenage dans des villes enfumées, dans ces immenses fabriques où l'on n'entend que le bruit des marteaux et le ronflement des forges, les corps se dégradent, les âmes s'avilissent et l'homme tout entier finit par se « machiniser », par perdre le sens de la vie, dont il voit la fin sans même avoir pris le temps de vivre. En effet, la marche actuelle du monde, ces gares, ces noires usines, ces machines à vapeur qui remplissent l'air de fumée, ces coups de sifflets qui vous déchirent les oreilles, tout ce bruit, cette bousculade de gens pressés, qui se précipitent, le front courbé, de toutes les avenues, cette folie de la vitesse qui partout mène l'homme et qui aboutit parfois aux plus terribles catastrophes, tout cela n'est guère propre à exciter l'enthousiasme, et constraste singulièrement avec l'existence si calme et si pondérée de nos pères, vrais sages, assurément, comparés à nous. L'homme, disait-il,

1. Ruskin *et la religion de la beauté.*

n'est pas fait pour aller vite ; il doit marcher, regarder, admirer.

Enfin, l'excès du luxe et de la richesse des uns et de la misère imméritée des autres, « des passants pauvres, qui le long des routes, souffrent autant aujourd'hui du baron du sac qu'autrefois du baron du roc », fit bientôt comprendre à Ruskin que, pour ne pas laisser perdre entièrement le goût de l'art, c'était la société elle-même qu'il fallait régénérer. Au lieu d'écrire pour l'amour des gracieux horizons, des beaux paysages, des plantes, des fleurs, il va désormais consacrer ses efforts à la fois à la réforme artistique, à la réforme morale, à la réforme sociale. « Mieux vaut cent fois laisser s'effriter les marbres de Phidias et se faner les couleurs des femmes de Léonard que de voir se flétrir les traits des femmes vivantes, et se remplir de larmes les yeux des enfants qui pourraient vivre si la misère ne les pâlissait déjà de la couleur des tombeaux ». *(La religion de la beauté)*.

Il agit indépendamment des partis politiques. Tantôt il s'adresse directement aux ouvriers, dans des lettres et autres écrits périodiques, tantôt à l'élite intellectuelle de l'Angleterre, dans des cours qu'il fait de 1869 à 1882, à Oxford, comme professeur d'esthétique. A la parole ardente, aux écrits empreints de tendresse et de pitié pour l'humanité souffrante, il joint l'action. A Oxford, il crée des musées pour épurer le goût des étudiants ; à Sheffield pour ennoblir la vie des travailleurs du fer. Ce sont encore des pâtés entiers de maisons qu'il achète ou fait construire pour fournir aux ouvriers des logements à la fois économiques, sains et au décor attrayant. Ces différentes œuvres sociales lui prennent

d'abord les cinq millions que son père lui avait laissés, puis le plus clair de son revenu personnel. Il va même jusqu'à fonder des communautés de travailleurs, *Saint George's Guild*, qu'il soustrait à la tyrannie du capital, rétablit à Westmoreland, à Langdale, etc., le filage et le tissage de la toile à la main, dans l'île de Man la fabrication du drap sans l'aide de machines à la vapeur.

Ce fut au milieu de ces œuvres multiples qu'il sentit ses forces faiblir. Retiré à Brantwood, au bord du lac de Coniston, en face des montagnes d'Ecosse, il y passa dans la paix d'une nature sauvage qu'il n'avait jamais cessé d'aimer les dix dernières années de sa vie, laissant une mémoire honorée et une influence dont les résultats bienfaisants n'ont cessé de se faire sentir. Aussi, « quelle différence entre les impressions d'un Français en Angleterre il y a quarante ans, et celles qu'il y trouve aujourd'hui ! Spleen, ennui, laideur, ces trois mots suffisaient à son jugement. Certes, les bas quartiers pauvres des grandes villes anglaises ne sont pas devenus réjouissants : la pauvreté ne l'est jamais ; mais leurs légendaires aspects, la fange, la corruption, les affreux dessous d'abîmes dont on nous parlait jadis ont à peu près disparu. L'étranger qui les visite en quête de l'horreur y est désappointé. Au lieu des taudis, des puanteurs, du grouillement, des lèpres étalées, il trouve de nettes et larges avenues que les tramways sillonnent, et, çà et là, dans ce qui n'était jadis qu'agglomération sordide et monotone, étendue inorganique de misère, des églises, des chapelles, des hôpitaux, des écoles, des salles de réunion publique, vingt édifices signalant des entreprises privées de bienfaisance, de groupement et de relèvement, un effort général pour sauver les corps

et les âmes, une active vie civique. Mais ce sont là les bas faubourgs où la vie reste au-dessous de l'étiage moyen. Voyez la ville véritable, ses architectures et ses perspectives nouvelles, voyez ses foules, leur décision et rapidité de mouvement, leur pas élastique et joyeux, l'aspect tonique des visages, les toilettes féminines aux tons de fleurs, certaines harmonies et recherches de couleur qui étonnent après la description des violences et des crudités anciennes, — voyez le charmant et délicat décor intérieur de tant de maisons, les récréations raffinées à la campagne, les admirables et savants jardins, les vifs essaims de yoles sur la rivière, aux régions de son cours où le paysage est parfait, — tous les jeux, tous les salubres plaisirs, et concluez à une vitalité qui monte et se manifeste, comme toujours, par le sens, le désir et la poursuite de la beauté » [1].

Les Anglais tiennent Ruskin en grande admiration. On le lit beaucoup, non seulement dans la mère-patrie, mais dans toutes les colonies, et les idées qu'il émet, les principes esthétiques qu'il prêche, non seulement épurent et élève le goût du lecteur, mais souvent se traduisent chez lui en actions dont bénéficie la communauté. Le citoyen [2] qui, l'année dernière, laissait par son testament à sa ville natale, outre plusieurs dons à des institutions de charité, la somme de vingt mille piastres pour l'érection d'un édifice destiné à procurer au public des amusements d'un caractère supérieur à ceux qui existaient alors, où le peuple pourrait se réunir pour s'ins-

1. André Chevrillon, *La Pensée de Ruskin*.

2. M. George Wright, de Halifax, qui périt dans le désastre du *Titanic*.

truire et s'entraîner à un courant d'idées plus élevées, et avoir des divertissements honnêtes capables de contrebalancer la mauvaise influence de la rue, influence que lui-même avait toujours combattue par ses propres écrits, cet éminent citoyen, dis-je, tenait-il sa première inspiration de ce puissant éducateur d'âmes qu'était Ruskin ? La chose est possible, et il est tout naturel de le penser. Lisons donc Ruskin, soit dans le texte même, soit dans de bonnes traductions françaises ; il ne peut nous en revenir que du bien.

Nos pères, qui vivaient dans un temps moins tourmenté que le nôtre, étaient plus heureux. On se plaît encore à citer l'élévation naturelle de leur caractère, la dignité de leur vie, la distinction de leurs manières. Mais, prenons garde ! Le monde, dans sa marche, change d'aspect, et nous appelons *progrès* le nouvel état de choses. Ce qui le constitue, ce sont nombre d'inventions nouvelles, bonnes en elles-mêmes, quoique la plupart n'aient rien ajouté à la véritable grandeur et à la dignité de la vie humaine ou n'aient perfectionné que l'art de s'entre-détruire, l'énorme développement du mercantilisme et de l'industrialisme, dont l'excès a amené une concurrence jusqu'ici inconnue dans la course à la réussite, et une fièvre à poursuivre la richesse qui ne se donne aucun repos, comme si l'acquisition de cette richesse devait être le but de la vie. « L'abus de la table d'hôte, les repas au pied levé, les excès, les vrais ou faux alcools, les semaines ou les mois en wagons, — et, pour plusieurs, en paquebot, — les nuits sans sommeil, l'esprit toujours ballotté par les hasards de cinquante affaires à la conception tendue, les vœux ambitieux, la

pipe, la chique, le crachotement, ont altéré déjà la constitution des Yankees »[1]...

Nous n'en sommes pas là, Dieu merci ! Mais, prenons garde ! les Yankees sont nos voisins, et l'aveugle matérialisme qui les dévore actuellement, corps et âme, pourrait bien finir par nous atteindre et nous exposer à un dépérissement précoce. Ce que nous en souffrons a déjà produit chez nous un abaissement sensible des caractères, un but d'utilitarisme immédiat dont l'aggravation serait de nature à faire sombrer dans une vie sans idéal et sans espoir l'essor de l'âme et tous les sentiments élevés.

« Nous n'avons pas jusqu'ici suffisamment songé à compter ce que nos succès en industrie nous ont coûté en vies matérielles fauchées, en énergies surmenées et brisées », disait le nouveau président Wilson, dans le discours qu'il prononça le 4 mars dernier, à l'occasion de son entrée à la Maison-Blanche. « Il y a quelque chose de brutal, de sans cœur, d'insensible dans notre hâte à réussir et à devenir grand. Nous n'avons pensé qu'à ceci, que chaque génération s'arrange comme elle pourra... »

Non, nous n'en sommes pas encore là non plus ! Mais, prenons garde ! prenons garde ! Ne gâtons ni la nature, que Dieu fit si belle, ni notre vie, qu'il veut être heureuse, ni celle des générations à venir. En un mot, dans l'ordre social et économique, marchons sur les nobles traces de John Ruskin.

---

1. Onésime Reclus, *La terre à vol d'oiseau.*

SIMPLE RAISONNEMENT

Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes. Quant à moi, je ne puis voir, je ne dis pas une étoile, mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : « Qui est-ce qui t'a fait ? »

(LAMARTINE, *Le Tailleur de pierre*).

J'existe, je pense, je me détermine à agir, je prends conscience de mes actes, je ne suis pas tel ou tel mais moi-même, une unité dans la collectivité humaine. Rien de plus certain que mon existence et ma personnalité. Je sais encore que je diffère des êtres du genre purement animal que je vois autour de moi. Si je suis soumis à des besoins qui me sont communs avec la bête, je sens, à n'en pas douter, qu'il y a quelque chose en moi qui n'est pas en elle. Je jouis de facultés qui me distinguent essentiellement même des animaux les plus parfaits. Guidés par un instinct qui ne les trompe jamais, ceux-ci, pleinement et facilement satisfaits, remplissent d'une manière normale, mais sans le savoir, la fin de leur création. Il n'en est pas de même de moi. Mes besoins satisfaits, je ne trouve ni repos, ni quiétude. Contrairement aux êtres sans raison, lesquels une fois leurs appétits sensibles satisfaits, se reposent tranquillement dans la jouissance, je me fais un idéal de félicité bien plus élevé

et bien plus étendu. Si je jouis, je veux jouir davantage. Je vois jusqu'à certaines limites, mais je veux voir au delà. Libre, intelligent, mais tout de même dépendant, soumis à une foule de contradictions, de maux, de luttes, dont l'animal est exempt, je rêve pourtant, au milieu de ma misère, d'immortalité, de l'infini.

« Malgré moi, l'infini me tourmente » [1].

et ce tourment, qui est en même temps ma noblesse et ma grandeur, fait de moi un être à part dans la création, un être au-dessus de tous les autres.

J'aspire à une existence d'un bonheur parfait, immuable et éternelle, que la terre ne peut me donner, et je constate que tous les hommes, qui sont de même nature que moi, ont les mêmes aspirations. De l'animal qui *sent* à l'homme qui *pense* et qui *juge*, il n'y a pas de comparaison possible. Donc, non seulement j'existe, mais j'ai la conviction d'être d'une nature tout à fait différente de celle de la bête et de tendre à une fin qui ne saurait être la sienne [2].

Voilà des vérités que je puis facilement découvrir par moi-même. Il est vrai qu'elles sont élémentaires et que chacun peut en faire autant, en prenant pour champ d'observation sa propre personnalité et la nature qui l'entoure. Il y a cependant des gens qui se disent et se

---

1. A. de Musset.

2. « Mon sens intime me dit que je ne suis pas quelque chose, mais quelqu'un ; que je suis un être vivant logé dans une maison de chair, et que, dût ma maison tomber en ruines, elle ne saurait pas plus m'écraser que le mur croulant n'écrase le vent qui passe, la voix qui résonne, la pensée qui s'élève ». (*Nos ruines*, Paris, 1872).

croient savants et qui s'y perdent ; mais elles deviennent évidentes pour moi, pour vous, pour tout le monde, lorsque, pour arriver à la vérité, à Dieu, nous usons de procédés que le sens commun suggère dans la pratique ordinaire de la vie, se gardant de raisonnements subtils et des conclusions d'une science toujours douteuse. D'ailleurs, chercher dans les sciences le secret des destinées de l'homme est peine inutile : elles ne peuvent rien nous apprendre là-dessus. Si même aujourd'hui sciences il y a, c'est grâce à la raison qui existait avant elles et qui les a faites. L'usage de la raison a précédé la science comme elle précède la foi.

Je puis encore avancer d'un pas et percevoir d'autres vérités sans l'aide de la science ou de raisonnements de haute philosophie.

Il est certain que j'existe, mais il est également certain que je ne me suis pas fait moi-même. Je ne puis non plus devoir mon existence à un ensemble d'hommes, qui ne sont que ce que je suis. Le hasard n'étant qu'un mot, on ne peut rien lui attribuer ; le néant n'étant rien, il n'en peut rien sortir. J'ai été fait par un autre, cela est incontestable. Cet autre est mon maître, puisqu'il est plus puissant que moi, qui ne saurais pas même faire un ver de terre. Celui qui m'a doué de raison et d'intelligence, est un être raisonnable et intelligent. On ne donne pas ce qu'on n'a pas. Animé de volonté, je ne puis non plus être l'esclave d'une force sans volonté. Tout ceci me paraît évident. Impossible de n'en pas convenir [1]. « Nous contemplons, nous connaissons, du moins

1. « Ni le mouvement peut naître de l'inertie, ni l'ordre du hasard, ni la sensibilité de l'insensibilité, ni l'intelligence de l'inintelligence, ni la conscience de l'inconscience, ni la liberté de

dans sa forme immédiatement saisissable, ce monde qui, lui, ne connaît rien. Ainsi, il y a autre chose que notre propre corps, autre chose que ces astres splendides : il y a l'intelligence et la pensée. Et, comme notre intelligence ne s'est pas faite elle-même, il doit exister dans le monde une Intelligence supérieure d'où la nôtre dérive. Dès lors, plus l'idée que l'on se fera de cette intelligence sera grande, plus elle approchera de la vérité. Nous ne risquons donc pas de nous tromper en la considérant comme l'Auteur de toutes choses, et en rapportant à elle ces splendeurs célestes qui émerveillent notre pensée. Et nous voilà ainsi tout préparés à comprendre et à accepter la formule traditionnelle : « Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ». Si le pédantisme systématique refuse de se rendre à telle évidence, le bon sens, « ce maître de la vie » [1], l'a toujours admise, et continuera toujours à démontrer à l'homme le nom de son Auteur.

Laissant donc là les conclusions d'une érudition présomptueuse sur toutes ces questions d'origine du monde, de l'homme, de la nature de son âme, de son intelligence, conclusions souvent conjecturales d'une science bornée et qui si souvent a fait fausse route, je m'en tiens à ma raison, qui me rend capable, par ses propres moyens, d'arriver avec certitude à la possession de la vérité. Je puis non seulement connaître, mais prouver

---

la fatalité, ni la lumière des ténèbres, ni la vie de la mort. Dire le contraire, ce serait affirmer que le *néant peut engendrer l'être*. Ce serait ériger la formule de l'absurde en loi suprême de la pensée. Ce serait faire en un mot de la déraison systématique la base absolue de la science ». (Guthlin, *Les Doctrines positivistes en France*, ch. XI, p. 228).

1. M. Faye.

avec certitude l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme et la liberté humaine. Reconnaissant Dieu pour mon créateur et mon maître, je m'explique ma nature et mes aspirations. Si mon âme a soif d'immortalité, d'un bonheur qui se prolonge au delà du trépas, ce désir me vient non d'une fatalité qui se jouerait odieusement de moi, mais de Dieu, qui ne veut ni ne peut me tromper. Dieu ne serait plus le Dieu de véracité, de bonté et de justice que nous connaissons, s'il créait en nous un désir sans objet, un désir trompeur. Cette faim et cette soif que Dieu a allumées dans le cœur de ses enfants ne pourront trouver que dans une vie éternelle leur complet rassasiement. « Lorsque toutes les coupes sont vides et que l'âme, toujours plus altérée, élève la voix pour dire : Donne-moi encore du bonheur, le sage se trouve enfin en face de Dieu, la bonté et la beauté essentielles ; et il comprend cette parole de saint Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, ô Dieu, et notre âme est en mouvement jusqu'à ce qu'elle se repose en vous » [1]. En attendant, je constate que je jouis même ici-bas d'un bonheur d'autant plus sensible et profond que j'apporte de fidélité à observer la loi qu'il m'a donnée et de l'empressement que je mets à lui témoigner mon dévouement.

Ces vérités ne sont encore que des vérités d'expérience, de bon sens et accessibles à tous. Elles sont en nous.

« Nous avons en nous « la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Ces prétendus savants (car dans aucun ordre de science, ce ne sont les hommes

1. *Horizons intellectuels.*

vraiment éminents) [1], n'en savent pas plus que nous ; ou plutôt ils en savent moins que nous ; car l'homme qui a aiguisé son esprit, mais en le faussant, en sait moins que l'homme qui l'a conservé dans sa simplicité, mais dans sa rectitude première. Leurs livres, leurs cornues, leurs alambics, leurs scalpels ne font rien à l'affaire. Quand je trouve dans mon cœur le besoin de prier Dieu, que m'importe qu'au nom de l'angle facial du singe ou d'un tibia fossile trouvé dans un terrain tertiaire, on me défende de prier ? »

Dieu étant le principe et la fin de ma vie, il est indéniable que je lui dois la soumission, et, bien que libre, le culte qu'il réclame. De son côté, il est tenu, puisqu'il m'a donné l'être, de me donner toutes les lumières nécessaires pour parvenir à ma fin, une règle de vie,

---

1. *Le Chemin de la Vérité*, par le Comte de Champany, de l'Académie française.

Savants de négation auxquels l'auteur fait allusion et dont il est question dans les pages de son livre qui précèdent la présente citation, lesquels « dans des leçons plus ou moins intelligibles, dans des livres plus ou moins érudits, s'évertuent à prouver au monde qu'il s'est fait tout seul, à l'homme qu'il est tout-puissant, à l'âme qu'elle n'existe pas, à l'intelligence qu'elle est matérielle, accommodant cette conclusion nécessaire et désirée avec des faits scientifiques plus ou moins liés à elle, avec un style plus lourd ou plus léger, mais toujours avec ces quelques mots inévitables et décisifs si propres à cacher le vide de la pensée et à amener une conclusion que l'on serait embarrassé d'amener autrement : le progrès, la raison humaine, la société moderne, l'avenir ».

(Je me plais à reconnaître que je dois l'idée du présent travail et plus d'un emprunt à l'auteur de ce précieux petit volume, *Le Chemin de la Vérité*, que je voudrais bien voir dans les bibliothèques de tous mes compatriotes, et que l'on peut se procurer moyennant 2 fr. 40, à la librairie de Pierre Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris).

et, au besoin, de me servir d'appui et même de consolateur. Cette règle de vie doit correspondre aux besoins de mon intelligence et de mon cœur. Elle doit s'appliquer à ma vie intérieure, à ma conduite extérieure ; elle doit régir l'individu et la société, en ce sens que l'individu doit la professer publiquement et qu'elle doit être l'objet d'une pratique commune. Elle doit régler, inspirer tous les éléments de mon être, leur donner un emploi, un but. Mon intelligence, ma volonté, mon cœur, mes sens, l'âme enfin et toutes mes facultés trouvent dans cette religion la direction, la consolation, l'espérance, le soutien. De plus, elle doit pouvoir s'appliquer à tous les hommes. Cette religion doit être positive et non un vague sentiment de religiosité ; elle doit être formelle, précise, indubitable, promulguée de façon que je sache exactement ce que je dois faire et éviter. Enfin, je dois pouvoir, au besoin, m'en faire redire le texte ou le lire de mes yeux.

Voilà pour les caractères extérieurs de la loi divine.

Cette loi doit me venir de Dieu même, être marquée de son sceau. Ne m'ayant pas donné l'être, je ne puis être mon propre Législateur. En créant l'homme, Dieu, d'une manière ou d'une autre, l'a instruit de ses destinées et lui a tracé sa règle de vie. Il ne pouvait pas laisser ses créatures un seul jour sans direction. Cette loi, ou cette religion primitive, a reçu avec le temps les développements que demandaient les circonstances, développements qui, d'ailleurs, ne faisaient que compléter l'œuvre divine. Elle convient aux hommes de toute race, de tout pays, lesquels sont de même nature que moi. Elle donne satisfaction aux besoins les plus intimes de toute âme humaine. Elle me fixe sur les questions de

mon origine et de ma destinée, me disant en termes formels, authentiques, précis, que la raison de mon existence est de servir Dieu et que je dois retourner à lui. Je sais donc désormais d'où je viens, où je vais et comment je dois y aller. Aussi bien, Dieu me devait la lumière nécessaire pour me diriger durant la vie et parvenir à ma fin ; mais il n'était pas tenu, par exemple, de dévoiler à mes yeux la connaissance des mystères et des secrets de la nature, chose nullement nécessaire pour remplir ma destinée [1]. Enfin, comme la vérité, toujours identique à elle-même, ne peut varier, elle est encore aujourd'hui ce qu'elle a été dans tous les temps et ce qu'elle sera à l'avenir.

De toutes les religions connues, le Christianisme seul renferme les caractères que je viens de voir. C'est en vain que je les chercherais dans le bouddhisme, dans le mahométisme et autres croyances de provenance manifestement humaine. Contemporaine de la création, qu'elle nous raconte, la religion chrétienne se présente à nous comme révélée par le Créateur. Elle s'obscurcit dans le cours des âges par suite des influences nombreuses et diverses auxquelles les hommes dispersés furent soumis, mais il en subsista toujours quelques vestiges, et Dieu même finit par se choisir un peuple qui en conserva le dépôt sacré jusqu'à la venue du Rédemp-

---

1. « Ne cherchez point ce qui est au-dessus de vous et ne scrutez point ce qui est plus fort que vous ; mais pensez sans cesse à ce que Dieu vous prescrit, et gardez-vous de sonder curieusement toutes ses œuvres : car il ne vous est pas nécessaire de voir de vos yeux ce qui est caché », (*Eccli.*, III, 22, 23). — « Commence par admirer ce que Dieu te montre, et tu n'auras pas le temps de chercher ce qu'il te cache », disait Alexandre Dumas, fils, à un jeune qu'il estimait.

teur promis, qui l'agrandit, la compléta, la rendant accessible à tous. Par la tradition, elle remonte au premier homme, et n'a jamais été interrompue. « Ce qui avait été promis autrefois par les prophètes, dans les Saintes Ecritures, Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, l'a d'abord promulgué de sa propre bouche ; puis, il le fit prêcher à tous les hommes par ses apôtres, comme la source de toute vérité salutaire et de la règle des mœurs » [1]...

Dieu devait encore à ses créatures la conservation intacte de la vérité révélée. C'est ce qu'il fit aux époques anciennes par ses prophètes, chargés de parler et d'écrire en son nom. Le divin fondateur du Christianisme, dont longtemps d'avance ils annoncèrent et décrivirent la mission, Celui qui, à bon droit, pouvait dire : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » [2], en fondant son Eglise, a pris les moyens d'assurer à perpétuité la connaissance et la conservation de la véritable religion. Il ordonne à ses apôtres d'enseigner à tous les hommes la doctrine qu'il leur a fait connaître. Cette doctrine doit nous être transmise, non par la lecture et l'interprétation personnelle d'un livre, mais par voie d'enseignement. Elle est prêchée, expliquée, et mise à la portée de tous les esprits. Il promet l'infaillibilité doctrinale à celui qu'il établit le chef de son Eglise. A ses apôtres et leurs successeurs, papes, évêques et prêtres futurs, il assure qu'il sera avec eux « tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ». Il ne peut en même temps être avec les successeurs des apôtres et ceux qui s'en séparent pour

1. Concile de Trente, Sess. IV.
2. *Joan.*, XIV, 6.

fonder des communautés dites chrétiennes, mais détachées de l'Eglise mère. La vérité, non plus, ne peut se fractionner et être en même temps dans l'Eglise catholique et dans les Eglises schismatiques et hérétiques ou protestantes, celles-ci étant elles-mêmes divisées en sectes aujourd'hui si nombreuses qu'il devient difficile d'en dire le nombre.

L'Eglise catholique est donc le phare lumineux qui m'éclaire et me guide. Elle est aujourd'hui comme au temps des apôtres « la colonne et la base de la vérité » [1]. D'ailleurs, elle se présente à moi dans de telles conditions de durée, d'unité, de sainteté, d'activité bienfaisante et de résistance au mal et à toutes les causes de ruine, que je ne puis m'empêcher de voir en elle une institution surhumaine, une institution dont Dieu seul peut être l'auteur. Grâce à la divine organisation de l'Eglise enseignante, j'ai l'assurance d'être authentiquement informé de ce que je dois croire et pratiquer pour le salut de mon âme. Jésus-Christ avait dit à ses apôtres, en leur promettant le Saint-Esprit : « Il vous introduira dans toute la vérité ». — « Qui vous écoute, m'écoute », et « Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie », répétait le Sauveur à ceux qu'il chargeait d'enseigner sa doctrine. L'enseignement qui m'est donné dans de telles conditions de garantie suffit, et je me tiens en parfaite sécurité. Si je suis un esprit transcendant, ayant fait dans le domaine scientifique des découvertes extraordinaires, et si, néanmoins, je crois dans la simplicité de mon cœur ces vérités que Dieu m'a révélées, et que son Eglise, gardienne de la

1. *Timothée*, III, 15.

Révélation, m'enseigne, je suis en bonne compagnie, les plus beaux et les plus grands génies du monde, les insignes bienfaiteurs de l'humanité en ayant tous fait autant ; si, au contraire, rien ne me distingue intellectuellement du commun des hommes, ce qui arrive d'ailleurs à un grand nombre, à plus forte raison et en esprit avisé, dois-je accepter avec respect et soumission la vérité religieuse, telle que transmise et infailliblement interprétée par l'Eglise. Celle-ci, d'ailleurs, laisse à chacun toute la liberté désirable dans la satisfaction de ses justes exigences, et déclare que « la raison humaine, pour éviter toute tromperie et toute erreur dans une affaire de si haute importance, doit faire l'enquête la plus attentive sur la réalité de la révélation divine, afin qu'il lui soit absolument certain que Dieu a parlé » [1]. L'Eglise ne désapprouve donc pas les recherches de la raison pour s'assurer que Dieu a parlé. Elle les encourage comme motif et base nécessaire de toute adhésion à la parole divine.

Cette méthode de chercher et de trouver la vérité est celle qu'avait suivie Frédéric Ozanam, aussi grand chrétien que célèbre écrivain, fondateur de l'admirable Société de Saint-Vincent-de-Paul. Il conseillait à un de ses amis qui lui avait exposé des doutes « de faire en matière de religion ce qu'on fait en matière de science : s'assurer d'un certain nombre de vérités prouvées et ensuite abandonner les objections à l'étude des savants ». Et il ajoutait :

« ... La vérité doit être à la portée des petits et la religion reposer sur des preuves accessibles au dernier

1. *Encyclique de Pie IX*, Denzinger, 1898.

des hommes. Pour moi, après bien des doutes... j'ai assis ma foi sur un raisonnement qui peut se proposer au maçon et au charbonnier. Je me dis que tous les peuples ayant une religion bonne ou mauvaise, la religion est donc un besoin universel, perpétuel, par conséquent légitime de l'humanité. Dieu, qui a donné ce besoin, s'est donc engagé à le satisfaire ; il y a donc une religion véritable. Or entre les religions qui partagent le monde, sans qu'il faille ni longue étude ni discussion de faits, qui peut douter que le christianisme soit souverainement préférable et que seul il conduise l'homme à sa destinée morale ? Mais, dans le christianisme, il y a trois Eglises : la protestante, la grecque, et l'Eglise catholique, c'est-à-dire l'anarchie, le despotisme et l'ordre. Le choix n'est pas difficile, et la vérité du catholicisme n'a pas besoin d'autres démonstrations.

« Voilà, mon cher ami, le court raisonnement qui m'ouvre les portes de la foi. Mais, une fois entré, je suis tout éclairé d'une clarté nouvelle, et bien plus profondément convaincu par les preuves intérieures du christianisme. J'appelle ainsi cette expérience de chaque jour qui me fait trouver dans la foi de mon enfance toute la force et la lumière de mon âge mûr, toute la sanctification de mes joies domestiques, toute la consolation de mes peines. Quand toute la terre aurait abjuré le Christ, il y a dans l'inexprimable douceur d'une communion, et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre...

« Indépendamment de cette évidence intérieure, depuis dix ans j'étudie l'histoire du christianisme et chaque pas que je fais dans cette étude affermit mes convictions.

Je lis les Pères, et je suis ravi des beautés morales, des clartés philosophiques dont ils m'éblouissent. Je m'enfonce dans les âges barbares et j'y vois la sagesse de l'Eglise et sa magnanimité. Je ne méconnais pas les désordres du moyen âge, mais je m'assure que la vérité catholique y lutta seule contre le mal et tira de ce chaos les prodiges de vertu et de génie que nous admirons. Je suis passionné pour les conquêtes légitimes de l'esprit moderne : j'aime la liberté et je l'ai servie ; mais je crois que nous devons à l'Evangile la Liberté, l'Egalité, la Fraternité.... Tout ce que ma raison peut exiger, c'est que je ne la force pas à croire à l'absurde. Or il ne peut pas y avoir d'absurdité philosophique dans une religion qui a satisfait l'intelligence de Descartes et de Bossuet, ni d'absurdité morale dans une croyance qui a sanctifié saint Vincent de Paul. Quelques esprits modernes ne peuvent supporter le dogme de l'éternité des peines, ils le trouvent inhumain. Mais pensent-ils aimer plus l'humanité ou avoir une conscience plus exacte du juste et de l'injuste que saint Augustin et saint Thomas, saint François d'Assise et saint François de Sales ? Ce n'est donc pas qu'ils aiment plus l'humanité, c'est qu'ils ont un sentiment moins vif de l'horreur du péché et de la justice de Dieu... »

TABLE DES MATIÈRES.

AVERTISSEMENT. 5
Note sur la Littérature Américaine (janvier 1899) 7
Nos Cousins d'Outre-Mer (décembre 1901) 41
Autrefois et Aujourd'hui (octobre 1902) 67
Chronique (janvier 1904) 83
Chronique (juin 1904) 103
Le Péril Maçonnique (décembre 1904) 125
Chronique (juin 1906) 135
Chronique (décembre 1907). 149
Courants de Doctrines (1910) 169
La Féministe moderne (janvier 1911) 209
A propos des événements du Portugal (février 1911) . . . 221
Leçons de la Science 239
La France devant l'Amérique 247
John Ruskin. 281
Simple raisonnement 292

IMPRIMÉ PAR DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
41 RUE DU METZ, LILLE. — 1595 a.

AC
25
G3

Gagnon, Charles Alphonse Nathanael

Questions d'hier et d'aujourd'hui

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 03 02 09 002 2